

Numéro 12 / Année 2017

Synergies Chine

Revue du GERFLINT

**La traduction : enjeux pour l'apprentissage de langues,
la formation de traducteurs,
la circulation internationale du savoir et des idées**

Coordonné par FU Rong et Jacqueline Plessis



Synergies Chine

Numéro 12 / Année 2017

La traduction :
enjeux pour l'apprentissage de langues,
la formation de traducteurs,
la circulation internationale du savoir
et des idées

Coordonné par FU Rong et Jacqueline Plessis



REVUE DU GERFLINT
2017

POLITIQUE EDITORIALE

Synergies Chine est une revue francophone de recherche en sciences humaines et sociales particulièrement ouverte aux travaux thématiques diversifiés traitant du langage sous toutes ses formes orales et écrites, de l'enseignement-apprentissage du français, des langues-cultures et de la communication interculturelle.

Sa vocation est de mettre en œuvre, en Chine, le *Programme Mondial de Diffusion Scientifique Francophone en Réseau* du GERFLINT, Groupe d'Etudes et de Recherches pour le Français Langue Internationale. C'est pourquoi elle publie essentiellement des articles dans cette langue mais sans exclusive et accueille, de façon majoritaire, les travaux issus de la pensée scientifique des chercheurs francophones de son espace géographique dont le français n'est pas la langue première. Comme toutes les revues du GERFLINT, elle poursuit les objectifs suivants: défense de la recherche scientifique francophone dans l'ensemble des sciences humaines, promotion du dialogue entre les disciplines, les langues et les cultures, ouverture sur l'ensemble de la communauté scientifique, aide aux jeunes chercheurs, adoption d'une large couverture disciplinaire, veille sur la qualité scientifique des travaux.

Libre Accès et Copyright : © **Synergies Chine** est une revue française éditée et publiée par le GERFLINT qui se situe dans le cadre du libre accès à l'information scientifique et technique. Sa commercialisation est interdite. Sa politique éditoriale et ses articles peuvent être directement consultés et étudiés dans leur intégralité en ligne. Le mode de citation doit être conforme au Code français de la Propriété Intellectuelle. La Rédaction de *Synergies Chine*, partenaire de coopération scientifique du GERFLINT, travaille selon les dispositions de la Charte éthique, éditoriale et de confidentialité du Groupe et de ses normes les plus strictes. Les propos tenus dans ses articles sont conformes au débat scientifique et n'engagent que la responsabilité de l'auteur. Toute fraude scientifique (plagiat, auto-plagiat) sera communiquée à l'entourage universitaire et professionnel du signataire de la proposition d'article. Toute procédure irrégulière entraîne refus systématique du texte et annulation de la collaboration.

Périodicité : annuelle

ISSN 1776-2669 / ISSN de l'édition en ligne 2260-6483

Directeur de publication

Jacques Cortès, Professeur émérite, Université de Rouen, France

Président d'Honneur

CAO Deming, Professeur et ancien Président de l'Université des Études internationales de Shanghai

Rédacteurs en chef

FU Rong, Professeur à l'Université des Langues Étrangères de Beijing

LI Keyong, Professeur et Président de l'Université des Études Internationales du Sichuan

PU Zhihong, Professeur à l'Université Sun Yat-Sen de Chine

Secrétaire de rédaction

Didier Hetet, Ambassade de France en Chine

Titulaire et Éditeur : GERFLINT

Siège en France

GERFLINT

17, rue de la Ronde mare

Le Buisson Chevalier

27240 Sylvains-lès-Moulins - France

www.gerflint.fr

gerflint.edition@gmail.com

Siège de la rédaction en Chine

Via Fu Rong

Faculté de français de l'Université

des Langues étrangères de Beijing

2 Xisanhuan Beilu, 100089 Beijing, Chine

Contact : synergies.chine.gerflint@gmail.com

Comité scientifique

Serge Borg (Université de Franche-Comté, France), Jean-Marc Defays (Université de Liège, Belgique), Noriyuki Nishiyama (Université de Kyoto, Japon), Jacqueline Plessis (Ambassade de France en Chine), Xu Jun (Université de Zhejiang, Chine), Wang Xiuli (Université des Langues et Cultures de Beijing, Chine), Wu Hongmiao (Université de Wuhan, Chine), Zheng Lihua (Université des Études étrangères du Guangdong, Chine).

Comité de lecture

Frédérique Aron (Université Sun Yat-sen, Chine), Charlotte Blanc-Vallat (Université Toulouse - Jean Jaurès, France), Joël Loehr (Université de Bourgogne, France et Université des Études internationales du Sichuan, Chine), Agnès Pernet-Liu (Université des Langues étrangères de Beijing, Chine).

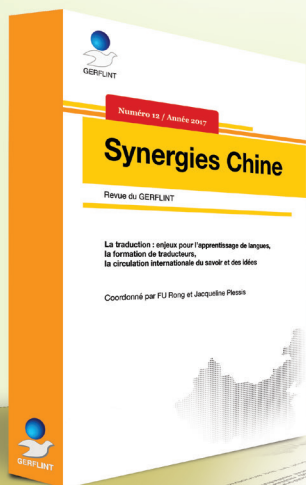
Patronages et partenariats

Ambassade de France à Beijing, Université Sun Yat-sen, Université des Langues étrangères de Beijing, Université des Études internationales du Sichuan, Université des études Internationales de Shanghai, Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris (FMSSH), Sciences Po Lyon (Partenariat institutionnel pour Mir@bel), EBSCO Publishing (USA), ProQuest (UK).

Numéro financé par le GERFLINT et l'Ambassade de France en Chine (pour la diffusion du format imprimé).

PROGRAMME MONDIAL DE DIFFUSION SCIENTIFIQUE FRANCOPHONE EN RÉSEAU

Synergies Chine n° 12 / 2017
<http://gerflint.fr/synergies-chine>



Indexations et références

Data.bnf.fr
DOAJ
EBSCOHost (Communication Source)
Ent'revues
ERIH Plus
Héloïse
JournalSeek
MIAR
Mir@bel
ROAD (ISSN)
MLA (International Bibliography Journal List)
SHERPA-RoMEO
Ulrich's
ZDB

Synergies Chine, comme toutes les *Revues Synergies du GERFLINT*, est indexée par la Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris (Pôle de soutien à la recherche) et répertoriée par l'ABES (Agence Bibliographique de l'Enseignement Supérieur, Catalogue SUDOC).

Disciplines couvertes par la revue

- Ensemble des Sciences Humaines et Sociales
- Culture et communication internationales
- Sciences du langage, littératures francophones et didactique des langues-cultures
- Ethique et théorie de la complexité



Synergies Chine n° 12 / 2017
ISSN 1776-2669 / ISSN de l'édition en ligne 2260-6483

La traduction : enjeux pour l'apprentissage de langues, la formation de traducteurs, la circulation internationale du savoir et des idées

Coordonné par FU Rong et Jacqueline Plessis

Sommaire

Préface

Jacques Cortès	9
Eppur si muovo ! Entre Art, Possibilité et Nécessité, réflexion sur les paradoxes de la Traduction	

Présentation des recherches

Jacqueline Plessis	35
Présentation	

Articles monographiques

CHEN Wei	43
Réflexions sur le cours de traduction chinois-français dans le cadre d'un programme de français en licence à l'université chinoise	
Julien Portier	57
L'enseignement de la traduction chinois-français en spécialité de français, témoignage et suggestions	
HAN Min-Joo, KIM Daeyoung	70
Autonomie d'apprentissage dans le cours de la traduction universitaire	
SHAO Wei	83
De la pertinence à l'intégration conceptuelle - la traduction vers le français acquis	
LI Junkai	99
Traduction du thème et du sujet dans une perspective de typologie linguistique	
WANG Caixia	113
L'étude contrastive fondée sur la conception « anti-anti-relativiste » : un atout pour la traduction et l'enseignement de la temporalité des langues étrangères	

LIU Xian, PU Zhihong	125
Transfert de lemmes dans la traduction des pronoms	
Agnès Pernet-Liu, TAN Jia	137
La formation à la traduction à partir de l'observation des choix de traduction d'un manuel bilingue d'enseignement de la culture	
DENG Wei, SHI Yuna	149
Adaptation formelle et conceptuelle dans les noms de marques cosmétiques françaises traduits en chinois	
ZHANG Yinde	163
Traduire Pierre Bourdieu en chinois : les défis culturels	
XU Feng	173
Une réflexion sur l'image littéraire dans la traduction des œuvres poétiques	
FU Rong	183
Quelques enseignements et réflexions tirés de notre expérience de traduction du français en chinois du Précis du Plurilinguisme et du Pluriculturalisme (PPP)	

Varia

YING Xiaohua	195
Interprétation de la motivation morphologique des temps- <i>tenses</i> français sous l'angle de la linguistique cognitive	

Résumés de thèse

ZHANG Liping	209
Utilisation des réseaux sociaux numériques par des étudiants chinois nouvellement arrivés en France : <i>une étude comparative entre Facebook et Renren</i>	
WANG Yan	211
Les compétences culturelles et interculturelles dans l'enseignement du chinois en contexte secondaire français	
David BEL	213
Économie politique du développement de l'enseignement du français en Chine au niveau universitaire. Entre discours et réalités	
LU Qiuyan	215
« Re » construction de l'éthos dans les débats présidentiels en France	

Annexes

Profil des contributeurs de ce numéro	219
Projet pour le n°13, Année 2018.....	223
Consignes aux auteurs de la revue <i>Synergies Chine</i>	225
Le GERFLINT et ses publications	229

Synergies Chine n° 12 / 2017



Préface





Eppur si muovo ! Entre Art, Possibilité et Nécessité, réflexion sur les paradoxes de la Traduction

Jacques Cortès
Fondateur et Président du GERFLINT, France

*On pourrait presque dire que l'existence de la traduction
constitue le scandale de la linguistique contemporaine*
Georges Mounin²

*Une bonne traduction ne peut viser qu'une équivalence présumée,
non fondée sur une identité de sens démontrable,
une équivalence sans identité*
Paul Ricoeur³

*Il est incontestable qu'il y a tout un aspect de perte, de destruction,
d'où (.) la peur de la traduction, les interdits dressés contre l'exportation révélatrice
dont s'entourent les textes sacrés dans maintes cultures.
Mais le résidu possède aussi un côté manifestation positif.
L'œuvre traduite est mise en valeur*
Gorge Steiner⁴

*La traduction doit être la langue du monde.
Le monde à venir doit être celui de l'entre-langues :
non pas d'une langue dominante, quelle qu'elle soit,
mais de la traduction activant les ressources des langues,
les unes par rapport aux autres*
François Jullien⁵

Préambule

On pourrait pousser la facétie jusqu'à transposer la fameuse exclamation chargée de Galilée (dont je rappelle qu'on n'est pas du tout sûr qu'elle soit vraiment de lui) pour souligner l'idée que la traduction existe bel et bien, même si, comme le déplorait Paul Ricoeur il n'y a pas si longtemps, *c'est une opération risquée toujours*

en quête de sa théorie ⁶. Le titre de quelque nouvel ouvrage savant contemporain (encore à écrire, du moins pour ce qui me concerne) pourrait bien être, en effet, *Et pourtant elle tourne*, en parlant cette fois de la (bonne ou mauvaise) traduction avec un verbe « tourner » au présent de l'indicatif et d'aspect duratif puisqu'il peut nous faire remonter à l'origine du monde où Dieu - premier lexicologue -

- *nomma la lumière Jour et les ténèbres Nuit, l'étendue Cieux, le sec Terre, l'amas des eaux Mers* etc.

Pour la suite, je renvoie à mon regretté Maître et Ami, Georges Mounin, et aux pages 25 et 26 de son indépassable thèse d'Etat soutenue au début des années 60 du siècle dernier, avec ce titre d'une estimable simplicité : *Les Problèmes théoriques de la traduction*⁷.

1. Comprendre c'est traduire⁸

La traduction a toujours été liée à chaque forme de communication humaine jusques et y compris le soliloque qui n'est rien d'autre qu'un entretien avec soi-même comme on en trouve tant chez Stendhal avec Julien Sorel ou Fabrice del Dongo qui, comme le dit Paul Bourget, passent leur temps à *tâter le pouls à leur sensibilité*⁹ pour tenter de comprendre les pensées qui les habitent et de justifier, surtout, les sottises sublimes mais irréparables qu'ils commettront. Mais un tel acte de parole n'est pas réservé aux héros romanesques car il arrive à chacun de nous de soliloquer, par exemple, comme le dit Courteline pour épancher son fiel dans les moments où l'on a besoin de s'interroger soi-même et surtout de se répondre pour tenter de déchiffrer et traduire au sens le plus strict, l'imbroglie de ses propres états d'âme¹⁰. Concluons déjà qu'on ne traduit pas seulement de langue à langue pour un destinataire extérieur, mais qu'on le fait constamment dans sa propre langue maternelle, pour soi-même.

Traduire, on le voit bien à partir des faits très anecdotiques courants que je viens d'évoquer, est un verbe qu'on n'a pas toujours traité avec l'amabilité qu'il mérite. Rappelons, en effet, qu'on l'accuse tout simplement de trahir : **Traduttore, traditore**, belle paronomase italienne donnant à entendre que la traduction ne livre pas toujours le sens exact de ce que dit le texte de départ. Mais est-ce là l'unique raison de cette trahison ? Pour être plus clair, est-ce la traduction qui nous trahit involontairement, ou bien encore la langue qui prend la poudre d'escampette vers des connotations diverses, ou bien enfin le locuteur qui, en pleine connaissance, de façon tout à fait volontaire et délibérée, tente d'aiguiller dans l'erreur quelqu'un (y compris lui-même, du reste) qu'il peut tout autant désirer convaincre que tromper ? La traduction qu'on donne de ses pensées et de ses actes peut souvent être

déloyale dans la mesure où - c'est souvent le cas - elle procède d'une stratégie où la fin recherchée justifie tous les moyens employés. Il y aurait de longues pages à écrire sur ce sujet qui amène d'innombrables commentateurs politiques contemporains (par exemple) à décortiquer des textes antérieurement émis par une autorité politique quelconque, pour faire comprendre à un destinataire, en vue de les-lui faire admettre ou refuser, les objectifs et finalités de l'autorité que l'on combat ou pour laquelle on se bat. Il s'agit bien de traduction (de français en français) pour persuader (manière douce) ou convaincre¹¹ (manière forte) la cible visée (lectorat, auditeur ou téléspectateur) d'agir conformément aux vœux du parti dont ces commentateurs de métier sont les porte-paroles. Mais revenons dans l'univers littéraire pur avec Corneille. La dernière strophe des stances de Rodrigue (dans *le Cid*) montre la pertinence du soliloque avant toute prise de décision. Nous sommes dans la dramaturgie la plus classique mais le processus opératoire est le même que dans la réalité quotidienne : c'est au terme d'un imbroglio où interviennent amour, dignité, honneur, fierté, famille, gloire, courage, vertu...que le héros s'interrogeant, parvient à choisir son destin :

*Oui, mon esprit s'était déçu:
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse;
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence. 55
Courons à la vengeance,
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène!*

Mais la trahison, comme le dit la paronomase italienne, volontaire ou non, fait aussi partie intégrante des performances infinies de la traduction. Depuis l'apparition de l'homme sur la terre, elle se manifeste dans toutes sortes de comportements destinés à garantir le secret entre initiés. Voici, à cet égard, un petit texte cueilli sur internet, qui a l'avantage de présenter le problème avec une grande clarté :

Longtemps je n'ai connu en Espagne que sa partie castillanophone, et donc ignoré l'existence de ce qu'on appelle à Valencia « le valencien » et le « catalan » dans le reste du monde. Mon séjour dans cette région et l'observation du bilinguisme naturel ou forcé de la plupart de ses habitants m'ont amené à considérer le phénomène linguistique non plus comme un outil d'expression de l'individu mais plutôt comme un code de communication au sein d'un groupe. Et j'en suis venu à penser que les langues ne sont peut-être pas des outils de communication entre

individus - comme on le croit et dit généralement - mais bien plutôt des outils de non-communication entre groupes. En résumé et schématiquement, « A et B, qui appartiennent à un même groupe social X, utilisent entre eux une langue L1 pour que C, qui appartient au groupe Y où l'on n'utilise et ne connaît que la langue L2, ne puisse comprendre ce que A et B se racontent et s'écrivent » Il existe beaucoup d'exemples de tels cas, notamment celui des aristocrates européens des siècles passés parlant français entre eux pour ne pas être compris par leur domesticité, laquelle ne s'exprimait qu'en son idiome local, patois de France et d'ailleurs, prussien, russe, polonais, italien etc.

Autre exemple : le phénomène des jargons de groupes et bandes, les argots, le verlan, le javanais, etc. Sans parler évidemment, des fameux langages codés chers aux services de renseignement et de contre-espionnage ¹².

Alors, la traduction, si empressé, admiratif et obéissant soit-on à son égard (et je me risque à dire que c'est bien mon cas) peut-on avoir l'outrecuidance de se demander parfois à son propos si tous les « pavés savantissimes¹³ » qu'on donne en pâture à notre intellect, ne relèveraient pas, quelque part, d'une sorte d'acte manqué collectif constamment nourri du désir de poursuivre *ad nauseam* une polémique toute cousue de fil blanc, destinée à alimenter un débat national ou mondial où chacun choisit son camp, sa place particulière et son rapport à l'ensemble : d'abord pour se poser en s'opposant ; ensuite, pour rendre la dialogique¹⁴ de plus en plus impénétrable pour le *servum (ou vulgum) pecus* appartenant au commun des mortels, par opposition aux spécialistes échangeant leurs théories, là-haut, sur l'Olympe, parfois peut-être un peu trop haut pour l'entendement du praticien lambda essayant de traduire le concept de traduction en vue d'en faire comprendre et pratiquer les subtilités, par exemple à des étudiants de langue maternelle chinoise aux prises avec les roueries et caprices déconcertants de cette *belle infidèle* - comme dirait Mounin - qu'est la langue française, notamment quand on se risque à la traduire dans une autre langue. Nous y reviendrons.

Mais, après toutes ces précautions oratoires bien naturelles, tentons, en nous appuyant pour cela sur des données comparables à celles des mathématiques, de définir le monde concret très complexe des phénomènes que nous vivons et - comme notre préambule l'a déjà établi sommairement - dans lequel nous plonge d'emblée la traduction. Notre premier souci raisonnable (sinon rationnel), sera la détermination de situations diverses, par délimitation d'un champ d'activité restreint à l'intérieur d'un ensemble plus vaste où nous indiquerons, chaque fois, les objectifs que l'on se propose d'atteindre, et les aspects particuliers auxquels on accordera son attention.

2. Avec Georges Mounin, un doigt de polémique et... d'histoire

Si l'on veut étayer une argumentation polémique sur la traduction, le tout premier moment consiste à énoncer, avec Mounin, une pure et simple lapalissade : ***La traduction n'est pas l'original***. C'est un fait plaisant parce qu'irréfutable que Joachim Du Bellay (1522-1560), abondamment cité par Mounin¹⁵, développe en disant que les traducteurs méritent carrément le nom de « *traditeurs* » (*traîtres*),

- *vu qu'ils traduisent à crédit¹⁶ les langues dont ils n'ont jamais entendu les premiers éléments, comme l'hébraïque et la grecque.*

Argument tout à fait juste sous la plume de Du Bellay, travaillant ardemment à *la Deffence et illustration de la langue françoise* (1549), soit une décennie après les fameuses ordonnances de Villers-Cotterets, 192 articles, par lesquelles François 1^{er} exigeait, en 1539 (art.111) de

- *prononcer et expédier tous actes en langue maternelle françoise, et pas autrement.*

Compte tenu des dizaines de langues régionales répandues alors dans le royaume, l'unification linguistique prit son temps et les *traditore* ne manquèrent pas. *La mise en accusation des mauvais traducteurs*, écrit Mounin¹⁷, *est de toutes les époques* », et il cite notamment Tourgueniev, Tolstoï et Montesquieu, ce dernier, dans *Les Lettres persanes*, où Rica écrit à Ubseck le passage ironique suivant :

- *Les traductions sont comme ces monnaies de cuivre qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple, mais elles sont toujours faibles et de mauvais aloi¹⁸.*

Nationaliste la Pléiade ? Nationaliste Montesquieu ? Les défenseurs de la morale¹⁹ ne manqueront certainement pas de le dire avec force aigreur, mais il faut replacer les écrits de Du Bellay dans leur temps. La Pléiade n'a pas combattu la traduction en elle-même, nous dit Mounin, mais

- *en tant que moyen trop limité pour assurer la gloire littéraire et l'enrichissement du français. Il s'agit donc plus d'un acte de défense que de combat contre le latin et contre son produit de remplacement, la traduction.*

Il serait toutefois bien léger d'en finir avec Du Bellay sur ces bonnes paroles un peu plates. Du point de vue théorique, son argumentation contre la traduction est loin d'être négligeable dans le cadre du vaste projet de *la Pléiade* dont il a été le rédacteur majeur. Pour Du Bellay, il y a de l'intraduisible **dans le style, dans l'éloquence, dans la poésie** et il écrit (je le cite d'après Mounin²⁰ (en respectant, comme ce dernier, la langue du XVI^e siècle) :

- Métaphores, allégories, comparaisons, similitudes, énergies et tant d'autres figures et ornements sans lesquels tout oraison et poème sont nus, manqués et débiles ; je ne croirai jamais qu'on puisse bien apprendre tout cela des traducteurs, pour ce qu'il est impossible de le rendre avec la même grâce dont l'auteur en a usé : d'autant que chacune langue a je ne sais quoi propre seulement à elle, dont si vous efforcez exprimer le naïf en un autre langage, en observant la loi de traduire qui est n'espacier point hors les limites de l'auteur, votre diction sera contrainte, froide et de mauvaise grâce.

Soulignons toutefois que Mounin donne également une large place à une longue liste d'autres dénonciateurs des dangers de la traduction dont je me bornerai à ne citer - paradoxalement - qu'une philologue et traductrice de grande réputation au XVIII^e siècle, Madame Dacier²¹ (1645-1720) qui quoique universellement admirée pour avoir traduit, du grec en français, Anacréon, Plaute, Plutarque, Homère etc. écrivait tranquillement ceci :

- J'avoue qu'il n'y a pas un seul vers d'Homère où je ne sente une grâce, une beauté, une force, une harmonie qu'il m'a été impossible de conserver.

Ou bien encore :

- Que doit-on attendre (.) d'une traduction en une langue comme la nôtre, toujours sage, ou plutôt toujours timide, et dans laquelle il n'y a presque point d'heureuse hardiesse, parce que toujours prisonnière de ses usages, elle n'a pas la moindre liberté²² ?

Si nous pouvons nous permettre de commenter ces déclarations émises par une authentique spécialiste de la traduction, quelqu'un dont il serait présomptueux de nier la compétence, remarquons tout de même que ce que Madame Dacier souligne, c'est l'idée que les langues ne sont pas interchangeables, qu'on ne passe pas de l'une à l'autre impunément dans la mesure où chacune serait habitée par un génie insaisissable, ironique, mordant, tantôt goguenard, tantôt magistral et même exceptionnel aussi bien dans le sublime que dans le banal ou dans la finesse que dans le vulgaire. Et pour Madame Dacier, la langue française est un instrument en grande difficulté devant une traduction d'Homère, en raison du souci national français (surtout de la période classique) de bienséance, de noblesse, d'édulcoration, de délicatesse qui lui semble incompatible avec la vulgarité volontaire d'Homère :

- Achille parle souvent de chaudrons, de marmites, de sang, de graisse, d'intestins, etc. On y voit des princes dépouiller eux-mêmes les bêtes, et les faire rôtir. Les gens du monde trouvent cela choquant²³.

3. Des chevaux sauvages qui ne courent jamais seuls²⁴

C'est à une autre grande dame, mais contemporaine, Françoise Héritier²⁵ (désormais FH) que j'emprunte la métaphore ci-dessus pour évoquer la langue française et sa *loquace parlure*, comme elle dit, qui l'intrigue infiniment, parce que, comme tout le monde, elle lui vient spontanément en bouche et que, derechef, elle la lance au galop dans l'échange *comme des chevaux sauvages qui ne courent jamais seuls*.

Et il est vrai que le français, ni plus, ni moins que les autres langues probablement, est littéralement farci de stéréotypes venus du fond des âges (car une langue est toujours plus vieille que celui qui s'en sert), régulièrement disponibles immédiatement et sans délai pour meubler n'importe quel type d'échange trivial ou précieux. Donnons, mais en toute simplicité, une idée de l'importance phénoménale de cette question quelque peu sous-estimée par la recherche linguistique et même didactique, bien qu'elle soit au cœur de tous les problèmes que rencontre le traducteur. Je citerai pour cela 2 petits textes particulièrement parlants. J'emprunte le premier à Françoise Héritier²⁶. Il s'agit de l'Histoire d'un homme ordinaire en train de soliloquer :

Je vais bientôt casser ma pipe, je le sens, mais j'y vais à reculons, croyez-moi. Je ne suis pas un saint. J'ai couru le guilledou, mais j'ai aussi assuré. J'ai grandi à la va comme je te pousse, toujours un peu triste comme un chien battu. J'ai longtemps rongé mon frein dans mon coin avant de me lancer dans l'arène. Mais quand j'ai démarré, c'était sur les chapeaux de roue. Sans tambour ni trompette, j'ai fait mon petit bonhomme de chemin. Et puis le vent a tourné. Moi aussi j'en ai vu de toutes les couleurs et j'ai dû mettre de l'eau dans mon vin. Qu'est-ce qu'il m'a fallu parfois avaler comme couleuvres ! Pas facile de remonter le courant, de jouer les fiers-à-bras, quand on boit le calice jusqu'à la lie !

Je prends le deuxième texte dans un livre publié en 1986 par Morgan Sportès (désormais MS)²⁷, et qui a pour titre très significatif : *Le Souverain Poncif, Satire*. MS ne se contente pas d'enfiler quelques perles de stéréotypes, à la façon de FH, il porte aussi un jugement qui pourrait passer pour sévère si l'on ignorait la part d'humour et même de farce linguistique dont le livre entend porter témoignage. Mais voici le texte que nous lui empruntons :

- *Nous parlons trop pour ne rien dire à tort et à travers, souffle Xerox*
- *Oui, et cela assèche le gosier de tenir comme ça le crachoir en pérorant pendant plusieurs tours de cadran.*
- *Des mots, des mots, des mots !*
- *Comme dirait Hamlet*

- Dans quel but ?

-A quelle fin ?

- Nous sommes comme les Danaïdes emplissant sans cesse leur panier percé avec une passoire de Sisyphe, sans jamais atteindre le fond du problème.

Ces métaphores mythologiques, bridées par la queue comme des ânes, ne mettent-elles pas le doigt où leur débat blesse ? Ces paroles qu'ils entassent devant eux, comme les blocs d'une pyramide, ne construisent-elles pas, contradictoirement, une muraille de Chine, ou un mur des lamentations d'incompréhension qui s'échafaudent telle la Tour de Babil en creusant entre eux un fossé de malentendus que les mots enjambent à la façon de ponts-levis toujours relevés sinon de ponts aux ânes où ne passent en lieu de sens que des Soupirs...

Comme on le voit, FH et MS nous fournissent un stock hallucinant de ces formules-suppliques pour le traducteur. D'où il suit que l'usage d'une langue naturelle ne se résume pas à des données simplement linguistiques au sens théorique du terme. Le locuteur ou scripteur dit « de souche », élevé dans le giron national, au sein d'une société particulière, avec son instruction, sa culture, ses usages, son tempérament, son humeur, son esprit, son caractère, sa « trempe » et surtout la diversité des situations où il intervient constamment - tout cela, avec des variables infinies sans doute - lui permet de puiser dans l'énorme masse historique en extension continue des expressions qu'un étranger, même parfaitement au courant des mécanismes grammaticaux de la langue, aura parfois d'autant plus de mal à comprendre que, comme le dit FH,

elles sont, au sens propre, vides de sens. Que rien n'est dit sur quoi les étayer, et que pourtant tout le substrat d'émotions filtre. (...)Quelle économie de moyens pour se reconnaître et agir dans la vie quotidienne que ce savoir intense partagé !

Oui, bien sûr, économie de moyens, mais pour qui ? Quand on tombe sur des formules comme :

- puer le fric à plein nez, avoir les yeux plus gros que le ventre, avoir avalé son parapluie, faire une gueule d'enterrement, boire la coupe jusqu'à la lie, s'en mettre jusque-là, aller voir ailleurs si j'y suis, cochon qui s'en dédit, se conduire comme un gougnafier et mentir comme un arracheur de dents etc.

il faut bien reconnaître que le métier de traducteur n'est pas de tout repos, *qu'il y a loin de la coupe aux lèvres* et que parfois un spécialiste, même avec talent, esprit et bonne volonté peut *en avoir carrément ras la casquette*.

Après tout ce qui vient d'être dit, convenons-en : les arguments contre la possibilité d'une traduction sereine sont d'une évidente solidité : *Solidité d'abord polémique* lorsque, visant à tromper son interlocuteur, on lui fait passer, comme on dit, des vessies pour des lanternes ;

solidité historique aussi comme les freins qu'évoque Madame Dacier en s'appuyant sur la nature même des langues qui interdirait le passage de l'une à l'autre en raison du fait que la culture, la bienséance, la crudité, l'énergie, le réalisme d'un poète étranger peut ne pas trouver à s'exprimer en français sans perdre son âme.

A cet égard, Mounin²⁸ fait état d'une citation de Benedetto Croce²⁹ qui, à propos de la traduction d'Homère par Leconte de Lisle, conforte pleinement les positions des nombreux détracteurs de la traduction :

- Je suis convaincu (.) que la poésie, rigoureusement parlant, ne se traduit pas ; ou, (.) que celui qui traduit avec la prétention de remplacer l'original, fait comme quelqu'un qui voudrait donner à un amoureux une autre femme en échange de celle qu'il aime : une femme équivalente, ou, l'un dans l'autre, semblable ; mais l'amoureux est amoureux de celle-ci justement, et non pas de ses équivalents³⁰

4. Enfonçons un peu plus le clou des détracteurs de la traduction avec George Steiner³¹

Nous ne pouvons pas plus échapper à un débat avec George Steiner qu'à celui que nous avons ébauché avec Gorges Mounin. Disant cela, il convient d'ajouter - pour être équitable - que le domaine contemporain, en matière de traductologie, est richissime avec, entre autres, les remarquables ouvrages³² de Jean-René Ladmiraal, Edmond Cary, Danica Seleskovitch, Paul Ricoeur, Michaël Oustinoff et - car il faut bien arrêter la liste quelque part - François Jullien en sa qualité de grand spécialiste de la Chine. Mais, pour être complet, il faudrait aussi évoquer *S/Z* et *les Mythologies* de Roland Barthes, *Les limites de l'interprétation* ou *la Production des Signes* d'Umberto Eco, et les apports considérables très récents (très mal connus) de Michel Arrivé (hélas très récemment décédé) sur *la grammaire, Saussure, l'inconscient, et le carambolage entre linguistique et psychanalyse...*

La taille réduite de cette préface nous contraint à ne pas déborder au-delà de l'essentiel et je ne me permettrai qu'une simple esquisse des travaux de George Steiner (désormais GS), en choisissant quelques passages fort sommaires compte tenu de la taille (688 pages) de son livre majeur déjà cité. Je positionne GS à une place d'honneur, directement auprès de Mounin, dans les incontournables travaux ayant été publiés depuis plus d'un demi-siècle sur la traductologie. Mais c'est là un choix personnel un peu arbitraire, j'en conviens volontiers.

Quelques indications ou rappels sur GS

Son grand essai, *Après Babel*, a été publié pour la première fois en 1978 et a connu ensuite deux nouvelles éditions. Nous nous en tiendrons à la dernière, celle de 1998. GS, cela mérite d'être souligné, est né à Paris en 1929 et a grandi dans une famille trilingue (allemand, français et anglais). Il a, par ailleurs, après la France, habité les Etats-Unis et obtenu la nationalité américaine. C'est, du reste en anglais qu'il a publié son grand ouvrage traduit par Lucienne Lotringer et Pierre-Emmanuel Dauzat³³.

Dans les préfaces de 1991 et 1997, ce qu'il souligne, c'est l'importance considérable prise par la traduction, tant en anglais que dans toutes les langues concernées, suite à l'effondrement de l'empire soviétique. C'est là un point positif qu'il met en corrélation avec l'attristante éclipse du grec et du latin qui n'a fait qu'amplifier un besoin de traduction de type extra-universitaire. Il note aussi que si la traduction-machine se poursuit, l'idée mécanique ne peut que battre en retraite car *l'incommensurabilité du contexte sémantique (.) rend vraisemblablement illusoire de telles espérances*. Pessimisme analogue en ce qui concerne *les prétentions plus récentes de la théorie de la traduction qui brille, selon lui, par une modestie rassurante (sic.)*.

Quel est donc l'avenir du polyglotte ? Il le résume en 5 points :

- *Se développe un espéranto anglo-américain fonctionnant comme un détergent mondial lui-même scindé en formes plus ou moins locales de mêmes familles ;*
- *le Chinois demeure un rival formidable mais il reste replié sur soi ;*
- *l'espagnol est en marche ;*
- *à long terme, triomphalisme de l'anglo-américain conforté par l'informatique, dans les principaux domaines de communication internationale : science, technocratie, finance et médias.*
- *Cela dit, la réalité, écrit-il, est toujours plus subtile et plus ironique que nos suppositions et la Tour de Babel continue à projeter son ombre créatrice.*

Six grands chapitres se partagent le contenu de l'ouvrage mais je n'en retiendrai - par obligation de brièveté (et j'en suis désolé) - que quatre (1- 2-5-6).

chap. 1. Comprendre c'est traduire³⁴

GS Développe l'idée que l'interprétation n'est pas la traduction, mais un acte de création :

- *La traduction au sens habituel devient impossible. Faire passer un texte stalinien sur la paix ou la liberté sous la dictature du prolétariat dans un parler*

non stalinien, à l'aide des mêmes termes immémoriaux, c'est tomber dans l'interprétation spécieuse et l'inversion des valeurs. De nos jours, la politique, la revendication sociale, le journalisme résonnent de mots fantômes qu'on se renvoie à grands cris et qui ne veulent rien dire ou qui recouvrent des acceptions opposées (p.72)

Chap 2. Langage et gnose

La gnose est un concept philosophico-religieux selon lequel le statut de l'âme passe par la connaissance de soi (expérience ou révélation salvatrice). Toute langue est nourrie de gnosés (*ie.* de comportements philosophico-religieux) pouvant varier infiniment d'une communauté à une autre et,

- *à maintes reprises, les différences linguistiques et l'exaspérante incapacité des humains à se comprendre ont engendré la haine et le mépris réciproques. Le jargon des peuples d'alentour est ressenti par l'oreille étonnée comme un charabia ou une insulte.*
- *dépouillées de leur propre langue par la conquête ou la civilisation occidentale, bien des cultures rudimentaires n'ont jamais retrouvé leur identité vitale. En résumé, les langues ont été, au cours de l'histoire, des zones de silence pour l'autre et des armes de division. (p.99)*

Ce qu'il faut retenir de ce chapitre capital (qui mérite, bien entendu, une lecture complète), c'est l'idée que **Steiner prône plutôt la sémantique** (un peu confondue avec la poésie) **que la syntaxe pure** pour *le transfert authentique de langue à langue*, et sa conclusion très importante est la suivante :

- *Avant d'admettre que les processus les plus profonds et les plus importants du langage se placent hors de portée de la conscience réelle ou potentielle, comme le postule Chomsky, il faut se pencher sur le grouillement de la littérature où cette conscience s'affirme avec le plus d'énergie. Pour découvrir le langage et la traduction, il faut abandonner les « structures profondes » de la grammaire transformationnelle pour celles, plus profondes encore de la poésie, (p.165)*

Et il cite Schiller qui écrivait : *de l'ascension du langage jusqu'à la lumière, personne ne sait d'où il vient :*

*Comme la source dans les profondeurs cachées
Ainsi résonne de l'intérieur le chant du poète
Et éveille la violence des sentiments obscurs
Qui au fond du cœur merveilleusement dormait* ³⁵

Chap 5. Le Mouvement herméneutique

Rappelons que l'herméneutique est la science de l'interprétation des textes. Pour Steiner, *le mouvement herméneutique qui consiste à faire jaillir une signification et à l'acheminer par un acte d'annexion comporte quatre étapes :*

- 1) Au départ, sur un élan **initial** de confiance (*fragile au niveau épistémologique et risqué sur le plan psychologique*) à propos du texte *qui lui tient tête*, le traducteur concède qu'il y a là quelque chose à comprendre », *que le passage ne se fera pas à vide. A priori il considère le monde comme symbolique, constitué de rapports dans lesquels « ceci » peut remplacer « cela ».*
- 2) *Mais la confiance initiale peut être trahie par la découverte* qu'il n'y a rien là-dedans à *mettre en lumière ou à traduire*. On tombe alors dans le vide, dans l'intraduisible, dans le vertige de la glossolalie, par exemple, c'est-à-dire de la métaphysique, de l'inintelligible, de l'extatique, de l'ésotérique. Tout cela est vrai, mais le traducteur, lui, ne doit et *ne peut parler que sur la cohérence et la plénitude symbolique du monde*. A un certain niveau, déchiffrer, c'est **agresser**, et cette **agression** fait courir le risque de se trouver dépassé, d'être *rendu invalide par ce que l'on a importé. Certains écrivains ont cessé de traduire, parfois trop tard, parce qu'ils suffoquaient à boire le souffle du texte étranger. Ortega Y Gasset décrit la tristesse du traducteur qui a échoué.*
- 3) *La troisième phase est incorporation au sens fort du terme*. Le traducteur puise dans le fourmillement de sa langue *une signification et une forme* lui permettant de *naturaliser, d'assimiler, de localiser* le fait importé. Il peut alors y avoir, c'est possible, **appropriation et communion** mais aussi, c'est également possible, **risque de transformation, d'infection ou même de destruction**. Tout déchiffrage, en effet, est quelque part une agression, et il est possible que l'importation ne soit pas source d'enrichissement et ne déclenche même qu'une *vague de singeries, une épidémie de facilités introduite par le matériau antique ou étranger*.
- 4) *Pour que le parcours herméneutique soit complet*, il faut parvenir à établir une compensation pour rééquilibrer le système désormais en position instable car *il ne tient plus que par un fil*. Cela peut se faire soit en soustrayant, soit en ajoutant quelque chose pour corriger le bouleversement provoqué par l'incorporation. Cela suppose une **réciprocité ou restitution** recréant l'équilibre au cœur de la technique et de l'éthique de la traduction. Tout le problème de la signification est là car le texte-source, ennobli par la traduction, entretient désormais des rapports et des distances multiples avec les éléments dont il est le miroir, et cela entraîne de nouveaux profils de signification modifiant

les harmoniques du système. Et Steiner de citer à cet égard, un texte de Péguy faisant la critique de la traduction de Sophocle par Leconte de Lisle : *Ce que la réalité nous enseigne impitoyablement et sans aucune exception, c'est que toute opération de cet ordre, toute opération de déplacement, sans aucune exception, entraîne impitoyablement et irrévocablement, une déperdition, une altération, et que cette déperdition, cette altération est toujours considérable.*

Chap 6 : Topologies des cultures

La topologie (on notera que le titre de GS est au pluriel) c'est, en mathématiques, l'étude des déformations spatiales par des transformations continues. Elle concerne les lieux, les espaces et les limites.

Ce que GS souligne d'emblée dans ce chapitre, c'est que la traduction *stricto sensu*, (cas n° 1) c'est l'interprétation des signes verbaux d'une langue donnée à l'aide des signes verbaux d'une autre langue. Mais, si GS a intitulé son premier chapitre *comprendre c'est traduire*, c'est parce que le mode opératoire effectué fonctionne tout aussi bien (cas n° 2) si l'opération se fait dans une même langue, ce que Jakobson appelle alors « reformulation » (*rewording*) sur un modèle *historico-psychologique* fondé, pour moitié sur la déduction et pour moitié sur l'intuition. Nous poursuivons ici les propos largement engagés dans les pages qui précèdent, en codifiant avec un peu plus de précision l'espace substantiel complexe de la traduction.

Tous les modes de communication nous sont ici offerts dans les deux cas : *graphique, acoustique, olfactif, tactile, symbolique* etc. pour une interprétation de formes verbales au moyen de signes pouvant et devant même être empruntés pour partie, si nécessaire, à des systèmes non verbaux. Le texte peut être interprété sous tous les angles : *vocabulaire, grammaire*, sémantique des couleurs, des sons, des odeurs, des textures et des gestes aussi foisonnants que ceux des langues. Et cela fonctionne dans le cadre d'une confrontation de systèmes verbo-culturels qui ont leurs lois et mystères si difficiles à élucider que Jakobson, cité par GS, parle, pour le traducteur, d'une *transmutation* nécessitant *paraphrase, illustration graphique, pastiche, imitation, variation thématique, parodie, citation...pour mettre en valeur ou au contraire affaiblir l'attribution erronée (fausse ou volontaire), le plagiat, le collage et bien d'autres encore...*

A noter l'importance *du langage et de la musique ou du langage en musique* dans de nombreux exemples commentés par GS dans ce chapitre³⁶.

5. Mais la traduction existe bien, même si c'est parfois « à crédit », et elle est vitale

Non seulement elle existe, mais si l'on en juge par le nombre et la qualité de travaux qui *depuis deux millénaires* - écrivait Mounin dans ses *Problèmes théoriques...* - *ont porté des témoignages certains très étendus, presque tous instructifs, plusieurs importants*, il ne fait aucun doute que l'on doit dépasser toutes les réserves émises à son sujet. Et c'est ainsi que des années 60 et suivantes du XX^e siècle, donc jusqu'à aujourd'hui, les meilleurs spécialistes ont tenté de codifier *leurs impressions générales, leurs intuitions personnelles, leurs inventaires d'expériences et même leurs recettes artisanales* pour construire un *empirisme de la traduction* susceptible de *promouvoir une science* (ou théorie) incorporable dans *l'ensemble des disciplines linguistiques*. Les tenants de cette position, outre Mounin et Steiner que nous avons abondamment sollicités, sont Fédorov, Vinay et Darbelnet, Margot, Cary, Ladmiral, Ricoeur, etc.

Voici, par exemple un passage du livre de Jean-Claude Margot qui nous dit l'essentiel sur cette question³⁷ :

- Un message quelconque est étroitement lié à la culture dans laquelle son auteur est enraciné. Lorsqu'on traduit ce message dans une autre langue, il faut tenir compte des différences entre culture source et culture réceptrice. La sensibilité à de telles différences devrait aller de soi. En fait les traducteurs (bibliques en particulier) ont souvent péché à cet égard (par ignorance en faisant preuve de préjugés, l'ignorance expliquant les préjugés ou les préjugés favorisant l'ignorance). L'erreur fondamentale est l'ethnocentrisme, cette attitude des membres d'une société qui ramènent tous les faits sociaux à ceux qu'ils connaissent ou qui estiment que leur culture est meilleure ou préférable à toute autre.

Dans le chapitre II des *Belles Infidèles*, Georges Mounin énumère et analyse tous les types d'arguments tirés de la sémantique, de la morphologie, de la phonétique, de la stylistique, de la culture... tendant à démontrer l'impossibilité de traduire. Et pourtant, paradoxalement, dans le troisième et dernier chapitre, il propose, en une cinquantaine de pages, un ensemble de *manières* très pratiques de courtiser les belles infidèles. Nous y reviendrons.

Le charme de la traduction, c'est peut-être aussi, et même sûrement, son incertitude, ses exigences, son inflexibilité, son intransigeance, sa versatilité, son humanité enfin, celle qui faisait dire à Montaigne cette phrase célèbre que nous lui empruntons sans la moindre hésitation, mais en remplaçant le mot **homme** par **traduction**: *c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que la traduction. Il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme.*

Il est parfaitement acceptable d'affirmer - pour une infinité de raisons - que la traduction est impossible, mais reconnaissons aussi que si - ce qu'à Dieu ne plaise - un tyran quelconque poussait la logique jusqu'à l'interdire, l'humanité entière ferait rapidement naufrage dans la déficience mentale, l'inculture et la niaiserie. On ne peut que remercier la traduction de nous être infidèle puisque, comme dit Paul Ricoeur, elle nous a guidés pour comprendre *les rapports compliqués entre la pensée et la langue, l'esprit et la lettre, et la sempiternelle question : faut-il traduire le sens ou traduire les mots ? Tous ces embarras de la traduction d'une langue à l'autre trouvent leur origine dans la réflexion de la langue sur elle-même, qui a fait dire à Steiner que « comprendre, c'est traduire »³⁸.*

6. Alors, Comment faire ? Petit intermède sur *chiner*, *chinoiser* et *siniser*

Ce sur quoi tous les spécialistes de la question sont d'accord, *c'est sur la condamnation du mot à mot souvent incorrect et presque toujours plat : le mot à mot qui trahit aussi sûrement le texte que les infidélités les plus désinvoltes*³⁹.

Du reste, les mots isolés dans le plus pauvre dictionnaire imaginable, sont toujours potentiellement chargés de sens multiples, même au cœur d'une seule langue. Michel Arrivé, ainsi, a publié en 2010, chez Belin, un petit ouvrage fort spirituel sur les verbes français, qu'il a intitulé, très poétiquement **Verbes sages et verbes fous**. La sagesse ou la folie d'un verbe peut se manifester dans son devenir, au travers de toutes les évolutions que sa vie dialogique peut lui faire subir au gré de circonstances historiques ou conjoncturelles non prédictibles. Puisque cette préface sera publiée en Chine, prenons les verbes adéquats, à savoir *chiner*, *chinoiser* et *siniser* auxquels tout Chinois francisant peut être confronté.

- On dit *chiner* ou bien encore *faire la chine*. Dans ce cas, on devient *un chineur* qui est une personne qui peut n'avoir rien à voir avec un Chinois, même si, de toute évidence, il n'est pas interdit à un Chinois de chiner et de devenir chineur (qu'on veuille bien pardonner ce galimatias) . Qu'est-ce que chiner ? C'est tout simplement - nous dit Michel Arrivé - *fréquenter les vide-greniers de banlieue plutôt que les antiquaires du 6^{ème} arrondissement*.
- Mais, sans aucune intention malveillante - pour ce qui me concerne du moins - le mot peut être *vaguement teinté de xénophobie*, et *chiner*, pris dans le sens de *vendre*, peut suggérer l'idée de *contrefaçon* ? A vrai dire - nous dit Arrivé, l'idée de vente pour *chiner*, remonterait à l'argot du XIX^{ème} siècle qui désignait par là le colporteur portant sur son dos, *en s'échinant, sa lourde marmotte chargée d'objets du quotidien qu'il souhaitait vendre*.
- Mais on sait aussi que *chiner quelqu'un*, c'est le railler, se moquer gentiment de lui.

- Enfin *chiner*, c'est aussi *broder sur un canevas*, des motifs de couleur à la mode chinoise.

Si l'on passe ensuite à l'analyse du binôme *chinoiser/siniser*, les choses se compliquent considérablement.

- d'abord *chinoiser*, c'est, en termes culinaires (notamment) *passer au chinois* une préparation liquide quelconque, *le chinois* étant, en l'occurrence, *une passoire métallique très fine*.

- Mais c'est aussi parler de façon *un peu alambiquée sur des questions vétilleuses, à la manière des Chinois tels qu'ils étaient considérés au XIXème siècle et tels qu'apparemment ils le sont encore ; puisque le verbe continue à s'employer*, comme dans cette citation que nous propose Michel Arrivé à propos du Président Sarkozy qui aurait dit :

- *La France participera à Pékin en 2008 parce que les Jeux Olympiques c'est un espace de liberté. Il faut continuer de pacifier nos relations commerciales et arrêter de chinoiser avec les droits de l'homme.*

Ce qui prouve qu'on peut chinoiser sans être un Chinois

- Enfin, là encore, on constate le caractère fantaisiste de la langue française qui, contrairement aux autres verbes construits sur des noms de pays : **franciser**, **germaniser**, **japoniser**, **slaviser** **africaniser** etc., a construit, pour la Chine, le verbe *siniser*, pour éviter sans doute les connotations problématiques de *chinoiser*.

Il y a des **germanisants**, des **francisants**, des **italianisants** etc. mais ceux qui étudient le chinois sont des **sinisants** et non des **chinoisants**.

D'où il suit qu'il faut construire sa connaissance de la langue française (ou de n'importe quelle autre langue, qu'elle soit étrangère, seconde ou maternelle) sur une culture, d'abord lexicale évidemment, mais qui doit tenir compte de variations sémantiques multiples nourrissant chaque langue tout au long de son histoire et de ses usages les plus spontanés ou élaborés. Ce qu'il faut observer et faire observer, c'est la nécessité, soulignée par Paul Ricoeur, *d'amener le lecteur à l'auteur et inversement, d'amener l'auteur au lecteur*⁴⁰ pour tenter de restituer un sens forcément fuyant, ductile, trompeur que l'on doit approcher au plus près, mais, le plus souvent, dans le cadre d'une équivalence jamais parfaite, ie. d'une traduction en forme de création plutôt que de restitution sinon impossible, du moins difficile, des perpétuelles pérégrinations du sens.

7. S'il faut conclure: la traduction doit être résolument ce qu'elle est, à savoir *la langue du monde*⁴¹

Il n'est pas dans nos intentions de conclure en pénétrant dans le domaine technique, même si traduire est un vrai métier qui s'apprend dans des institutions spécialisées de grande réputation comme, en France, l'ESIT ou l'ISIT, par exemple. Ce qui semble important, c'est de considérer la traduction comme une nécessité logique, non pas pour uniformiser la planète sur un modèle triomphant imposant une *lingua franca* (l'anglais mondialisé ou le *globish*) qui aurait les mêmes conséquences néfastes pour la diversité des langues-cultures que, dans les siècles passés, et jusqu'à une période très récente, l'extension mondiale du colonialisme. Sur une thématique de ce type, François Jullien, dans une de ses dernières publications⁴², a dit l'essentiel. Il faut bien reconnaître, en effet, que de multiples risques de désintégration menacent toutes les sociétés d'aujourd'hui, et particulièrement le « fameux dialogue des cultures ». Si *les diverses cultures du monde* ne se transforment plus qu'en *variations exotiques du globish*, nous tomberons dans une *uniformisation camouflée* où tout deviendra factice nous dit Jullien⁴³. La synthèse effectuée *résorbera les tensions* (ce qui peut être une bonne chose) mais *elle estompera aussi les écarts* et, en fin de compte, *sera terriblement ennuyeuse*.

*Grandeur de la traduction, risque de la traduction : trahison créatrice de l'original, appropriation également créatrice par la langue d'accueil ; construction du comparable*⁴⁴

tels sont les mots de Paul Ricoeur pour commenter le programme de François Jullien sur la mise en rapport de la Chine archaïque avec la Grèce archaïque.

Pour Jullien, en effet, *le chinois est l'autre absolu du grec* et donc *la connaissance de l'intérieur du chinois équivaut à une déconstruction par le dehors, par l'extérieur, du penser et du parler grec*⁴⁵. Jullien, en effet, nous explique - par exemple - que le chinois n'a pas de temps verbaux parce qu'il n'a pas le concept de temps comme toutes les langues qui pensent et qui parlent grec (allemand ou langues latines). J'avais personnellement - si modestement que ce soit - travaillé un peu dans la même perspective que Paul Ricoeur dans l'avant-propos du N° 3, 2008, de la revue *Synergies Monde* consacrée aux travaux sur la Chine de François Jullien, et j'avais découvert ce qu'il appelle *son lexique euro-chinois* dont il nous livrait quelques entrées majeures :

	Côté européen	Côté chinois
Présence	L'être devant	Prégnance (s'impose)
Sens	quête d'absolu, transcendance	Cohérence, interaction, polarité
Révélation	message, prophète, vérité	Régulation, maintien de l'équilibre
Vérité	Grande idée - Philosophie	Régulation, maintien de l'équilibre
	Liberté	Spontanéité
	Bonheur	Disponibilité
	Efficacité	Efficience

On voit déjà, à partir de ces maigres indices, que la Chine n'a pas d'accointances historiques avec l'indo-européen et par ailleurs on sait que sa langue n'est pas construite sur le modèle phonématique, syllabique, morfo-syntaxique, lexical, rhétorique et sémantique des langues indo-européennes. *Si donc, conformément aux théories développées par Herder, Humboldt, Sapir et Whorf (entre autres...) la langue façonne notre manière de penser, donne ses limites et ses contours à toute connaissance humaine, nous impose une vision, une perception du monde, on s'aperçoit qu'on ne peut échapper à sa langue maternelle qui nous imprègne sans que nous en ayons conscience et qui nous possède purement et simplement plus que nous la possédons*⁴⁶, comme l'exprime admirablement François Cheng avec sa double culture chinoise et française⁴⁷.

Avec *Les Problèmes théoriques de la Traduction*, la préfacière du grand livre de Georges Mounin, qui n'est autre que Dominique Aury, alias Pauline Reage (1907-1998) traductrice et femme de lettres éminemment célèbre, notamment pour avoir écrit ce best-seller mondial que fut et reste *Histoire d'O*, termine ainsi son beau texte :

- Nous apercevons enfin dans son entier (grâce à Georges Mounin) ce monstrueux obstacle de Babel dont nous rencontrons tous les jours les pierres éparses. Nous en renversons parfois quelques-unes. Il faudra bien essayer de continuer, et les machines ne nous aideront guère ; oui, tout ce qui peut réellement se traduire sera traduit par elles. Mais la marge est minime. A nous tout le reste, à nous les

approches plus ou moins accomplies, les fureurs de fidélité, les enthousiasmes mal récompensés, **à nous l'impossible. L'impossible, c'est le désespoir, mais c'est aussi la revanche du traducteur.** (c'est nous qui soulignons).

C'est pour cela, de toute évidence - du moins pour moi - que la traduction doit être ce qu'elle est, à savoir la langue du monde.

Bibliographie

Adami, H., Virginie, A. 2015. *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue : regards pluridisciplinaires*, Berne : Peter Lang.

Arrivé, M. 2007. *A la recherche de Ferdinand de Saussure*. Paris : Puf.

Arrivé, M. 2008. *Le Linguiste et l'inconscient*, Paris : Puf.

Arrivé, M. 2010. *Verbes sages et verbes fous*. Paris : Belin.

Arrivé, M. (dir), 2013. *Linguistique et psychanalyse*. Paris : éditions Hermann.

Arrivé, M. 2016. *Saussure retrouvé*. Paris : Classiques Garnier.

Aubin, S, 1997. *La Didactique de la Musique du Français, sa légitimité, son interdisciplinarité*. Presses Universitaires du Septentrion. ISBN : 978-2-7295-1720-5 Diffusion ANRT, (Thèse de doctorat soutenue à l'Université de Rouen en 1996).

Aubin, S. (coord.) 2013. *Charles Bally : Moteur de Recherches en Sciences du Langage. Synergies Espagne*, n° 6, Revue du Gerflint. [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/Espagne6/Espagne6.html> [consulté le 24 juillet 2017].

Aury, D. 1963. *Préface aux Problèmes théoriques de la traduction de Georges Mounin*, Gallimard. p.VII-XII.

Bally, Ch. 3^e édition, 1951. *Traité de Stylistique Française*. Paris : Librairie Klincksieck. 2 tomes.

Barthes, R. 1957. *Mythologies*, Paris : Point.

Barthes, R. 1966. *Critique et vérité, Essai*, Paris : Seuil.

Barthes, R. 1970. *S/Z*, Paris: Seuil.

Barthes, R. 1984. *Essais critiques IV, Le bruissement de la langue*. Paris : Seuil.

Cary, E. 1956 : *La traduction dans le monde moderne*. Genève : Georg.

Cary, E, 1985. *Comment faut-il traduire?* Presses Universitaires de Lille.

Cheng, F. 1985. Le cas du chinois. In : *Du Bilinguisme*, Paris : Denoël, p.227-242.

Cortès, J. (dir), Abbou, A., Ferenczi, V., Porcher, L. 1983. *Relectures*, coll. *Essais*, Didier Credif.

Cortès, J. (dir) 1987. *Une Introduction à la recherche scientifique en Didactique des Langues*, coll. *Essais*, Didier - Credif.

Cortès, J, 2008. « Quelques remarques sur une conférence de François Jullien », *Synergies Monde*, n° 3, p.11-16, revue du Gerflint. [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/Monde3/avant-propos.pdf>

Cortès, J. (coord), 2015. *Louis Porcher (1940-2014). Visionnaire, Stratège, Polémiste*. *Synergies Europe*, n° 10.

[En ligne] : <https://gerflint.fr/Base/Europe10/Europe10.html> [consulté le 24 juillet 2017].

Cuq, J-P. (Dir) 2016. *Enseigner le Français dans le monde, le livre blanc de la FIPF*. Sylvains-lès-Moulins : GERFLINT, coll. *Essais francophones*, Volume 3.

- [En ligne] : http://gerflint.fr/Base/Essais_francophones/essais_francophones_3.pdf [consulté le 24 juillet 2017].
- Delavenay, E. (Dir. André Martinet) 1968. *La Traduction automatique*. Encyclopédie de la Pléiade, Paris : Gallimard, p.758-773.
- Demorgon, J. et ali (coord). 2011. *Henri Van Lier, Anthropogénie et linguistique, Devenirs méditerranéens, Synergies Monde méditerranéen*, n° 2, Revue du Gerflint.
- [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/MondeMed2/mondemed2.html> [consulté le 24 juillet 2017].
- Demorgon, J. 2016. *l'Homme antagoniste*. Economicos Anthropos.
- Eco, U. 1992. *La production des signes*. Paris : Grasset et Fasquelle.
- Eco, U. 1992. *Les limites de l'interprétation*. Paris : Grasset et Fasquelle.
- Ferrao-Tavarès, C., Cortès, J. 2016 (coord.). *Avec Robert Galisson, réhabiliter la culture comme discipline universitaire à part entière, Synergies Portugal* n° 4, Revue du Gerflint.
- [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/Portugal4/portugal4.html> [consulté le 24 juillet 2017].
- Héritier, F. 2013. *Le Goût des mots*. Paris : Odile Jacob.
- Jakobson, R. 1963. *Essais de linguistique générale*. Paris : éditions de minuit.
- Jullien, F. 2008. « Une déconstruction du dehors de la Grèce à la Chine, ou comment remonter dans les partis-pris de la raison européenne », *Synergies Monde*, n°3, p 21-37, Revue du Gerflint.
- [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/Monde3/jullien.pdf> [consulté le 24 juillet 2017].
- Jullien, F. 2016. *Il n'y a pas d'identité culturelle mais nous défendons les ressources de la Culture*. Paris : L'Herne.
- Ladmiral, J-R. 1994. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard.
- Margot, J-C. 1990. *Traduire sans trahir : la théorie de la traduction et son application aux textes bibliques*. Symbolon, l'Age d'Homme.
- Maurer, B. 2013 *Enseignement des Langues et Construction européenne, le plurilinguisme, nouvelle idéologie dominante*, EAC.
- Mounin, G. 1964. *La Machine à traduire*, Mouton & CO, The Hague, Paris.
- Mounin, G. 2016 [1994]. *Les Belles Infidèles*, Septentrion.
- Mounin, G. 1963. *Les Problèmes théoriques de la traduction*. Paris : Gallimard.
- Nguyen Viêt Quang, 2016. « Un regard sur *Le souverain Poncif* », *Synergies pays riverains du Mékong* n° 8, p. 179-191, Revue du Gerflint. [En ligne] : https://gerflint.fr/Base/Mekong8/nguyen_viet_quang.pdf [consulté le 24 juillet 2017].
- Oustinoff, M. 2003. *La Traduction*. PUF, Coll. *Que sais-je ?*
- Pilhion, R., Poletti, M-L. 2017... *Et le monde parlera français*. ISBN 978 2 363 15636 5.
- Ricoeur, P. 2016. *Sur la Traduction*, Traductologiques, Paris : Les Belles Lettres.
- Rougé, D. 2015. « Introduction à l'œuvre théorique d'Antoine Berman, traductologue français », *Synergies Pologne*, n° 12, p. 11-17, revue du Gerflint.[En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/Pologne12/rouge.pdf> [consulté le 24 juillet 2017].
- Seleskovitch, D. 1983. 2^e édition. *L'Interprète dans les conférences internationales. Problèmes de langage et de communication*. Paris : Minard, Lettres Modernes.
- Seleskovitch, D., Ledere, M. 2001. *Interpréter pour traduire*. Paris : Didier érudition.
- Sportès, M. 1986. *Le Souverain Poncif*, Satire. Paris : Balland.
- Steiner, G. 1998. *Après Babel, Une poétique du dire et de la traduction*, Paris : Albin Michel.
- Takagaki, Y. 2011. *De la rhétorique contrastive à la linguistique textuelle, l'organisation textuelle du français et du japonais*, Société japonaise pour la promotion des sciences (JSPS) et OMUP (Osaka Municipal Universities Press).
- Vinay, J-P. (Dir. André Martinet) 1968. *La Traduction humaine*. Encyclopédie de la Pléiade, Paris : Gallimard, p. 729-758.

Vinay, J-P., Darbelnet, J. 1977. *Stylistique comparée du français et de l'anglais - Méthode de Traduction*. Paris. Didier.

Windmüller, F. 2011. *Français Langue étrangère (FLE) L'approche culturelle et interculturelle*. Belin.

Notes

1. Et pourtant elle tourne !
2. Georges Mounin, *les Problèmes théoriques de la Traduction*, Gallimard, 2014, 4^{ème} de couverture.
3. Paul Ricoeur, *Sur la traduction - un passage : traduire l'intraduisible* », Les Belles Lettres, 1ère édition 2004, 2^e tirage, 2016, p.42.
4. George Steiner, *Op. cit. voir note 8*, p.408.
5. François Jullien, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, L'Herne, 2016, p.88 et 89.
6. Paul Ricoeur, *op.cit* p.42.
7. Georges Mounin, Gallimard, 1963. Il s'agit de sa thèse principale ; sa thèse secondaire, *La Machine à traduire*, fut publiée chez Mouton and Co, en 1964.
8. C'est là le titre même du premier grand chapitre du vaste essai de George Steiner : *Après Babel, Une poétique du dire et de la traduction*, Albin Michel, 1998, p.16-90. Titre volontairement repris infra, cf. note 30.
9. Paul Bourget, *Essais psychologiques*, 1883, p.224.
10. La traduction, dans ses fondements originels, on le voit clairement, se situe dans l'injonction morale reprise par Socrate au frontispice du Temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*. C'est une incitation à l'introspection, *i.e.* à une sagesse que l'on ne peut construire que par un dialogue entre l'âme et elle-même, *ie.* par la maïeutique qui est une manière de s'interroger, de s'examiner pour découvrir les vérités qui sont en nous. Et Socrate insiste fortement sur cette idée car « sans ce travail sur soi-même, la vie ne vaut rien », « *une vie sans examen ne méritant pas d'être vécue* ». Sans ce point de départ philosophique, il est probable que toute réflexion sur la traduction risque de se perdre dans des considérations extérieures un peu superficielles. N'oublions pas, en effet que l'injonction morale dont il est ici question, a été reprise, discutée et débattue par Nietzsche et Kierkegaard.
11. Ce qu'en termes austiniens on désigne comme un *acte perlocutoire* produisant une conséquence (ici la conviction) sur le destinataire; son contraire étant l'*acte illocutoire* qui établit simplement une valeur particulière conventionnelle entre des monèmes. Par exemple, l'écart de sens, si l'on prend le verbe *dire* comme base comparative neutre, entre ce verbe et *informer, avertir, raconter, expliquer...* qui impliquent toujours l'idée de dire quelque chose à quelqu'un avec chaque fois une écart de valeur plus ou moins important (*avertir = dire plus mise en garde*, par exemple).
12. Papou JC, animateur <http://projetbabel.org/forum/viewtopic.php?t=17771>. [consulté le 24 juillet 2017].
13. Je renvoie à la bibliographie très indicative (donc volontairement restreinte à l'essentiel) que je donne des meilleurs écrits français sur la traduction.
14. La dialogique, est présentée par Edgar Morin dans l'*Ethique* (Méthode 6, p.234) comme *une unité complexe entre deux logiques, entités ou instances complémentaires, concurrentes et antagonistes qui se nourrissent l'une de l'autre, se complètent, mais aussi s'opposent et se combattent. A distinguer de la dialectique de Hegel pour qui les contradictions trouvent leur solution, se dépassent et se suppriment dans une unité supérieure. Dans la dialogique, les antagonismes demeurent et sont constitutifs des entités ou phénomènes complexes.*
15. Georges Mounin *Les Belles Infidèles*, Septentrion, 17^e édition dans *Les Cahiers du Sud*, 1955. p.14.
16. Donc de façon parfaitement fantaisiste.

17. Mounin, *Ibid.* p.14.
18. Mounin, *ibid.*, p.16.
19. La moraline, pour Edgar Morin in *L'Éthique (La Méthode 6*, p.57) est un terme qu'il emprunte à Nietzsche pour exprimer « la simplification et la rigidification éthique qui conduisent au manichéisme et qui ignorent compréhension, magnanimité et pardon ».
20. Mounin *ibid.* p.18.
21. Anne Dacier, écrivain et traductrice encore admirée par les hellénistes contemporains pour ses traductions.
22. Les deux références sont empruntées aux *Belles Infidèles* (cf. note 7 supra), p.20 et 21, de Mounin qui cite lui-même *Homère, vol.1, Introduction à l'Illiade*, publié en 1766.
23. Mounin, *ibid.* p.20.
24. Françoise Héritier - *Le Goût des mots*, Odile Jacob, 2013, p.10.
25. Françoise Héritier est professeur honoraire au Collège de France. Elle a été directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et présidente du Conseil National du sida (4^e de couverture du livre cité supra).
26. *Ibid.* p.97.
27. Morgan Sportès, né en 1947 est romancier, linguiste et anthropologue.
28. Dans *Les Belles Infidèles*, *ibid.* p.24.
29. Benedetto Croce est présenté ainsi par Mounin : « grand critique italien de la première moitié du XX^e siècle qui s'est voulu de classe internationale (sic) ». L'ironie est d'évidence une manière de prendre de la distance par rapport au personnage cité notamment en ce qui concerne la comparaison que Mounin estime « boiteuse ».
30. Benedetto Croce, *La letteratura della nuova Italia*, Vol.IV, chap.LXIII, p.125).
31. George Steiner, *Après Babel, une poétique du dire et de la traduction*, Albin Michel, 1998
32. Voir bibliographie pour l'ensemble des auteurs cités au paragraphe IV
33. Pierre Emmanuel Dautat, (biographie sur internet), nous dit que GS avait traduit (en 2008) *plus de trois cents ouvrages, dont près d'un tiers sous pseudonymes*, et, ce qui est stupéfiant, *plus d'un millier d'articles dans une quinzaine de langues différentes (anglais, allemand, italien, espagnol, russe, suédois, serbo-croate, latin, grec ancien et moderne, hébreu biblique, yiddish, ourdou, indonésien)*.
34. Nous répétons volontairement cette affirmation particulièrement importante.
35. Voici la version originale, en allemand, de ce poème de Schiller : *Wie der Quell aus verborgenen Tiefen/ So des Sängers Lied aus dem Innern schallt/ Und wecket der dunkeln Gefühle Gewalt/ Die im Herzen wunderbar schliefen.*, In George Steiner *op. cit.* p.165.
36. Ce qui m'amène à rappeler la belle thèse de doctorat de Sophie Aubin, *La Didactique de la Musique du Français, sa légitimité, son interdisciplinarité* soutenue à Rouen en 1996, et qui avait été précédée, quelques années plus tôt, en 1990, par un mémoire de DEA intitulé *L'association Langue-Musique en Didactique des Langues étrangères*. Comme on le voit, cette recherche de la Directrice du Pôle éditorial international du GERFLINT, qui se trouve être en même temps Rédactrice en chef de la revue *Synergies Espagne* est quasi contemporaine de l'ouvrage de GS publié en 1998.
37. *Traduire sans trahir : la théorie de la traduction et son application aux textes bibliques* (Symbolon) 1979.
38. Paul Ricoeur, *op.cit.* voir note 2 supra, p.34. Les rapports compliqués entre la pensée et la langue ont notamment fait l'objet, en France, dans la première moitié du XX^e siècle, de travaux considérables à finalités opposées comme, par exemple, ceux de Damourette et Pichon allant *des mots à la pensée, essai de grammaire de la langue française - 1911 -1936*, en opposition nette avec ceux de Ferdinand Brunot dont l'ouvrage monumental : *La Pensée et la langue, Méthode, Principes et Plan d'une théorie nouvelle du langage appliquée au français - 1936* - qui prenait l'itinéraire épistémologique exactement inverse du précédent.
39. Mounin, *les Belles infidèles*, p.55.

40. Paul Ricoeur op.cit. p. 43.

41. *La traduction doit être la langue du monde*, phrase empruntée à Paul Ricoeur, op.cit. p.88.

42. François Jullien op.cit. , chap VII. Dialogue p.67 et ss., petit ouvrage assez provocateur pour mériter une synthèse.

43. FJ ibid.p. 84.

44. Paul Ricoeur op cit, p.46.

45. PR, ibid.p.45.

46. Ce passage est emprunté à l'avant-propos que j'ai rédigé en 2008 pour le numéro 3 de Synergies Monde consacré à l'oeuvre de François Jullien, p.11 et ss

47. « *Un abîme se creuse au milieu de mon être : une langue que je possède mais dont je ne me sers pas, cependant que je suis possédé d'une autre langue, présente, qui trace en moi des limites que je sens ne jamais pouvoir franchir* », citation extraite de *Du Bilinguisme*, Denoël, 1985, p.232.

Synergies Chine n° 12 / 2017



Présentation
des recherches





GERFLINT

ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

Présentation

Jacqueline PlessisAttachée de coopération pour le français
Ambassade de France en Chine

On se réjouit de la sortie de ce 12^e numéro de *Synergies Chine* consacré aux spécificités de la traduction entre le français et le chinois et à l'enseignement de la traduction. En effet, dans un contexte d'extension de la circulation du savoir, des flux économiques, humains, politiques, culturels, la traduction joue un rôle central. Si on a pu lire sous la plume de Umberto Eco *la langue de l'Europe, c'est la traduction*, on peut aller jusqu'à dire aujourd'hui *la langue du monde, c'est la traduction*.

Mais chaque langue découpe, voit et dit le monde d'une façon singulière et il n'est jamais possible de dire tout à fait la même chose dans deux langues différentes.

L'enjeu est de taille car si la fidélité en traduction n'est pas la reprise du mot à mot mais du monde à monde, comment enseigner la traduction ? Quelle formation dispenser aux futurs traducteurs professionnels ? Comment traduire du français vers le chinois et du chinois vers le français en tenant compte des spécificités de chacune des deux langues et sans trahir ?

Les sujets traités dans les articles présentés s'adressent aux enseignants et aux étudiants mais aussi à tous ceux qui s'intéressent à la didactique des langues et à l'enseignement de la traduction. Ils portent d'une part sur la pratique de l'enseignement de la traduction, d'autre part sur des questions spécifiques de la traduction franco-chinoise.

C'est l'occasion de remercier les enseignants de français qui font beaucoup pour assurer une meilleure connaissance de la France en Chine et aux chercheurs qui apportent leur contribution à ce numéro en partageant leurs recherches et leurs réflexions sur le sujet de la traduction.

En particulier, j'exprime toute ma gratitude à M. le Professeur FU Rong, coordinateur et corédacteur en chef de cette revue de didactique des langues étrangères. Il est un acteur majeur de la francophonie en Chine et fait beaucoup pour que le français soit enseigné à un très haut niveau. Ancien doyen et professeur de français à l'université des Langues étrangères de Pékin, docteur en didactologie

des langues - cultures de l'Université Paris 3, membre du conseil national pour le pilotage de l'enseignement/apprentissage supérieur du français en Chine, il a publié plus d'une quarantaine d'ouvrages et de revues sur la didactique des langues - cultures du FLE en Chine.

Ce numéro débute par une longue Préface extrêmement intéressante du point de vue scientifique et historique du Professeur Jacques Cortès, Fondateur et Président du GERFLNT. Il nous donne en effet l'état le plus actuel possible de la traduction, en montrant les problèmes considérables qu'elle présente à la fois sur les plans scientifique, littéraire et pédagogique, mais aussi en insistant, au bout du compte, sur son incontestable nécessité. Qu'il trouve ici mes plus sincères remerciements de sa précieuse et pertinente contribution pour ouvrir le débat.

Ainsi le premier article de cette étude est consacré au programme national du cours de traduction dans l'enseignement supérieur en spécialité de français. Ce cours de 4^e année place les enseignants devant un dilemme : s'agit-il de former des traducteurs professionnels ou d'améliorer les compétences langagières des apprenants ? Comment mieux adapter ce cours aux besoins des étudiants ? Les enseignants trouveront matière à réflexion dans cet intéressant article de **CHEN Wei** de l'Université des Etudes internationales de Shanghai intitulé *Réflexion sur le cours de traduction chinois-français dans le cadre d'un programme de français en licence à l'université chinoise*.

Le témoignage et les suggestions du lecteur de français **Julien Portier**, exposés dans *L'enseignement de la traduction chinois-français en spécialité de français*, sont très éclairants. Il partage ses réflexions, fruit d'une expérience de six ans au sein du département de français de l'Université des Langues et Cultures de Pékin. Comment est pratiquée l'initiation à la traduction au sein de la filière classique en spécialité de français ? Comment s'intègre-t-elle dans le cursus global ? Quelles compétences sont mobilisées ? Qu'est-ce qui fait le succès d'un enseignement de la traduction ? L'auteur promet un bel avenir à cette initiation à la traduction qui permet aux étudiants d'affiner leur rapport au langage en associant réflexion théorique et production pratique.

Nos collègues de l'Université Ewha en Corée du Sud **HAN Min-Joo** et **KIM Daeyoung** proposent à travers des exemples une méthode d'apprentissage/enseignement de la traduction. Dans *Autonomie d'apprentissage dans le cours de la traduction universitaire*, elles partagent leur pratique d'un outil pédagogique stimulant adopté au cours de traduction destiné aux étudiants, le compte rendu intégré des problèmes et décisions (CRIPD). Cette stratégie a pour avantage de mieux accompagner les apprenants dans leur processus d'apprentissage de la traduction en développant

chez l'étudiant une vraie autonomie et une meilleure confiance en eux.

Remercions **SHAO Wei**, Professeur à l'Université des Langues étrangères de Pékin (BFSU), qui nous livre dans son article *De la pertinence à l'intégration conceptuelle - la traduction vers le français acquis* le fruit des études menées dans le cadre du projet de la réforme pédagogique de BFSU. Cet article très documenté se base sur la théorie de l'intégration conceptuelle, proposée par G. Fauconnier et M. Turner. L'auteur illustre à travers des exemples de traductions d'étudiants le schéma cognitif mis en œuvre dans l'exercice de la traduction, exercice qui mobilise et renforce les facultés cognitives de l'apprenti traducteur.

L'article de **LI JunKai** de l'Université Sun Yat-Sen *Traduction du thème et du sujet* dans une perspective de typologie linguistique propose une comparaison entre la syntaxe du français et du chinois très éclairante et très utile pour des étudiants en traduction. La mise en valeur des différences typologiques entre les deux langues à travers les erreurs récurrentes des étudiants permet de mieux appréhender l'exercice de la traduction franco-chinoise et d'améliorer les performances des apprenants. Il en ressort que le passage du mandarin au français appelle la subjectivisation alors que le mandarin privilégie une thématization de la phrase.

Dans *Étude contrastive fondée sur la conception « anti-anti-relativiste » : un atout pour la traduction et l'enseignement de la temporalité des langues étrangères*, l'auteur **WANG Caixia** réfléchit aux difficultés des transferts franco-chinois pour les expressions du temps et de l'aspect. Elle propose de baser l'apprentissage de la temporalité sur une étude contrastive des systèmes aspecto-temporels du français et du chinois inspirée de la conception de J.-P. Desclés. Cette approche permet de faciliter l'enseignement des temps et des aspects et donc d'améliorer la traduction entre les deux langues.

Nos collègues **LIU Xian**, **PU Zhihong** de l'Université Sun Yat-sen de Canton nous proposent un article éclairant et source de réflexion pour les enseignants de traduction : *Transfert de lemmes dans la traduction des pronoms*. Sur la base de l'observation des erreurs de traduction les plus fréquentes rencontrées chez les étudiants chinois de spécialité français-anglais, il apparaît un certain nombre d'interférences entre le français et l'anglais qui concernent les pronoms. Les auteurs appuient leur étude sur la théorie du transfert de lemmes proposée par le chercheur Wei. Les enseignants de français pourront tirer avantage de cette présentation pour sensibiliser les étudiants au phénomène de l'interférence des lemmes dans l'utilisation des pronoms.

Un autre aspect de l'enseignement de la traduction est mis en lumière par **TAN Jia** et **Agnès Pernet-Liu**, enseignantes à l'Université des Langues étrangères de

Pékin. Leur article *La formation à la traduction à partir de l'observation des choix de traduction d'un manuel bilingue d'enseignement de la culture* souligne l'intérêt d'une approche bilingue de la culture pour l'apprentissage de la traduction. Le traducteur, médiateur entre deux langues et deux cultures, travaille sur l'écart entre deux conceptions et expériences du monde. Aussi la formation à la traduction doit-elle faire acquérir *ensemble* les deux compétences de base de la traduction : les connaissances linguistiques et les connaissances culturelles pour être capable d'amener le lecteur à la culture de l'auteur grâce à la traduction.

Sujet original et de plus en plus sollicité avec l'augmentation des importations de cosmétiques français en Chine, comment traduire les marques françaises en chinois de façon qu'elles entrent en résonance avec les valeurs et les repères du consommateur chinois ? C'est le thème choisi par DENG Wei et SHI Yuna de l'Université des Etudes Etrangères du Guangdong et traité dans *Adaptation formelle et conceptuelle dans les noms de marques cosmétiques françaises traduits en chinois*. Cette très sérieuse réflexion au cœur de l'interculturel montre la responsabilité du traducteur dont les choix jouent un rôle stratégique crucial dans la conquête d'un marché de consommation.

La traduction en chinois des ouvrages français de sciences sociales pose la question des transferts conceptuels tributaires du « lieu culturel ». Le Professeur des universités, ZHANG Yinde, de l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, nous livre ses réflexions dans son article *Traduire Pierre Bourdieu en chinois : les défis culturels*. La traduction chinoise de Bourdieu révèle tout un ensemble d'éléments idéologiques, axiologiques et institutionnels qui sont perceptibles dans la traduction et qui posent la question de la bonne réception du message.

Selon Umberto Eco, *la traduction doit toujours viser à retrouver l'intention du texte, ce que le texte dit ou suggère en rapport avec la langue dans laquelle il est exprimé*. Mais l'utilisation des images dans la poésie pose souvent problème, c'est le sujet de l'article *Une réflexion sur l'image littéraire dans la traduction des œuvres poétiques*, traité par XU Feng de l'École des langues et cultures européennes de l'Université des études étrangères du Guangdong qui pose la question de l'arbitraire entre le signifiant et le signifié.

FU Rong de l'Université des Langues étrangères de Pékin, analyse une riche expérience de traduction en chinois dans *Quelques enseignements et réflexions tirés de notre expérience de traduction du français en chinois du Précis du Plurilinguisme et du Pluriculturalisme (PPP)*, ouvrage paru en 2008 sous la direction de Geneviève Zarate, Danièle Lévy et Claire Kramsch. L'auteur de cet intéressant article présente d'une part les défis de la traduction des notions en didactique

des langues et d'autre part les stratégies concrètes adoptées en particulier pour mieux transmettre les concepts centraux de plurilinguisme et de pluriculturalisme en chinois. Cette présentation met particulièrement bien en valeur le rôle de médiateur entre deux cultures que joue le traducteur qui privilégie une traduction basée sur des équivalences plutôt que des correspondances de sens pour assurer une réception optimale du texte à traduire.

Enfin, dans les *varia* signalons l'article de **YING Xiaohua** de l'Université Jiangnan, *Interprétation de la motivation morphologique des temps-tenses français sous l'angle de la linguistique cognitive*.

Pour finir, quatre thèses nous sont présentées dans ce numéro, en sciences de l'éducation/didactique et en sciences du langage.

ZHANG Liping a présenté sa thèse à l'université Lumière de Lyon 2 sous la direction de Christine Develotte sous le titre *Utilisation des réseaux sociaux numériques par des étudiants chinois nouvellement arrivés en France : une étude comparative entre Facebook et Renren*. Elle a choisi de comparer les particularités du langage interactif utilisé dans les réseaux sociaux Facebook et Renren en se focalisant sur les phénomènes d'ordre linguistique, d'ordre social et émotionnel.

Celle de **WANG Yan**, soutenue à l'INALCO et dirigée par Geneviève Zarate et Joël Bellassenet a pour titre *Les compétences culturelles et interculturelles dans l'enseignement du chinois en contexte secondaire français*. Elle montre en particulier l'importance des facteurs sociaux dans le développement des compétences culturelles et interculturelles des apprenants de chinois dans le secondaire.

La thèse de **David Bel**, soutenue à l'Université de Montréal et codirigée par Patricia Lamarre et FU Rong pour approfondir la compréhension de la place de l'enseignement du français en Chine : *Économie politique du développement de l'enseignement du français en Chine au niveau universitaire. Entre discours et réalités*. Ce travail, très documenté est le fruit d'une longue observation sur le terrain et de nombreuses enquêtes. Il replace la croissance exponentielle du français en Chine depuis 1999 dans le cadre d'un marché de l'éducation en pleine explosion et en cours de massification en Chine.

La thèse de **LU Qiuyan** « Re » construction de l'ethos dans les débats présidentiels en France soutenue à l'Université Sun Yat-Sen à Canton sous la direction de PU Zhihong a pour objet d'étude le langage politique. Se basant sur les discours télévisés lors de l'élection présidentielle de 2012, l'auteur recherche les stratégies linguistiques et paralinguistiques qui influencent l'interlocuteur et permettent la victoire électorale.

Enfin, je souhaiterais que ce numéro soit dédié à la mémoire de **Sylvie Gentil**, traductrice de grand talent qui nous a quittés trop tôt en ce début d'année 2017. Elle a su créer ce dialogue entre la culture de l'auteur et celle du lecteur pour retranscrire un monde dans un autre et donner au texte traduit une allure, une ampleur, une résonance, un souffle analogues à ceux de l'original. Elle était aussi très impliquée dans la transmission et le soutien aux jeunes traducteurs. Membre du jury Fu Lei qui récompense chaque année les meilleures traductions du français vers le chinois, Sylvie Gentil en a d'ailleurs été la précieuse présidente en novembre dernier et assurait qu'une bonne traduction présente toujours « un petit supplément d'âme ».

Synergies Chine n° 12 / 2017



Articles
monographiques





ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

Réflexions sur le cours de traduction chinois-français dans le cadre d'un programme de français en licence à l'université chinoise

CHEN Wei

Université des Etudes internationales de Shanghai, Chine
alfredchen2000@163.com

Reçu le 17-04-2017 / Évalué le 05-05-2017 / Accepté le 19-06-2017

Résumé

Théoriquement, le cours de traduction chinois-français dispensé à l'heure actuelle en classe de français (spécialité de français) dans les universités chinoises va à l'encontre des lois de la traduction professionnelle et de la réalité des étudiants. Cependant, ce cours a sa raison d'être puisqu'il répond à des besoins pertinents et réels. Pour cette raison, il est nécessaire de réenvisager la nature, le statut, l'objectif et l'organisation de ce cours, de façon à ce qu'il soit mieux adapté aux besoins et à la réalité.

Mots-clés : cours de traduction chinois-français, traduction pédagogique, pédagogie de la traduction, nature, objectif, organisation

关于中国高校法语专业教学大纲汉法翻译课程的思考

摘要：目前高校法语专业汉译法课程的设置，同翻译活动的规律以及学生自身的特点，存在一定的矛盾。然而，鉴于这门课在某种程度上回应了实在的需要，因此有其存在的必要性和合理性。在这种情况下，应该对这门课的性质、地位、目标及教学做重新审视和安排，以便其更好地满足现实情况和需求。

关键词：汉译法课程；教学翻译；翻译教学；课程性质；课程目标；教学安排

Reflections on the course of Chinese-French translation as part of a Program of French Bachelor in Chinese University

Abstract

Theoretically, the course of chinese-french translation provided at present in class of french speciality in Chinese universities goes against the laws of professional translation and the reality of the students. However, this course has its reason for existence since it meets relevant and real needs. For this reason, it is necessary to reconsider the nature, the status, the goal and the organization of this course, so that it is better adapted to the needs and the reality.

Keywords: course of chinese-french translation, translation for language teaching, translation teaching, nature, goal, organization

Introduction

Selon l'objectif prévu par le *Programme national de l'enseignement universitaire du français spécialité de français (niveau avancé)*, l'enseignement du français en classe de niveau avancé à l'université chinoise vise « d'une part à améliorer les compétences de compréhension et d'expression orales et écrites ainsi que celles de traduction des apprenants, [...] et d'autre part à développer [...] leur compétence du travail autonome et indépendant, de façon à ce qu'une fois diplômés, ils sachent accomplir des tâches de difficulté ordinaire en utilisant le français comme outil, telles que la traduction, l'enseignement ou autres ¹ [...] » (WANG *al.*, 1997 : 4).

Conformément à cet objectif, les départements de français des universités chinoises ont mis en place, sans exception, un cours obligatoire de traduction chinois-français en 4^e année du cursus, dans l'espoir de permettre aux étudiants de pouvoir, à la sortie de l'université, « traduire des textes pragmatiques et des reportages de presse sur un sujet général, ainsi que des textes de commentaire portant sur des sujets qui leur sont familiers ou des textes de la littérature contemporaine relativement simples et pré-sélectionnés par l'enseignant » (WANG, *al.* 1997 :7). Les étudiants sont censés « traduire de façon exacte et fluide, à raison de 250 caractères chinois à l'heure². » (WANG, *al.* 1997 :7).

Force est de constater que les objectifs précisés par le *Programme national* concernant la compétence de traduction sont pertinents et que les exigences y ayant trait ne sont pas très difficiles à satisfaire. Cependant, dès que l'on entre dans le champ de la pratique, on constate tout de suite que ce *Programme* ne manque pas de soulever des questions : comment se positionne le cours de traduction chinois-français par rapport aux autres cours de français à l'université ? S'agit-il d'un cours de perfectionnement de langue ou d'acquisition de compétence professionnelle ? Qu'est-ce qu'on enseigne aux étudiants dans ce cours et comment ? Ces derniers sont-ils linguistiquement et mentalement prêts à bénéficier vraiment de ce cours ? Franchement, ces questions n'ont pas eu de réponses claires ni dans le *Programme national* ni dans le cahier de charge de l'enseignement de la plupart des universités, ce qui plonge le cours de traduction chinois-français dans une situation théoriquement inconfortable et fait que le résultat escompté est difficilement au rendez-vous.

1. Situation théoriquement inconfortable du cours de traduction chinois-français

La situation théoriquement inconfortable du cours de traduction chinois-français dans les universités chinoises découle d'abord des paradoxes que l'on peut observer dans sa description par le *Programme national* : « Le présent cours est un cours de

pratique qui, en s'appuyant sur des exercices de traduction entre le chinois et le français complétés par des commentaires et des explications théoriques adéquates de l'enseignant, vise à améliorer la compétence des étudiants quant à la compréhension et à l'emploi des deux langues concernées, et à les aider à maîtriser les techniques de base de la traduction³. » (WANG, *al.* 1997 :10).

1.1 Paradoxe lié à l'objectif de la traduction

Le premier paradoxe réside donc dans l'objectif ambigu de la traduction que l'on fait faire aux étudiants pendant ce cours. Cet objectif, selon le *Programme national*, consiste à la fois à « améliorer la compétence [...] des deux langues » et à « maîtriser les techniques de base de la traduction ».

Or, selon la fameuse distinction faite par Jean Delisle dans ses *Manuels de traduction : essai de classification*, les deux objectifs évoqués ci-dessus par le *Programme national* relèvent en effet de deux types de traduction différents : le premier relève de la « traduction pédagogique », définie comme « l'utilisation des exercices scolaires de traduction visant à faire acquérir une langue étrangère » ; et le second de la « pédagogie de la traduction », considérée comme « la formation de traducteurs professionnels s'adressant à des candidats qui sont censés au départ avoir une bonne connaissance des langues » (Delisle, 1992 : 21). Cette distinction, qui est déjà largement reconnue et acceptée par les professionnels, ne se résume pas en une simple inversion de l'ordre des mots composant chacun des deux termes, mais révèle la finalité différente des exercices de traduction effectués en classe.

Jean-René Ladmiral est d'accord avec Delisle, bien qu'il ait adopté deux autres termes - à savoir « thème et version » et « traduction proprement dite » ou « traductionnelle » - pour effectuer la même distinction :

« Le thème et la version définissent un type tout à fait particulier de traduction : *la traduction comme exercice pédagogique*. [...] A la différence du thème et de la version, la traduction (*stricto sensu*) est à elle-même sa propre fin et le texte traduit est la raison de l'opération traduisante, [...] la traduction n'obéit pas alors à la finalité externe d'une stratégie pédagogique d'ensemble dont elle ne serait que l'un des moyens. Il s'agit de produire ce qu'on appelle justement « une traduction », c'est-à-dire un texte cible destiné à la publication et à la lecture [...], dont la fonction explicite et exclusive est de nous dispenser de la lecture du texte original. Cette traduction doit satisfaire à un certain nombre d'exigences qui ne sont pas les critères pédagogiques » (Ladmiral, 1979 :41).

De son côté, Marianne Lederer établit elle aussi la distinction entre la « traduction pédagogique » et la « pédagogie de la traduction » - qu'elle appelle respectivement « la traduction linguistique » et « la traduction interprétative » - ; de plus, elle explicite leurs caractéristiques respectives et leur rapport :

« La traduction pédagogique est une méthode parmi d'autres d'enseignement des langues ; elle se situe au niveau des correspondances ; elle est donc pour l'essentiel traduction linguistique bien que non dépourvue par moments d'inspiration interprétative. La pédagogie de la traduction vise au contraire à instaurer une méthode qui rende justice à l'original par la création d'équivalences.

Dans la séquence didactique, l'enseignement élémentaire des langues va de pair avec la traduction pédagogique ; alors que la pédagogie de la traduction devrait dans l'idéal préparer les étudiants à suivre les enseignements de la véritable traduction. » (Lederer, 1994 :129-130).

La distinction est donc bien nette entre la traduction pédagogique et la pédagogie de la traduction, du moins théoriquement : la première, en tant que méthode d'enseignement de langue basée sur les correspondances linguistiques, cherche à faire acquérir et maîtriser aux étudiants le lexique, la syntaxe et d'autres éléments linguistiques ; alors que la seconde, qui met l'accent plutôt sur la compétence de la communication interlinguale, vise à la création des équivalences au niveau du sens et de l'information, et insiste surtout sur le rôle d'intermédiaire du traducteur pour lever des barrières linguistiques. Ainsi, un cours de traduction chinois-français à visées linguistiques ne peut pas prétendre être un enseignement de la traduction « proprement dite », puisque ce dernier exige un cadre beaucoup plus vaste que celui fourni simplement par la langue. Confondre ces deux pédagogies revient à mélanger l'apprentissage des langues et la communication interlinguale, et pourrait entraîner des conséquences fâcheuses dans l'enseignement.

Cependant, c'est justement ce qu'a fait le *Programme national*, quand il décrit le cours de traduction chinois-français comme ayant en même temps l'objectif d'« améliorer la compétence [...] des deux langues concernées » et celui d'« aider à maîtriser les techniques de base de la traduction ». En prescrivant ces deux objectifs différents qu'il est impossible de réaliser en même temps puisque l'un est condition préalable de l'autre, le *Programme national*, dirait-on, fait perdre la tête aux enseignants devant le statut de ce cours, et dans une certaine mesure incite les étudiants à assimiler la traduction chinois-français à l'exercice de thème dont ils ont l'habitude depuis leur première année universitaire. Ce qui fait que le vrai objectif de la traduction, à savoir la communication et la transmission du sens, est

souvent négligé voire oublié ; les facteurs extra-linguistiques ayant un impact sur le processus et le résultat de la traduction sont exclus de la considération traductive ; et l'activité traduisante finit par se réduire à la conversion linguistique et se fait simplement à coups de dictionnaires bilingues.

1.2 Paradoxe lié au public du cours

D'ailleurs, comme beaucoup de traductologues et d'enseignants de traduction, Delisle, Ladmiral et Lederer estiment tous que la « traduction pédagogique » et la « pédagogie de la traduction » s'adressent à des publics différents. La traduction pédagogique est l'une des méthodes d'enseignement de la langue étrangère, elle est souvent destinée aux étudiants débutants pour les aider à maîtriser un mot ou une expression de cette langue. Tandis que la pédagogie de la traduction en tant qu'activité à part entière s'adresse aux étudiants qui ont déjà une bonne connaissance de la langue étrangère et se situe dans le champ de « la formation des traducteurs professionnels ». En d'autres termes, la pédagogie de la traduction doit faire l'économie des considérations grammaticales et de la description élémentaire des langues, et focaliser l'attention plutôt sur la formation de la compétence de compréhension et de restitution du sens.

Pourtant cette tentative de « stratification » du public en fonction du type de traduction s'avère difficile voire impossible à cause de l'ambiguïté du *Programme national* concernant l'objectif de la traduction chinois-français. Ce qui crée un deuxième paradoxe, qui est lié aux étudiants.

En effet, un cours de traduction chinois-français relevant du domaine de la « pédagogie de la traduction » devrait cibler des étudiants ayant déjà un niveau satisfaisant de langue étrangère. C'est sans doute la raison pour laquelle le *Programme national* propose la création de ce cours en 4^e année du cursus universitaire. Cependant, la plupart des étudiants concernés, même en 4^e année, ne sont pas encore prêts à bénéficier de ce cours, faute des compétences préalablement requises.

Premièrement, ayant suivi seulement trois ans de formation systématique et régulière au français, ils n'ont pas le niveau linguistique suffisant pour effectuer la traduction « proprement dite ». Si la plupart d'entre eux arrivent à maîtriser les règles élémentaires de grammaire et à s'exprimer en français tant bien que mal, leur compétence linguistique est de loin inférieure à celle de leurs camarades de spécialité anglais (qui apprennent cette langue dès l'école primaire) et ceci sur tous les plans : vocabulaire, instinct linguistique, logique de l'expression, et ainsi

de suite. En d'autres termes, à l'exception d'une petite poignée de génies, les étudiants chinois de spécialité de français en 4^e année ne sont généralement pas encore en mesure de s'exprimer couramment en français à l'écrit, encore moins de mener à bien la traduction, notamment celle de leur langue maternelle vers le français, langue étrangère avec laquelle ils ne sont entrés en contact que trois ans auparavant. Evidemment ils ont besoin, comme le dit le *Programme national*, d'« améliorer la compétence [...] quant à la compréhension et à l'emploi des deux langues concernées ». Il ne serait donc pas étonnant qu'un cours de traduction créé dans cette condition et visant un tel public devienne imperceptiblement un cours de langue au même titre que celui de thème et de version.

Deuxièmement, les étudiants conçoivent souvent des idées erronées à l'égard du cours de traduction chinois-français. Ce qui est tout à fait compréhensible puisqu'à la suite des trois premières années universitaires et à force de faire des exercices de thème et de version en permanence, ils ont déjà acquis l'habitude de traduire en se collant aux correspondances linguistiques. La traduction est une notion générique renvoyant au thème et à la version », cette idée est profondément enracinée dans leur esprit, et en plus renforcée par la description ambiguë de l'objectif du cours dans le *Programme national*.

Ces idées erronées contribuent dans une large mesure aux mauvaises habitudes de travail prises par les étudiants : voyant dans la traduction une activité purement linguistique, ces derniers croient pouvoir se passer de connaissances et de compétences autres que linguistiques pour l'effectuer. Par conséquent, ils ne se donnent pas la peine de se documenter sur le sujet, de se familiariser avec la terminologie ou l'expression à la française, ni même de lire intégralement le texte à traduire avant de se mettre à la plume. Avec un dictionnaire bilingue sous les yeux, ils croient pouvoir déjà tout traduire, comme si la traduction consistait en un simple établissement de correspondances linguistiques et n'impliquait aucune part de compréhension.

A défaut de compétence nécessaire chez les étudiants et à cause de leur conception erronée de la pratique de traduction, le cours de traduction chinois-français prévu par le *Programme national* a du mal à aboutir aux effets souhaités.

1.3 Paradoxe lié au type de texte à traduire

Nous connaissons certains étudiants qui se plaignent de ne pas avoir traduit un texte pendant tout un semestre en classe de traduction à leur université, parce que l'enseignant se plaît à leur parler des principes, des critères et des techniques,

persuadé que c'est la bonne voie pour leur donner des idées exactes concernant la traduction et améliorer leur compétence à traduire.

Pourtant sur la nature du cours de traduction chinois-français à l'université, le *Programme national* est sans ambiguïté : il s'agit d'« un cours de pratique » qui s'appuie sur « des exercices de traduction complétés par des [...] explications théoriques ». En effet, la compétence traductive étant une sorte de « sédimentation » d'expériences de longue date, elle ne peut et ne doit s'acquérir qu'à travers des pratiques. Les « explications théoriques » sont certes nécessaires, mais elles ne seront pas comprises ni digérées par les étudiants dépourvus d'expérience pratique. C'est pourquoi en classe de traduction à l'université, la théorie ne fait que jouer un rôle auxiliaire et complémentaire et doit occuper une place relativement faible par rapport à la pratique.

Mais si le *Programme national* est clair sur la nature pratique du cours de traduction chinois-français, il n'a pourtant pas précisé les types de textes propices à faire l'objet de la pratique, et a par conséquent suscité à nouveau un débat : quel type de texte permet davantage d'atteindre les objectifs prévus pour ce cours ? Vaudrait-il mieux faire traduire en classe aux étudiants des textes littéraires ou pragmatiques ?

A ce propos, les opinions s'opposent : les partisans du texte littéraire invoquent comme argument la beauté et le registre soutenu de la langue littéraire, prétendant que la traduction de ce type de texte permet d'améliorer l'expression des étudiants et d'élever leur niveau de langue; or, en considérant le texte littéraire comme étant « supérieur » au texte pragmatique, ils sont convaincus que si un étudiant est capable de bien traduire de la littérature, il le sera sans aucun doute pour traduire tout autre type de texte. Au contraire, les partisans du texte pragmatique estiment que le cours de traduction chinois-français à l'université doit « confronter les étudiants aux textes de toutes sortes, tels qu'information de la presse, reportage, déclaration, allocution, etc., afin d'élargir leurs champs de connaissances et de les pousser à se documenter sur les sujets traités. C'est seulement ainsi que le jour où ils seront lancés sur le marché de travail, ils arriveront à assumer les diverses tâches de traduction⁴. » (YUE Yanglie, 1987:4).

Les deux camps, qu'il s'agisse des partisans du texte littéraire ou du texte pragmatique, ont sans doute leurs propres raisons de persister dans leurs opinions, et il nous paraît imprudent de trancher dans ce débat. Cependant, étant donné que la traduction chinois-français est dispensée seulement pendant deux semestres ou encore moins dans le cursus universitaire, les étudiants n'ont pas le temps ni la possibilité d'aborder tous les types de textes. Pour cette raison, les textes choisis à

titre d'exercice de traduction devraient s'adapter autant que possible aux besoins de leur travail futur et éventuel, de façon à ce qu'ils puissent, après les avoir traduits une fois, agir par analogie et remplir leur mission.

1.4 Paradoxe lié au sens de la traduction

En plus de ces trois paradoxes que nous dégagons du *Programme national*, il y en a un quatrième qui contribue lui aussi largement à la situation théoriquement inconfortable du cours de traduction chinois-français : c'est le sens de la traduction, qui remet directement en cause la légitimité de ce cours.

De même que la distinction entre la traduction pédagogique et la pédagogie de la traduction est aujourd'hui acceptée par tout le monde, de même il est déjà unanimement admis que le sens naturel de la traduction va de la langue acquise (langue B) vers la langue maternelle (langue A) du traducteur. Ceci parce que bien traduire exige d'une part une compréhension correcte et complète du message écrit en langue de départ, et d'autre part une parfaite aisance d'expression en langue d'arrivée. Or, si « des connaissances linguistiques et culturelles passives qui permettent la compréhension peuvent être acquises à tout âge » et suffisantes pour aider le traducteur à « parvenir en langue B à une compréhension parfaite », elles ne le sont pourtant pas pour qu'il rédige une traduction, car « l'aisance d'expression dans la langue maternelle, les effets stylistiques que permet le maniement intuitif de la langue sont inaccessibles à l'expression en (langue) B. [...] On peut prétendre arriver dans une langue B à une grande correction lexicale et grammaticale mais, dans une langue A, le traducteur y ajoute du naturel, de la pertinence, parfois de l'élégance et toujours un sens très sûr de la langue. On peut parvenir à comprendre la langue et la culture étrangères aussi bien que l'on comprend sa propre langue et sa propre culture. Pour s'exprimer en traduction, cependant, on sera toujours plus à l'aise dans sa langue maternelle. » (Lederer, 1994 :149-150).

Pour les professionnels, la traduction en langue étrangère va donc contre le sens naturel de l'activité. Il en est de même pour un cours qui enseigne la traduction vers la langue étrangère, en l'occurrence le cours de traduction chinois-français à l'université chinoise. Effectivement comment pourrait-on espérer que la qualité soit garantie quand la traduction est réalisée dans une langue acquise et en plus par des étudiants dont le niveau de français laisse encore beaucoup à désirer ? Le résultat ne sera pas difficile à imaginer. L'encodage d'un texte chinois en langue-cible française ne pourra que faciliter les interférences en provenance de la structure forte du chinois-source et par ailleurs, l'étudiant qui traduit a de fortes chances de mémoriser les expressions fautives de sa propre langue maternelle.

Tous les paradoxes que nous avons cités plus haut mettent le cours de traduction chinois-français dans une situation théoriquement inconfortable : ne relevant ni vraiment de la pédagogie de la traduction ni vraiment de la traduction pédagogique, il est plutôt un mélange des deux, visant un public qui n'est pas encore tout à fait prêt à en tirer profit, et s'appuyant sur des textes choisis de façon plus ou moins aléatoire. Certains en arrivent même à nier la légitimité de la raison d'être de ce cours, invoquant le sens non naturel de l'exercice de traduction qu'il fait faire aux étudiants.

2. Légitimité du cours de traduction chinois-français

Malgré la situation théoriquement inconfortable dans laquelle se trouve le cours de traduction chinois-français à l'université chinoise, son existence ainsi que ses objectifs prescrits dans le *Programme national de l'enseignement universitaire du français spécialité de français* trouvent des justifications.

En premier lieu, l'instauration de ce cours correspond au besoin qu'éprouve la Chine de communiquer avec le reste du monde. Bien qu'aujourd'hui le chinois soit de plus en plus appris, il reste encore une langue de petite diffusion par rapport aux principales langues occidentales telles que l'anglais et le français. Les étrangers capables de comprendre à fond la langue et la culture chinoises sont peu nombreux, encore moins ceux qui arrivent à s'exprimer et à traduire de façon correcte et efficace dans cette langue. Ainsi une partie majeure de la traduction chinois-français incombe aux traducteurs chinois, ce qui est un choix malheureux mais inéluctable. La création d'un cours de traduction chinois-français au stade de la licence a l'avantage de familiariser les étudiants avec l'activité de traduction, notamment celle du chinois en français, et de faciliter leur pratique professionnelle ultérieure.

En second lieu, la traduction chinois-français pratiquée en classe sous la direction de l'enseignant aide les étudiants à dissiper certains malentendus ou conception erronée qu'ils ont à l'égard de cette activité, à leur faire acquérir de bonnes méthodes et des habitudes saines de travail, tout en améliorant leur niveau d'expression en français.

En dernier lieu, l'instauration d'un cours de traduction chinois-français dans le cursus est aussi nécessaire pour assurer l'intégralité du programme d'enseignement, puisqu'à côté de la traduction chinois-français, le *Programme national* a aussi prévu un cours de traduction français-chinois et un autre d'interprétation, créant ainsi un ensemble complet de cours destiné à la formation des compétences de traduction.

3. Vers un cours de traduction chinois-français adapté au besoin et à la réalité

La légitimité du cours de traduction chinois-français à l'université chinoise est donc bien présente. Cependant les paradoxes théoriques que ce cours présente sont tout aussi flagrants. Comment adapter ce cours aux besoins et à la réalité des étudiants ? La question demande des réflexions approfondies, notamment sur le positionnement du cours, son organisation et le choix des textes à traduire.

3.1 Positionnement

Théoriquement, le cours de traduction français-chinois en licence relève de la pédagogie de la traduction. Il est différent du thème que les étudiants font en classe à partir du vocabulaire, et vise des objectifs professionnels.

Cependant, pour des raisons réelles que nous avons évoquées dans les pages précédentes, notamment celle qui est liée au public cible, ce cours ne peut pas prétendre être une pédagogie de la traduction à 100%. Tout en focalisant l'attention sur la formation des compétences de traduction et la transmissions des « techniques » de traduction, on est obligé de dédier une partie du temps et des efforts au perfectionnement des compétences linguistiques des étudiants.

Dans cette optique, beaucoup d'universités ont procédé à une révision du *Programme national de l'enseignement* - notamment en ce qui concerne la traduction chinois-français - afin qu'il s'adapte mieux aux besoins et à la réalité. C'est le cas de l'Université des Etudes internationales de Shanghai (SISU), qui a essayé de donner une description plus précise et plus pragmatique du cours de traduction chinois-français :

Le présent cours s'appuie notamment sur des exercices de traduction du chinois en français qui sont complétés par des explications théoriques, et vise à faire comprendre la nature, l'objectif et les principes de l'activité traduisante aux étudiants. Au bout d'un semestre de formation, ces derniers sont censés maîtriser correctement les méthodes élémentaires de traduction, être familiarisés avec les techniques de traduction fréquemment utilisées sur des sujets généraux, et acquérir une compétence de base de la traduction chinois-français, de façon à poser un fondement solide pour leur travail ultérieur.

Conformément au *Programme national* et tenant compte des caractéristiques et des besoins réels des étudiants, le présent cours [...] s'applique à encourager le travail autonome de ces derniers, à développer leur compétence indépendante

à se documenter et à surmonter des difficultés, et à les orienter pour découvrir et résoudre des problèmes. Sur cette base, le présent cours s'efforce d'élargir convenablement le vocabulaire des étudiants, de leur enseigner des expressions françaises fréquemment employées, afin qu'ils puissent effectuer le plus d'entraînements possible pendant une période relativement courte⁵.

3.2 Organisation

En plus des efforts qu'elle a faits pour un positionnement plus réaliste du cours de traduction chinois-français, SISU a aussi essayé de le réorganiser de façon plus pragmatique. Ainsi, pendant la période d'une année scolaire, les étudiants ont au total 16 textes chinois à traduire en français, à raison d'un texte tous les 15 jours. Les traductions se font sous forme de devoirs à faire en dehors des cours par les étudiants, elles sont lues et corrigées par l'enseignant, avant d'être commentées en classe.

Les commentaires comportent deux volets : celui de la compétence de traduction et celui de la compétence linguistique. En ce qui concerne la compétence de traduction, l'enseignant procède à une analyse du texte original avec les étudiants, en les incitant à saisir le sens des mots, des phrases et des paragraphes à l'aide des significations linguistiques, des contextes et des connaissances thématiques. Les étudiants sont encouragés à partager leurs expériences de documentation avec leurs camarades, afin de valoriser toutes les sources et de généraliser les bonnes pratiques. Ensuite, l'enseignant commente le travail des étudiants en prenant quelques textes traduits comme exemple : le choix des mots, la construction des phrases, la logique de l'expression en français..., mais aussi la comparaison entre le texte chinois et ses traductions pour voir tous les changements formels et sémantiques que celles-ci ont connus ou peuvent connaître par rapport à l'original, de façon à en dégager certaines règles et techniques pour traduire.

Quant au volet de la compétence linguistique, l'enseignant donne une liste de mots et de locutions en chinois ayant trait au sujet du texte à traduire, et demande aux étudiants de trouver leurs correspondances en français. Ce qui constitue un moyen d'élargir leur vocabulaire. En outre, de chaque texte à traduire, l'enseignant extrait une ou plusieurs idées et les fait exprimer en français par les étudiants, en leur demandant de trouver le plus de solutions possible. Par exemple la manière d'exprimer la situation géographique ou les caractères climatiques d'une région, celle d'exprimer la tendance d'une évolution ou un rapport chiffré, etc. Cet entraînement a pour objectif non seulement de faire réviser aux étudiants les connaissances qu'ils possèdent déjà, mais surtout de leur faire établir une banque d'expressions en français sur différents sujets, qu'ils pourront exploiter en cas de besoin.

Bien sûr cette organisation du cours basée sur l'exercice pratique est complétée par une dose convenable d'explication théorique qui, comme nous l'avons vu, est nécessaire pour changer les idées reçues des étudiants sur la traduction « proprement dite ». Ainsi, chaque année, lors de la première classe de ce cours, l'enseignant prévoit une séance spécialement consacrée à la théorie, pendant laquelle il donne aux étudiants quelques notions de base sur la traduction : les différences entre la traduction linguistique et la traduction communicative, la nature et l'objet de la traduction communicative, le processus et les méthodes de la traduction, ainsi que les points d'attention durant l'activité de traduction, etc. Cette séance est aussi l'occasion pour l'enseignant de recommander de bonnes pratiques et des outils de documentation aux étudiants, afin qu'ils prennent dès le début la bonne habitude de traduire. Outre cette première séance à titre d'introduction théorique, l'enseignant donne aussi des explications théoriques de façon irrégulière en classe.

3.3 Choix des textes

A SISU, « les textes utilisés en classe à titre d'exercice de traduction sont tous des documents authentiques choisis dans le quotidien. Ils correspondent à l'air du temps et sont caractérisés par leur valeur pragmatique⁶. »

Or, ces textes sont classés en trois catégories, avec un niveau de difficulté ascendant et avec des caractéristiques et des finalités particulières.

La première catégorie est composée de textes de présentation, qui portent sur des généralités géographique, climatique, démographique, culturelle, historique, économique, etc. d'une certaine région. Ces textes ont souvent une expression plate et sont sans ornementation rhétorique. Pourtant ils ont l'avantage d'être linguistiquement faciles à comprendre et à traduire. En outre, la présentation d'un lieu ou d'un établissement constitue le sujet le plus fréquent de la traduction, étant donné que tout échange, ou presque, commence par cela. C'est pourquoi c'est un type de textes que les étudiants ont intérêt à connaître, et dont la maîtrise de la traduction facilite énormément leur travail ultérieur.

La deuxième catégorie de textes est originalement en français mais déjà traduits en chinois, et les étudiants sont censés les retraduire en français. Du point de vue de la langue, ces textes ne présentent pas beaucoup de difficultés à la traduction, puisque les phrases en chinois qui doivent être traduites portent déjà plus ou moins l'empreinte de la langue française, et n'ont pas besoin de grand remaniement sur le plan structurel. Ce qui, pendant l'opération de traduction, permet aux étudiants de se concentrer davantage sur le sens de l'information et le contenu du message,

qui sont les vrais objets de la communication. En plus, étant donné que le texte chinois tire son origine d'un texte en français, il traite généralement de sujets liés à la culture française ou occidentale, alors que la langue dans laquelle s'effectue la traduction fait aussi partie de la culture traitée par le texte. Pour cette raison, l'étudiant ne va pas rencontrer de difficultés qui découlent de la non-correspondance ou de l'absence des idées conceptuelles ou des formes linguistiques dans la traduction. Ce qui baisse évidemment le niveau de difficulté de l'exercice et correspond mieux à la réalité des étudiants.

La troisième catégorie de textes se veut des textes « authentiques », c'est-à-dire écrits par des Chinois natifs, sans avoir subi aucune modification, et portant sur tous les sujets possibles. La traduction des textes de cette catégorie se rapproche le plus de la traduction professionnelle réelle puisque dans la pratique, le traducteur n'a pas le droit de choisir le texte à traduire ni la manière de traduire, il est souvent obligé de prendre ce qu'on lui donne et de faire face à tous les types de textes, portant sur tous les sujets et caractérisés par tous les styles. Par ailleurs, cette catégorie de textes ne se soucie pas de différences entre les langues et les cultures, et pourrait même renfermer des erreurs voire des fautes d'expression en chinois. Confronter les étudiants à ce type de textes permettrait d'améliorer leur compétence d'analyse et de compréhension, et aussi les incite à valoriser leur créativité dans la traduction.

Ces trois catégories de textes visent chacune des finalités particulières, cependant ils respectent tous un même principe de traduction, à savoir : valoriser la fonction de la transmission du sens, insister sur l'importance de la compréhension et saluer le rôle de la documentation, pour aider les étudiants à acquérir des idées correctes et des méthodes adéquates de traduction. C'est sans doute le principe le plus important d'une pédagogie de la traduction chinois-français.

Conclusion

Si la distinction faite par le milieu traductologique entre la « traduction pédagogique » et la « pédagogie de la traduction » ainsi que d'autres principes traductologiques qui en découlent remettent en question le cours de traduction chinois-français à l'université, et le plongent dans une situation théoriquement inconfortable, la mise en place de ce cours dans le cursus universitaire nous semble un « mal nécessaire » puisqu'elle répond à des besoins pertinents et réellement existants. Pour cette raison, les universités chinoises n'ont pas besoin de s'interroger sur la légitimité de ce cours ou sa conformité avec la distinction ou les principes traductologiques, mais elles ont plutôt besoin de réfléchir pour donner à ce cours un statut

clair, précis et adapté à la réalité. C'est ce que SISU a essayé de faire, avec cette volonté de rendre compatible le perfectionnement de la langue avec la formation des compétences de traduction, et d'adapter le cours de traduction chinois-français aux besoins et à la réalité.

Bibliographie

Delisle, J. 1992. *Les manuels de traduction : essai de classification*, dans *La pédagogie de la traduction : questions actuelles et Miscellanées traductologiques*, Vol.5, No1, 1^{er} semestre 1992.

Ladmiral, J.-R. 1979. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Payot.

Lederer, M. 1994. *La traduction aujourd'hui - Le modèle interprétatif*. Hachette.

王文融等, 高等学校法语专业高年级法语教学大纲(试行), 北京, 外语教学与研究出版社, 1997年. (WANG Wenrong, al. *Programme national de l'enseignement universitaire du français de spécialité (niveau avancé)*, Beijing, Foreign Language Teaching & Research Press, 1997.)

岳扬烈, 汉译法实践, 上海译文出版社, 1987年. (YUE Yanglie, *Exercices de traduction du chinois en français*, Shanghai, Editions Yiwen, 1987.)

上海外国语大学课程中心, 《翻译理论与实践(汉译法)》课程简介, (*Présentation du cours « Théorie et pratique de la traduction chinois-français »*, Centre des ressources pédagogiques de l'Université des Etudes internationales de Shanghai) <http://cc.shisu.edu.cn>, [consulté le 10 avril 2017].

Notes

1. “一方面对听、说、读、写、译各项技能提出更高要求, [...] 另一方面注重[...]培养独立工作能力, 使学生毕业后能胜任一般的翻译、教学和其他以法语为工具的工作[.....]”

2. “能译常见的应用文和一般性的报刊报导文章; 有选择地翻译一些内容较熟悉的评论文和浅近的当代文学作品。译文准确通顺, 速度每小时为 250 个汉字。”

3. “笔译课程描述: 本课程是一门实践课, 通过汉法互译的练习和教师讲评, 以及翻译理论的适当讲授, 提高学生对两种语言的理解和运用能力, 掌握汉法互译的基本技巧。”

“汉译法课程应该让学生“接触各种各样的文章, 如新闻报道、声明、讲话等, 目的在于扩大他们的知识面并促使他们多查阅中外的百科全书, 使他们将来走上工作岗位时, 能适应各种翻译任务”。

5. <http://cc.shisu.edu.cn/G2S/site/preview#/rich/v/128495?ref=¤toc=1525>, 上海外国语大学课程中心, 《翻译理论与实践(汉译法)》课程简介: “该课程以汉译法实践为主, 辅以一定的翻译理论讲解, 目的在于帮助学生了解以交际为目的的翻译活动的本质、目的和原则, 通过一个学期的训练, 初步掌握正确的翻译方法, 熟悉一些常用主题的翻译技巧, 习得翻译活动的基本能力, 为日后的实际工作打下基础。”

“本课程根据《高等学校法语专业高级阶段教学大纲》的要求, 结合学生的特点和需求, [...] 鼓励学生自主学习, 培养他们查阅资料、克服困难的能力, 引导他们发现问题、解决问题, 并在此基础上适当扩展相关词汇、教授常用法语表达方式, 以期在较短的时间内让学生得到最大程度的锻炼。”

6. <http://cc.shisu.edu.cn/G2S/site/preview#/rich/v/128495?ref=¤toc=1525>, 上海外国语大学课程中心, 《翻译理论与实践(汉译法)》课程简介: “本课程使用实际生活中选取的鲜活材料为依托, 力求使翻译内容符合时代气息, 具有实用价值。”



ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

L'enseignement de la traduction chinois-français en spécialité de français, retour d'expérience et suggestions

Julien Portier

Université des Langues et Cultures de Pékin, Chine
portier@163.com

Reçu le 22-02-2017 / Évalué le 03-05-2017 / Accepté le 19-05-2017

Résumé

Durant six années de cours de traduction à destination des élèves de Licence et de Master au département de français de l'Université des Langues et Cultures de Pékin (BLCU), l'auteur du présent article a établi une pratique pédagogique permettant à la fois de respecter une référence permanente aux usages de la pratique professionnelle, tout en y intégrant des aménagements (sur les délais, la taille et la nature des textes) qui, s'ils s'éloignent des réalités du terrain, permettent de mieux profiter des nombreux avantages qu'offre l'enseignement de cette discipline, dans le cadre toutefois restreint qui lui est accordé au sein du cursus classique du français de spécialité.

Mots-clés : enseignement de la traduction, département de français, pratiques professionnelles et pédagogie

法语专业汉法翻译教学 经验总结与建议

摘要：在北京语言大学法语系教学的六年间，本文作者积累了大量教授本科生和硕士生翻译的经验。翻译在法语专业教学侧重点应该放在翻译实践上，为了更好地利用翻译教学的优势，仍应在文章的长度、性质和翻译期限进行一些调整。

关键词：翻译教学，法语系，翻译实践与教学法。

Teaching of chinese-french translation in french specialty, experience and reflection

Abstract

Teaching translation for Bachelor and Master students at the BLCU's department of French during six years, the author applies a pedagogical practice which have the uses of the professional practice for reference, but that include some adjustments (about delays, the length and the nature of the texts) in aim to profit of all the advantages provided by the discipline whereas the course is in the restrained frame of the French specialty classic cursus.

Keywords: teaching of translation, department of French, professional practices and teaching method

Durant la dernière décennie, la Chine a vu fleurir au sein de ses universités dédiées à l'apprentissage des langues, un certain nombre d'instituts ou départements spécifiquement orientés vers l'apprentissage de la traduction et de l'interprétation et entendant former leurs étudiants comme de futurs traducteurs-interprètes. Cependant, tandis que ces initiatives nouvelles ont émergé, l'enseignement de la traduction au sein de la filière classique en spécialité de français s'est maintenu sans discontinuité. Le présent article se propose de témoigner de l'enseignement de la traduction tel qu'il est pratiqué dans un département de français « classique » (non-spécifiquement orienté vers la formation de traducteurs et interprètes professionnels), de définir les avantages d'une telle pratique (aussi mais pas seulement, par rapport à une approche plus professionnalisante) ainsi que les conditions de son succès.

Le témoignage porte sur l'expérience de six années d'enseignement de la traduction chinois-français au département de français de l'Université des Langues et Cultures de Pékin. Au bout de ces six dernières années, un premier bilan est déjà possible : les appréhensions initiales ont été levées, les difficultés du public des étudiants chinois en spécialité de français sont à présent mieux cernées, modes et critères d'évaluation se sont peu à peu affinés. Après ces quelques années surtout, l'intérêt d'un tel cours se fait toujours plus manifestement perceptible, à condition que l'on respecte un certain nombre de principes inhérents à la situation pédagogique de cet apprentissage.

Il s'agira donc dans un premier temps de présenter le cours, son fonctionnement propre ainsi que son intégration dans un cursus plus vaste. Seront ensuite définies les compétences qu'il permet de stimuler, afin d'en dégager les conditions requises, les variables envisageables et les écueils à éviter pour la meilleure réalisation de cet objectif pédagogique.

1. Présentation du cours

1.1 Intégration de l'enseignement en licence et master : un cours de niveau avancé

Au département de spécialité de français de l'Université des Langues et Cultures de Pékin (désignée ci-dessous par son sigle anglais BLCU), la traduction du chinois vers le français concerne deux cursus : les deux semestres de la quatrième année de licence où depuis deux ans, conformément à la politique de réduction des volumes horaires en fin de cycle, elle a fusionné avec le cours de rédaction en un enseignement alterné sur une base bimensuelle ; et les deux semestres de la première année de master. Si contrairement à la spécialisation en français proposée par

l'Institut de traducteurs et d'interprètes dans la même université¹, le département de français n'est pas spécifiquement orienté vers une formation professionnelle en traduction (la linguistique et la littérature demeurant les deux principales orientations académiques du département), une certaine importance est cependant accordée à l'enseignement de cette discipline. En effet, les étudiants de licence sont initiés à la traduction dès la troisième année avec deux semestres consacrés à la traduction du français vers le chinois, tandis qu'une initiation à l'interprétation occupe trois semestres répartis entre la troisième et la quatrième années.

Répartition des cursus de traduction-interprétation en spécialité de français

Cours d'initiation à	3 ^e année de licence		4 ^e année de licence		1 ^{ère} année de master	
	1 ^{er} semestre	2 ^e semestre	1 ^{er} semestre	2 ^e semestre	1 ^{er} semestre	2 ^e semestre
la traduction	français-chinois	français-chinois	chinois-français*	chinois-français*	chinois-français*	chinois-français*
l'interprétation	_____	français-chinois	français-chinois	chinois-français*	dans les deux sens	dans les deux sens

*cours dont est chargé l'auteur et qui servent de référence à la rédaction du présent article

Dans cet ensemble, l'enseignement de la traduction chinois-français se concentre sur les deux semestres de la quatrième année après que les étudiants ont déjà été initiés à la traduction du français vers le chinois au cours des semestres précédents.

La chronologie observée dans la progression des cursus atteste bien que la traduction du chinois vers le français est conçue comme la pratique la plus difficile venant parachever un processus initiatique préalable. Du point de vue des compétences en langue étrangère, dans le même cadre disciplinaire, l'étudiant est amené à passer d'un effort de compréhension (français-chinois) à un effort d'expression (chinois-français), en d'autres termes, de la version au thème, une progression a priori pertinente, bien que les deux exercices soient de natures fort différentes.

1.2 Principes et déroulement du cours : la traduction professionnelle comme cadre de référence

Grâce aux méthodes didactiques proposées par Daniel Gile dans *La traduction, la comprendre, l'apprendre*², largement diffusées en Chine par la version chinoise de Liu Heping³, l'enseignement de la traduction, dans les départements de spécialité également, ne se résume plus, et ce depuis longtemps, aux exercices de thème et version. Notons d'ailleurs qu'avant la création de l'Institut de traducteurs et

d'interprètes de la BLCU, c'est Mme Liu Heping elle-même qui assurait les cours de traduction et d'interprétation au sein du département de chinois, ces mêmes cours que l'auteur du présent article enseigne en partie aujourd'hui. Ainsi, l'essentiel de la méthode pédagogique observée en cours de traduction chinois-français est inspiré de ce que préconise Daniel Gile. La traduction n'est nullement conçue comme un exercice de langue coupé du réel, mais bien comme une discipline intellectuelle qui tire ses critères et principes de la réalité de sa pratique professionnelle. De ce fait, l'enseignant, s'il n'a nul besoin de donner dans les fioritures d'un jeu de rôles ou des excès des TICE qui ne tromperaient personne⁴, doit en revanche régulièrement rappeler les trois « loyautés » auxquelles le traducteur est engagé (loyauté au commanditaire de la traduction, à l'auteur du texte et à son futur destinataire)⁵. Évidemment, si jeu de rôle il y a, il s'agit surtout de permettre à l'élève de s'identifier à chacune de ces trois externalités de manière à comprendre quels sont leurs intérêts respectifs et comment ces facteurs doivent guider le traducteur dans le choix de la meilleure solution possible. En effet, arbitrer entre différentes possibilités de traduction, c'est trouver celle qui permet, le mieux possible ou au moindre mal, de retransmettre le message que l'auteur a voulu délivrer dans le texte initial auprès d'un nouveau public, d'offrir au commanditaire une traduction de qualité dans les délais impartis, et enfin de fournir au lecteur, destinataire final de la traduction, le même message que celui qui était délivré initialement dans une langue qu'il ne pouvait pas comprendre. Cette mise en condition à partir de la situation réelle du traducteur professionnel, rend nettement plus concrets les critères d'authenticité et d'admissibilité (linguistique, culturelle et cognitive) exigés d'un texte traduit. En un mot, cet effort d'imagination permettra à l'apprenant de ressentir à quel point c'est sans doute sa capacité à accomplir la meilleure transmission possible du message qui lui permettra de satisfaire les exigences le plus souvent convergentes de ces trois entités. Pour les apprenants comme pour l'enseignant, se référer aux conditions réelles de la traduction professionnelle, c'est rendre plus concrets et donc mieux assimilables, les critères traditionnellement choisis pour l'évaluation d'une traduction.

Cependant, pour un cours de traduction du chinois vers le français, c'est-à-dire vers la langue étrangère, il ne s'agit là que d'une base théorique, le tout n'étant pas uniquement de l'assimiler mais bien de se doter des outils capables de la mettre en œuvre dans des actes de traduction. Pour pouvoir répondre à la somme et la diversité des interrogations que l'effort de traduction soulève chez les étudiants, il est bon d'aménager le déroulement du cours de manière à démultiplier les possibilités d'échanges, d'explications et de réflexion collective. Contrairement à la première séance du semestre généralement occupée par un contenu plus théorique orienté

sur le programme à suivre (initiation à la traductologie, méthodologie, réflexion sur les divergences méthodologiques qui peuvent apparaître suivant la nature du texte, traduction des sous-titres...), chacune des séances de cours est consacrée à un texte à traduire, donné comme travail personnel à la fin de la séance précédente, puis préalablement remis à l'enseignant via Internet suivant un délai strictement établi. Voici ci-dessous le déroulement observé pour une séance d'environ deux heures :

- (1) Évaluation succincte donnée oralement du travail personnel de chacun des élèves. Ce premier retour personnalisé sur la tâche accomplie par l'élève, permet au professeur de donner une première appréciation générale sur la qualité de la traduction proposée, sans oublier d'insister sur les progrès réalisés par rapport aux devoirs précédents ainsi que les défis qui restent à relever. Cette prise de contact, pour être quelque peu formelle et pas forcément la partie la plus agréable du cours, se déroule en moins d'une dizaine de minutes.
- (2) Prise de parole des élèves. Dans cette étape, le professeur se cantonne le plus possible à un rôle d'animateur-référent en encourageant les élèves à s'exprimer et échanger librement sur les difficultés rencontrées lors de l'exercice de traduction ainsi que sur les solutions envisagées. L'idéal est que chaque apprenant puisse avoir la parole tout en évitant les redites. Si durant cette partie du cours, l'initiative et l'orientation de la discussion sont laissées aux élèves, l'enseignant est en revanche abondamment sollicité sur des questions généralement extrêmement diverses (reviennent assez régulièrement des problèmes de lexique ou bien la difficulté à restituer en français le sens de certains groupes nominaux ou structures de phrases chinoises). Bien menée, avec des étudiants mis en confiance, cette partie qui est sans doute la plus riche du cours, a tendance à déborder sur la deuxième heure.
- (3) Présentation et commentaire du corrigé de l'enseignant. Pour chaque travail donné, le professeur prépare un corrigé qu'il soumet à l'appréciation des étudiants. Évidemment, les francophones non-natifs risquent de voir des erreurs d'interprétation là où il n'y en a pas réellement, et certains sont parfois encore peu habitués aux décalages formels qui peuvent apparaître notamment dans la traduction d'un texte informatif. Cette étape est cependant nécessaire car elle permet d'approfondir un débat constructif sur les diverses solutions envisageables, le corrigé étant généralement bien accueilli par les étudiants qui y découvrent ou redécouvrent des structures de phrases et un vocabulaire français auxquels ils n'auraient pas forcément pensé par eux-mêmes. Il est parfois intéressant de faire évoluer le corrigé durant cette étape en reprenant à son compte des solutions évoquées au

cours de l'étape précédente et qui ont su faire l'unanimité. Le corrigé est envoyé aux élèves après la séance, non pas comme un objectif à atteindre (il est a priori inatteignable pour des francophones non-natifs) mais comme un exemple d'une des traductions envisageables pour le texte en question.

- (4) Corrigé des traductions proposées par les élèves. L'enseignant conserve idéalement, à la fin du cours, un peu de temps pour la correction des traductions des élèves. S'il est rare que toutes les copies puissent être examinées, il est bon en revanche d'en présenter quelques-unes pour valoriser les solutions satisfaisantes proposées par les élèves et qui peuvent faire office d'alternatives à celles du corrigé, également aussi pour insister sur les erreurs les plus représentatives des difficultés rencontrées.

Remarques : le degré et le mode d'intervention de l'enseignant lors d'une séance de cours variera sans doute en fonction du niveau de la classe, de simple arbitre pour un niveau très avancé, il devra sans doute se faire inflexiblement plus pédagogue face à un public débutant. Puisqu'il ne s'agit nullement d'un cours de FLE à proprement parlé, la langue de communication peut très bien être le chinois comme le français, pragmatisme et naturel devant être privilégiés pour faciliter les échanges.

1.3 Libertés prises à l'égard du cadre professionnel de la traduction

Comme nous l'avons évoqué précédemment, le cours de traduction en spécialité de français, d'une manière sans doute très proche des cursus plus spécifiquement orientés vers la traduction professionnelle, s'inspire le plus possible de la situation réelle du métier, dans le déroulement du cours comme pour les critères d'évaluation. Cette référence peut cependant permettre un certain nombre de libertés : l'élève n'est pas un traducteur, du moins pas encore, et le rôle de l'enseignant ne pourrait se cantonner à celui d'un commanditaire virtuel. En spécialité notamment, la traduction n'est somme toute qu'un cours parmi tant d'autres, et si cette discipline est étudiée pour elle-même, elle l'est avant tout pour son intérêt intellectuel et cognitif. Ce regard extraprofessionnel porté sur la traduction semble notamment manifeste dans l'orientation du choix des textes, de la longueur des extraits et de la durée des délais.

1.3.1 Le choix des textes

Le marché de la traduction n'offre pas toujours des textes d'un grand intérêt pédagogique ou culturel pour des étudiants en français de spécialité. On sait par

exemple qu'un traducteur professionnel est généralement amené à se spécialiser dans un domaine particulier, préférablement technique, pour pouvoir pleinement vivre de son art. Les traducteurs assermentés auprès d'administrations, s'ils sont assis sur un marché plutôt lucratif, ne jouissent pas non plus d'une grande variété quant à la nature des textes à traduire, une situation fort similaire à la traduction en entreprise... Au contraire, l'enseignant a la chance de pouvoir choisir et varier à son gré la nature et le thème des textes à traduire. Cette liberté de choix peut s'exercer selon des critères pédagogiques : difficulté croissante d'un texte à l'autre, extraits qui rendent manifeste l'importance de la recherche de connaissances *ad hoc*, ou la mobilisation plus ciblée de telle ou telle compétence... Dans un niveau avancé et s'il dispose d'un temps long, l'enseignant pourra agrémenter son cours d'une variation extrême des situations de traduction : textes informatifs allant du mode d'emploi à l'article de presse tout en passant par les discours politiques, textes littéraires aux défis multiples allant de la poésie aux romans classiques et contes pour enfant, sous-titrage de films... L'étudiant ainsi écartelé entre des habitudes de traduction contradictoires (traduire un poème classique nécessite de remettre sérieusement en doute l'opposition forme-sens pourtant largement invoquée dans la traduction d'un article de presse contemporain) verra sa réflexion sur l'acte de traduction grandement amplifiée. Au contraire, dans la situation d'un niveau moins avancé et d'un temps restreint (il s'agit typiquement du deuxième semestre de la quatrième année de licence amputé de moitié par la rédaction du mémoire de fin d'études), le recours à l'« interdisciplinarité » est une solution intéressante : l'enseignant peut mobiliser les connaissances acquises lors des autres cours dont il a la charge (typiquement la rédaction ou la littérature, où ont été abordées l'écriture ou l'analyse d'un type de texte particulier, dans une thématique donnée, etc.). Cet effort de rapprochement typologique ou thématique permet de mettre en valeur l'importance des compétences para- ou extralinguistiques du traducteur, tout en facilitant la tâche des étudiants qui, disposant déjà de compétences acquises ou en cours d'acquisition durant les autres cours, pourront mieux concentrer leurs efforts sur les tâches plus intimement liées à la reformulation du message en langue cible.

Notons cependant que les progrès des élèves confrontés à un texte d'une nature et d'une thématique données, se font généralement clairement ressentir seulement au bout de la troisième séance de cours. L'enseignant doit donc savoir résister à l'envie de changement qui peut souvent se manifester de la part des élèves : trois séances de cours sur un même sujet et sur un même type de texte (voire sur trois extraits d'un même texte) sont un strict minimum.

1.3.2 La longueur des textes et des délais

Le marché de la traduction chinois, outre des rémunérations particulièrement basses, se distingue également par des délais excessivement courts qui poussent

le traducteur à travailler dans l'urgence. Dans le cadre d'un cours, vouloir à tout prix reproduire les conditions réelles de la traduction professionnelle risque de se heurter rapidement à la logique pédagogique. Un étudiant débutant en traduction et immédiatement confronté à de longs textes à traduire en un délai très court, traduira naturellement très mal, sans savoir exactement d'où proviennent ses erreurs ; en spécialité de français, il décidera bien vite de laisser à d'autres, cette étrange pratique masochiste ! Pour un niveau avancé également, des textes longs à traduire en peu de temps, rendront manifeste la contradiction qui oppose performance et réflexion. Plus le texte est court, plus le délai imparti est long, plus l'élève a le temps de la réflexion : traduire ne signifie plus « sauver les meubles » mais bien affiner son rapport au texte, à travers lui, au langage et aux deux langues. Or, en spécialité de français, c'est aussi cela qui est recherché dans l'enseignement de la traduction : permettre à l'étudiant de construire un rapport plus concret, plus abouti et moins intuitif au langage, une compétence qui lui sera utile dans toutes les autres disciplines. Il apparaît donc évident que l'enseignement de la traduction en français de spécialité tendra à valoriser cette réflexion sur la langue et le langage aux dépens de la performance à proprement parler, ainsi donc, à favoriser des textes relativement courts et des délais modérés. En d'autres termes, la taille réduite du texte à traduire permettra d'exploiter pleinement le déroulement du cours décrit précédemment, tandis qu'un texte long forcera l'enseignant à parer au plus urgent. L'éclectisme, les échanges et la réflexion sont autant de facteurs qui permettent de faire de cette discipline si ardue pour des étudiants de spécialité, un moment privilégié de leur apprentissage.

En bref, dans le cadre de cet enseignement non spécifiquement orienté vers la traduction professionnelle, la traduction n'est pas uniquement enseignée pour elle-même, mais aussi pour ce qu'elle offre, à savoir, un rapport plus concret, plus profond et plus affiné au langage, à la langue, à la variété des textes en langue étrangère et en langue maternelle, aux principes et habitudes qui les régissent... un acquis pédagogique qui s'avère fort utile, et ce, bien au-delà des limites du champ disciplinaire de la traduction en elle-même.

2. Apports pédagogiques du cours

Comme nous venons de le suggérer, la traduction, d'un point de vue purement pédagogique, est un exercice très intéressant pour sa difficulté d'abord, mais aussi pour l'effort de compréhension et de réflexion qu'il réclame à l'apprenant.

2.1 Un exercice de haute-voltage en langue étrangère

Cela n'étonnera personne, la traduction vers la langue étrangère est un exercice extrêmement périlleux et d'ailleurs, en France en tout cas, unanimement déconseillé

dans le monde de la traduction professionnelle. Notons qu'en Chine, le marché de la traduction étant tel qu'il est (faiblesse des rémunérations et conscience générale assez faible de la difficulté de l'exercice), la traduction du chinois vers le français est largement confiée à des francophones non-natifs, avec plus ou moins de succès. Nos étudiants en savent quelque chose puisqu'un certain nombre d'entre eux ont déjà eu l'occasion de se confronter à cette pratique professionnelle, avant même que leur « initiation » scolaire à cette discipline n'ait officiellement commencé.

Si on la replace dans la perspective de l'apprentissage en langue étrangère, la traduction est un exercice de « troisième degré » : pour pouvoir bien traduire en langue étrangère (3^e degré), l'étudiant doit mobiliser ses compétences rédactionnelles en langue étrangère (2^e degré) qui nécessite la mobilisation de toutes ses compétences lexicales et grammaticales (1^{er} degré). Ainsi, on peut considérer que la traduction en langue étrangère est le sommet d'une pyramide, à la base de laquelle se trouve le simple exercice de grammaire ou de vocabulaire (qui vérifie l'acquisition de la règle ou du lexique), et dont le niveau intermédiaire est occupé par l'exercice de rédaction (qui demande de sélectionner ses compétences grammaticales ou lexicales en fonction des actes de paroles, une tâche en soi déjà difficile à accomplir), tandis que la traduction demande à l'apprenant de déployer ses compétences rédactionnelles en fonction du message à restituer dans la langue d'arrivée (contrairement à la rédaction, en traduction, l'apprenant n'a aucune liberté quant au choix des actes de parole à formuler, ce qui représente un niveau de difficulté grandement supérieur). L'acte de traduire en français langue étrangère nécessite donc au préalable une bonne maîtrise de la rédaction, qui elle-même nécessite non seulement des acquis grammaticaux et lexicaux importants, mais aussi la capacité de les mobiliser en fonction des actes de parole formulés.

Ce haut niveau de difficulté amène l'élève à mobiliser et renforcer ses acquis en grammaire, en lexique et en rédaction, un travail complet qui explique le fait qu'en département de spécialité, une place importante est accordée à cet enseignement. Du point de vue de l'étudiant, cela s'avère vertigineux lorsque de nombreuses lacunes ont été accumulées, le rôle de l'enseignant étant de dresser le constat réaliste de ces lacunes et d'orienter l'apprenant vers la révision des fondamentaux.

2.2 Sensibilisation au texte

Le cas d'une traduction de la langue maternelle vers la langue étrangère laisse imaginer que les difficultés viendront uniquement de l'expression et non de la compréhension. L'expérience en cours de traduction permet de vérifier que cela n'est nullement le cas, non pas que les étudiants ne comprennent pas le chinois (ils

le comprennent naturellement plus aisément que leur professeur étranger !) mais leur rapport au texte et au langage, surtout lorsqu'il s'agit de la langue maternelle, est encore trop direct, trop instinctif, pas assez analytique. Le cours de traduction chinois-français est souvent l'occasion pour l'étudiant de redécouvrir sa propre langue, de se poser la question du sens exact de mots ou groupes de mots qu'il aurait compris intuitivement dans une démarche non-traductive. Ce manque de sensibilité au texte lui-même est souvent rendu manifeste par l'« addiction » régulièrement constatée au mot-à-mot (l'étudiant sait pertinemment qu'il ne faut pas traduire mot-à-mot, mais il le fait quand même, c'est plus fort que lui !). Cette tendance irrésistible repose souvent sur une véritable difficulté à dé-verbaliser pour ne s'attacher qu'au sens, chose impossible à faire lorsqu'on ne sait séparer le mot et son sens, lorsqu'on n'a pas encore conscience que le mot en soit n'a guère de sens, mais que c'est sa place dans le groupe nominal, dans le texte et même la nature de ce texte, qui le lui donnent. Ces réalités théoriques, qui ne sont un mystère pour personne, la traduction a l'avantage de les rendre particulièrement concrètes par le succès ou non de l'opération.

Face aux difficultés persistantes, tout le génie de l'enseignant réside dans son aptitude à faire la navette entre considérations théoriques et problèmes rencontrés par les étudiants : une énumération pointilliste et hebdomadaire de cas concrets vaudra toujours mieux qu'un long discours-fleuve sur la méthodologie.

2.3 Faculté d'adaptation

Une fois l'étudiant pleinement sensibilisé à un type de texte à traduire au gré de séances répétées, il est intéressant de le déstabiliser dans ses nouvelles habitudes, surtout si son niveau et la durée du cursus le permettent. Proposer un texte d'une tout autre nature, un document qui utilise en apparence le même vocabulaire que le précédent mais dans un sens qui s'en écarte, ou qui aborde la même question sous un tout autre angle d'approche... voilà qui permettra à l'apprenant de ne pas assimiler qu'une seule méthode de traduction mais d'adapter sa méthode en fonction des circonstances. Passer de la traduction d'un texte purement informatif à un texte littéraire voire poétique, ou encore s'initier au sous-titrage, sont des expériences aussi déstabilisantes qu'enrichissantes puisqu'elles forcent l'étudiant à remettre en cause toutes ses habitudes et fait passer le discours du professeur d'un extrême à l'autre : fonctionnalisme communicationnel, symbolisme formel, ou encore recherche de l'efficacité visuelle... autant de considérations contradictoires dictées par la nature du message à retransmettre comme par son support textuel. Le cas extrême de ces variations ne doit pas faire oublier qu'au sein d'un même texte aussi, le traducteur est souvent amené à se servir de cette faculté d'adaptation, parfois simplement lors du passage d'une unité de traduction à l'autre.

Par expérience, cette faculté d'adaptation si précieuse au traducteur, mais aussi à bien d'autres, est, pour les élèves, la plus difficile à acquérir, si bien qu'elle ne pourra être appréhendée que petit à petit, au fur et à mesure de la variété des textes à traduire, et même plus généralement, de la variété des cas rencontrés.

Notons au passage que dans l'initiation à la traduction, comme en rédaction, l'échec joue un rôle au moins aussi important que la réussite. Or, face à celui-ci, la correction exercée par l'enseignant doit être aussi franche que constructive : l'apprenant doit clairement comprendre qu'il a échoué dans sa tâche de traducteur, mais il doit surtout comprendre d'où vient son erreur et être en mesure de réfléchir aux moyens d'y remédier. Pour cela, l'idéal est de parvenir à créer une ambiance de cours autant chaleureuse et détendue que studieuse, dans laquelle mise en compétition et susceptibilité n'ont nul droit de cité, principe que l'enseignant tente d'incarner par sa propre attitude.

3. Quelques réflexions sur des variables envisageables

Outre les éléments abordés précédemment, au cours de l'enseignement de la traduction chinois-français, l'enseignant peut avoir à choisir entre différentes alternatives dans l'organisation de son cours. Il s'agit ici de motiver les choix et inflexions adoptés par l'auteur du présent article dans sa propre pratique.

3.1 Des alternatives écartées par souci d'efficacité : le travail en groupe, les exposés et la « correction autonome »

En spécialité de français, la traduction n'est qu'une discipline enseignée parmi tant d'autres, et dans un temps restreint. Dans ce cadre, l'enseignant qui entend offrir à ses élèves une initiation effective à cette discipline, est naturellement poussé vers des solutions efficaces en temps et en qualité de travail. Pour cela, le travail personnel a, sur le travail de groupe, l'avantage de garantir l'effectivité de l'effort fourni par chaque élève. Si des « mises en commun » peuvent apparaître entre certaines copies par un phénomène de solidarité bien naturel, il n'en reste pas moins que dans un travail personnel, la responsabilité de l'apprenant vis-à-vis des choix de traductions effectués est individuelle et non diffuse dans l'impersonnalité du groupe. De même, la prise de parole libre durant le cours, si elle se fait parfois de manière quelque peu anarchique, a l'avantage sur un exposé préparé, de faire parler tout le monde ou presque, et d'éviter toute perte de temps liée à l'effort de présentation. PPT qui ne démarrent pas, plans « bateaux » et exposés de qualité médiocre... sont autant de précieuses minutes inutilement gaspillées tandis qu'on ne dispose à peine que de deux heures (pauses comprises) et que la méthodologie de l'exposé n'est pas réellement le cœur du propos. Quant à la

« correction autonome », pratique consistant à demander à l'élève des corrections successives de sa traduction au cours de plusieurs séances de cours, là encore, en département de spécialité, l'espace restreint consacré à la traduction ne permet guère le déploiement d'une telle pratique.

Ainsi, il semble bien que dans l'éventail des nombreuses solutions pédagogiques dont dispose l'enseignement de la traduction, le caractère intensif d'une initiation opérée dans un cadre relativement restreint, pousse à un certain classicisme pour permettre de se concentrer sur l'essentiel.

3.2 Abandon d'une évaluation minutieuse et systématique, pour une correction plus qualitative et constructive

Au tout début de son expérience dans l'enseignement de la traduction, l'auteur du présent article, inspiré par sa propre pratique en cours de rédaction, avait nourri l'ambition d'offrir aux élèves une correction individuelle et systématique de chacune des copies, « unité de traduction par unité de traduction » avec un code de couleur pour le moins effrayant : surligneur jaune pour les passages contenant des erreurs mais qui permettent cependant de réaliser au moins partiellement la transmission du message, rouge pour les passages qui ne permettent plus cette transmission. Le résultat d'une telle démarche fut pour les élèves, une démoralisation généralisée face à des corrections qui leur étaient individuellement envoyées, et qui mettaient leurs copies aux couleurs de l'Espagne ; pour l'enseignant, un travail de censeur et de secrétariat extrêmement prenant et mettant gravement en péril sa santé physique et mentale ! De même, le travail hebdomadaire était systématiquement noté et annoté. Les contingences matérielles et surtout le manque de résultat au regard des efforts investis, ont motivé une transition vers une évaluation plus qualitative : désormais, l'élève n'est plus noté à chacun de ses travaux mais sur l'ensemble du semestre, participation, efforts et progression largement pris en compte ; dans la correction individuelle à présent donnée oralement en début de cours, les fautes ne sont plus abordées au cas par cas, mais plutôt à titre d'exemple pour étayer de simples injonctions pédagogiques (se relire plus attentivement, affiner la recherche lexicale, renforcer la recherche de connaissances *ad hoc...*).

Cette transition salutaire illustre assez bien le fait que, même en département de spécialité, l'enseignement de la traduction doit pleinement prendre en compte les particularités de cette discipline. En l'occurrence, un mode de correction et d'évaluation tout à fait praticable et extrêmement fructueux en cours de rédaction, s'est avéré vain et laborieux en cours de traduction.

Pour conclure, nous dirions que dans le cadre du département de français (enseignement de spécialité non spécifiquement orienté vers la traduction professionnelle)

une initiation à la traduction chinois-français est une pratique pédagogique reconnue et appréciée au niveau avancé car elle permet de mobiliser simultanément un grand nombre de compétences linguistiques et extralinguistiques. Si elle est faite efficacement et conformément aux principes de la discipline qui sont issus des pratiques réelles de la traduction professionnelle, l'initiation à la traduction permet aussi aux étudiants de spécialité d'affiner leur rapport au langage, l'acte de traduire leur permettant d'associer concrètement réflexion théorique et production pratique. Aussi, pour être efficace, l'enseignement de la traduction, pratiqué dans un cadre plus restreint que dans les cursus professionnalisants, doit s'inspirer de la pratique professionnelle de la traduction tout en profitant pleinement des libertés qu'offre le cadre universitaire.

La mise en place d'un tel cursus ne nécessite pas nécessairement le choix d'un manuel mais repose en revanche sur les compétences de l'enseignant, dans le meilleur des cas, un francophone natif (puisque'il s'agit de traduire vers le français) disposant d'une bonne compréhension du chinois et d'une certaine expérience dans la traduction. Les progrès de l'enseignement international du chinois rendront sans doute ce profil de plus en commun et ouvrent ainsi de belles perspectives d'avenir pour l'enseignement de cette discipline aussi professionnellement utile qu'intellectuellement enrichissante.

Notes

1. En tant que département depuis 2009, puis institut en 2011, réintégré à la faculté des langues en 2015.
Cf. le site officiel de l'Institut sti.blcu.edu.cn [consulté le 20 février 2017] : <http://sti.blcu.edu.cn/>
2. GILE, Daniel. *La traduction, la comprendre, l'apprendre*. Paris : PUF, 2005.
3. 作者：(法) 达尼尔·吉尔著，刘和平，郭微微译《笔译训练指南》中国对外翻译出版社，2008.
4. La salle de classe, les relations élèves-professeur et la note qui sanctionne les capacités de l'élève en fin de semestre, sont sans doute bien trop fortes pour pouvoir faire oublier les réalités d'un enseignement prodigué dans un cadre universitaire.
5. GILE, Daniel. *La traduction, la comprendre, l'apprendre*. Paris : PUF, 2005 ; p.49-52.



ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

Autonomie d'apprentissage dans le cours de la traduction universitaire¹

KIM Daeyoung (premier auteur)

Université Korea, Corée du Sud
daeyoung114@gmail.com

HAN Min-Joo (auteur de correspondance)

Université Ewha, Corée du Sud
minjoo@ewha.ac.kr

Reçu le 19-12-2016 / Évalué le 05-05-2017 / Accepté le 19-06-2017

Résumé

L'objectif de cette étude est d'analyser les stratégies d'apprentissage des étudiants coréens en traduction selon le type de textes proposés et de développer leur autonomie. À cette fin, nous avons adopté l'outil de Compte rendu intégré des problèmes et décisions (CRIPD) dans un cours de traduction du français vers le coréen au niveau universitaire en Corée, en 2015. Ensuite, nous avons distribué et analysé des questionnaires destinés aux étudiants (de niveau Delf B1 et B2). De ces résultats, nous déduisons que rédiger à l'aide du CRIPD favorise l'autonomie des étudiants, la stratégie métacognitive et une confiance en eux leur permettant d'être actifs.

Mots-clés : stratégies d'apprentissage en traduction, autonomie, stratégie métacognitive

大学翻译课程中的学习自主性

摘要： 本研究试图通过不同的拟议文本来分析韩国学生的翻译学习策略，试论如何开导译者主体性的问题。为此，我们于2015年在韩国某所大学的法韩翻译课上采用了问题-决策报告法 (Integrated Problem and Decision Reporting, 简称IPDR)，并以Delf B1, Delf B2水平的学生为对象，进行了问卷调查。从调查结果得出的结论是，使用IPDR的写作有助于提升学生的译者主体性，元认知策略，由此提高学生在翻译工作上的信心。

关键词： 翻译学习策略, 学生的译者主体性, 元认知策略

Learning autonomy in university translation course

Abstract

The objective of this study is to analyze the translation learning strategies of Korean students according to proposed texts' type and to develop their autonomy. To this end, we adopted the Integrated Problem and Decision Reporting (IPDR) tool in a French-to-Korean translation course at the university level in Korea in 2015.

We then distributed and analyzed questionnaires for students (in the level Delf B1 and Delf B2). From these results, we deduce that writing using the IPDR promotes students' autonomy, metacognitive strategy and confidence in themselves allowing them to be active.

Keywords: translation learning strategies, students' autonomy, metacognitive strategy

Introduction

En Corée, le cours est généralement centré sur l'enseignant. Dans le cours traditionnel de la lecture/traduction, l'enseignant donne un devoir, puis transmet son savoir aux étudiants sous forme de corrections ou de commentaires portés sur leurs copies. Si l'évaluation est uniquement orientée vers le résultat, l'enseignant indique des erreurs et donne une bonne réponse ou ses commentaires avec une note. Ce faisant, il ne tient pas compte du processus de traduction par les étudiants. Ce type de cours peut alors entraîner quelques problèmes pédagogiques : d'une part, un étudiant peut être mal noté, même s'il possède une bonne méthodologie de traduction et d'autre part, les étudiants peuvent corriger leurs erreurs selon les indications et commentaires de l'enseignant, sans pour autant comprendre pourquoi ils les ont commises. Ils ne pourront donc pas surmonter les mêmes problèmes ni éviter les mêmes erreurs lors d'un travail de traduction ultérieur (Kwon, 2006 : 6). Ainsi, un cours fondé sur l'approche orientée vers le résultat rend les étudiants passifs et dépendants entièrement de l'enseignant.

Pourtant, des chercheurs comme Gile (2005), Collombat (2009) et Lee (2011) soulignent à l'inverse le rôle de l'approche orientée vers le processus dans le travail et l'enseignement de la traduction. Pour eux, l'enjeu actuel de la formation est d'arriver à passer d'une approche centrée sur le résultat à une approche centrée sur le processus, plus à même d'aider les étudiants à comprendre leurs problèmes et à chercher à y remédier efficacement, en interaction avec l'enseignant. Dans ce contexte, l'utilisation du CRIPD (Compte-rendu intégré des problèmes et décisions) serait une méthode très efficace pour pratiquer l'approche centrée sur le processus dans le cours de la traduction car elle offre une vraie autonomie aux étudiants et une bonne confiance en eux. Ils ont donc le choix entre diverses stratégies d'apprentissage : stratégies de résolution de problèmes, utilisation de critères de prise de décision, développement de compétences de correction et de révision (Kim, 2015, Jeanmaire, 2017). L'objectif de notre étude présentée ici consiste donc à savoir comment les étudiants coréens arrivent à acquérir leur autonomie d'apprentissage et quelles stratégies d'apprentissages ils pratiquent dans le travail de la traduction, où ils utilisent le CRIPD selon le type de texte proposé.

1. Autonomie et métacognition dans les stratégies d'apprentissage

En éducation, Legendre (1993) considère que la stratégie d'apprentissage est « un ensemble d'opérations et de ressources pédagogiques, planifié par le sujet dans le but de favoriser au mieux l'atteinte d'objectifs dans une situation pédagogique ». Dans l'apprentissage d'une L2, elle est définie comme « des procédures utilisées par les apprenants pour améliorer leur apprentissage » et plus loin « des outils pour une implication active et autonome » (Oxford, 1990 : 1). Les travaux sur les stratégies d'apprentissage d'une L2 ayant pris de l'ampleur tout au long des années 1980 et leur développement se poursuivant encore à l'heure actuelle, leur classification devenait nécessaire.

S'inspirant des données de la psychologie cognitive en psychologie et en éducation, O'Malley et Chamot (1990) proposent un modèle théorique de classification en trois grands types : stratégies métacognitives, cognitives et socio-affectives. En complétant les catégories de ces auteurs, Oxford (1990) subdivise les stratégies en mnémotechniques, cognitives, compensatoires, métacognitives, affectives et sociales. Sa classification vise à fournir des pistes aux praticiens afin qu'ils puissent intégrer l'entraînement à l'utilisation des stratégies d'apprentissage dans leurs pratiques de salle de classe. D'après Hsiao et Oxford (2002), il s'avère que le modèle d'Oxford (1990) explique mieux aux élèves la variété des stratégies à acquérir.

Les stratégies sont toutes orientées vers la résolution de problèmes et l'élève peut les utiliser en réponse à différents besoins ou problèmes d'apprentissage (Wenden 1991 : 18, Han, 2001 : 835). De la même manière, l'approche fondée sur le CRIPD visant la résolution des problèmes rencontrés par les apprenants sous forme de notes, ceux-ci recourent aux diverses stratégies d'apprentissage pour le rédiger. D'ailleurs, selon Chamot (2004 : 17) et Liu (2010 : 104) presque tous ces modèles partagent des traits communs : tout d'abord, ils s'accordent sur l'importance de développer la compréhension métacognitive des apprenants et le rôle essentiel des stratégies d'apprentissage ; ils soulignent également que l'entraînement à l'utilisation des stratégies d'apprentissage peut amener l'élève à une plus grande autonomie. Flavell (1976) souligne également que la stratégie métacognitive ouvre aux apprenants la voie de la planification, de l'autogestion, de la résolution de problèmes et de l'auto-évaluation.

Les suggestions de Kelly (2005) et de Lee-Jahnke (2001) pour l'enseignement de la traduction s'apparentent à la stratégie métacognitive dans le processus de traduction. D'après Kelly (2005 : 143), il faudrait que les étudiants eux-mêmes autoévaluent leurs travaux et leur progression dans l'apprentissage de la traduction. Il considère qu'il est bon que l'enseignant pose à l'étudiant des questions lui

permettant de s'évaluer quant aux stratégies à mettre en œuvre pour résoudre ses problèmes de traduction. Dans la même perspective, Lee-Jahnke (2001 : 263) propose trois phases dans l'auto-évaluation (l'énumération des difficultés rencontrées durant leur travail, la sensibilisation à l'évaluation, la réponse à un questionnaire d'auto-évaluation) dont elle montre qu'elles tendent à favoriser le processus de traduction.

Tant dans les questions suggérées par Kelly que dans les phases d'auto-évaluation de Lee-Jahnke, nous retrouvons la question du processus de résolution des problèmes et de prise de décision. Ces approches s'apparentent au CRIPD. Nous considérons donc que les étudiants peuvent s'autoévaluer en notant dans un rapport de type CRIPD leurs idées et les diverses solutions qu'ils ont apportées aux problèmes rencontrés en cours de traduction. De surcroît, les étudiants peuvent améliorer également leur autonomie³ et la stratégie métacognitive dans l'apprentissage de la traduction à travers le processus du CRIPD. En conséquence, nous nous appuyons sur la métacognition dans les stratégies d'apprentissage et l'autonomie pour analyser les stratégies d'apprentissage que les étudiants coréens pourront adopter dans le cadre d'un CRIPD, stratégies différentes selon le type de texte.

2. CRIPD

La particularité du CRIPD préconisé par Gile (2004) consiste à exiger des étudiants qu'ils précisent, sous forme de note, les sources qu'ils ont utilisées pour résoudre leurs problèmes lexicaux et terminologiques, avec des explications complémentaires sur les dilemmes éventuels et les décisions prises et ce, pour chacun des problèmes rencontrés. Les études précédentes (Gile, 2004, Jeanmaire, 2017, Kim, 2015) se concentrent sur les caractéristiques générales tels que les avantages/efficacités ou désavantages du CRIPD à l'écrit ou à l'oral.

Exemple d'un CRIPD

L'exemple qui suit montre une partie d'un CRIPD rédigé par une étudiante sur un article dont le titre était « Il y a urgence à agir pour le climat »^o. Voici quelles étaient les informations données aux étudiants : traduction destinée à des lecteurs coréens, objectif du texte : transmission d'informations, date de l'article. Pour chacun des problèmes rencontrés, d'ordre lexical ou terminologique, cette étudiante a précisé, sous forme de note, les sources utilisées pour les résoudre et ajouté des explications complémentaires sur les dilemmes éventuels et les décisions prises, en s'attardant particulièrement sur les phrases les plus difficiles.

Texte original
... Dernière chance d'agir. Le dernier rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec) est alarmiste. 1) « Nous avons peu de temps avant que la possibilité de rester sous les 2°C ne disparaisse », déclare Rajendra Kumar Pachauri, le président de l'organisation....
Traduction
«행동을 취할 마지막 기회입니다. 기후변화에 관한 정부 간 협의체 (Giec)의 최근 보고서는 경종을 울리고 있습니다. "지구의 온도상승을 치명적 수준인 2°C 이하로 유지할 수 있는 가능성이 사라지기 전까지 우리는 시간이 얼마 남지 않았습니다." 라고 기후변화에 관한 정부 간 협의체(Giec)의장인 라젠드라 파차우리 (Rajendra Kumar Pachauri)는 표명합니다. » (« C'est la dernière chance de/pour prendre des mesures/si nous voulons prendre des mesures. Le dernier rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec) donne l'alarme. « Nous avons peu de temps avant que la possibilité de rester sous les 2°C ne disparaisse », exprime Rajendra Kumar Pachauri, le président de l'organisation. » (Traduction des auteurs))
Note
1) « C'était difficile d'exprimer cette partie en coréen. Pour cela, je me réfère à la section de l'article en coréen ci-dessous : si on maintient/si on veut maintenir le réchauffement de l'atmosphère de la planète sous les 2 degrés, il faut réduire fortement/restreindre/éviter la consommation de combustibles jusqu'en 2100. » (Traduction des auteurs) (http://news.naver.com/main/read.nhn?mode=LSD&mid=sec&sid1=105&oid=422&aid=0000087584).

Tableau 1. Exemple d'un CRIPD

3. Analyse des stratégies

Pendant le second semestre de 2015, nous avons fait utiliser l'outil CRIPD à 35 étudiants qui suivaient un cours de lecture (traduction du français au coréen) de niveau universitaire en Corée. La consigne (le processus et la méthode) du CRIPD a été précisée dès le début du cours. Ensuite, pendant un mois, un temps de questions/réponses a été mis à profit pour favoriser la compréhension et l'application du CRIPD par les étudiants. Nous avons distribué aux étudiants en début de semestre des questionnaires destinés à évaluer leur niveau de français, leurs objectifs et le motif de leur participation au cours. Comme environ 86 % des étudiants concernés avaient un niveau Delf B1 (23) ou B2 (7) contre 5 en A2, nous avons sélectionné dans un premier temps des textes de niveau B1, puis des textes de niveau B2 et C1, en rapport, donc, avec cette population d'étudiants. Nous avons élevé le niveau des textes par étapes: dans une première étape, des textes ne nécessitant pas de recherche documentaire (textes traitant de sujets généraux, articles de sujet assez facile, etc.), dans une deuxième étape, des textes traitant de sujets spécialisés ou technologiques et des textes au style soutenu (articles économiques ou juridiques, textes littéraires, brochures touristiques, etc.). Les textes soumis aux étudiants faisaient environ une page. Les étudiants ont rédigé 5 CRIPD (deux avant l'examen intermédiaire et trois avant l'examen final) et lors de chaque cours/séance, nous sommes revenus (feedbacks) sur les parties les plus difficiles et non résolues que les étudiants avaient soulignées dans leur CRIPD.

4. Résultats

Nous présentons ci-après les résultats de l'analyse des réponses au questionnaire⁴ rempli à la fin du cours. Nous y avons ajouté une analyse des mots-clés sur les réponses des étudiants aux questions ouvertes. En réponse à la première question⁵, l'autonomie d'apprentissage, les connaissances extralinguistiques et linguistiques

arrivent en tête. Les compétences méthodologiques de recherche documentaire les suivent. Les autres réponses isolées concernent l’auto-évaluation, la logique du texte, une « intelligence cristallisée⁶», ainsi que la manière de traduire en fonction du contexte (voir tableau 4 de l’annexe). Cette « intelligence cristallisée» s’apparente à la stratégie métacognitive, car les étudiants peuvent planifier et gérer eux-mêmes leur apprentissage, ce qui revient à de l’autonomie.

Tous les étudiants ont répondu « oui » aux questions 3 et 4, qui interrogent la progression de leur intérêt et de leur confiance en eux grâce aux CRIPD, ainsi que l’amélioration de leurs capacités d’apprentissage autonome. Le tableau 2 résume les raisons qu’ils ont avancées pour justifier cette amélioration de leur autonomie.

Appréciations portées sur les améliorations ressenties (Résultats accompagnés de quelques commentaires traduits en français par les auteurs)	Nombre de réponses
Meilleures compétences méthodologiques en recherche documentaire : « J’ai développé l’auto-apprentissage en recherche documentaire. J’en ai pris l’habitude et j’y recours pour d’autres textes français. »	8
Amélioration de l’auto-efficacité et de l’apprentissage actif : « Devant justifier mes choix de manière active lors de la rédaction d’un CRIPD, j’assume volontairement mes responsabilités. »	5
Acquisition de planification, auto-gestion et auto-évaluation par le processus de traduction: « En décrivant le processus de résolution de mes difficultés de traduction, j’ai pris conscience de mes erreurs et problèmes de traduction. », « J’ai tout fait moi-même. J’ai décidé et choisi les traductions appropriées (mots ou phrases) en y réfléchissant plusieurs fois avec le concours de dictionnaires, de textes parallèles, de sites, etc. »	4
« Intelligence cristallisée » : « Devant traduire par moi-même, j’ai réfléchi sérieusement aux problèmes auxquels je me heurtais et pour les régler, c’est-à-dire, pour arriver à élaborer des expressions véritablement coréennes, j’ai utilisé d’autres articles, des sites internet, des dictionnaires, etc. J’ai capitalisé cet effort et, par la suite, confronté aux mêmes problèmes sur d’autres textes français, j’ai recyclé ces acquis. »	4
Meilleures compétences logiques en traduction par l’accoutumance à la prise de décision : « Je découvre que je traduis plus facilement et logiquement qu’au début de ce cours car je m’accoutume à la prise de décision imposée par le CRIPD. »	2
Traduction se rapprochant du sens du texte par une meilleure prise en compte du contexte : « Grâce au CRIPD, je peux analyser le contenu des textes à l’aide de la recherche documentaire, globalement et non plus mot à mot. »	1
Acquisition de connaissances extralinguistiques : « J’ai pu développer l’auto-apprentissage tout particulièrement pour rechercher des documents complémentaires de divers types, dictionnaires et encyclopédies, articles connexes. »	1

Tableau 2. Raisons exprimant l’amélioration ressentie des capacités d’apprentissage autonomes des étudiants, grâce au CRIPD

Nous voyons que les étudiants interrogés déclarent en premier lieu être plus autonomes en termes de méthodologie pour la recherche documentaire. Leur intérêt pour la traduction et leur confiance en eux sont en outre accrus. Dans le cadre de cette autonomie, les étudiants acquièrent des capacités de planification, auto-gestion et auto-évaluation, c’est-à-dire qu’ils développent une stratégie métacognitive.

En réponse à la question 2, une majorité d’étudiants (25 sur 35) jugent le plus difficile un texte littéraire, à savoir l’essai « Invité par surprise⁷», tandis que, c’est l’article « Il y a urgence à agir pour le climat » semble le plus facile pour la plupart des étudiants (27 sur 35). Pour le premier texte, ils expriment leurs difficultés à comprendre le contenu même du texte, qui aurait nécessité des connaissances socioculturelles plus familières et approfondies sur la France, leur incapacité à

exprimer le style, le sens impliqué, le sentiment propre de l'auteur et l'ambiance globale de l'essai. Ces difficultés sont aggravées par le manque de documents annexes susceptibles de faciliter la compréhension du texte. Les apprenants coréens semblent donc éprouver des difficultés à assimiler « la charge culturelle partagée » (la référence⁸) et à maîtriser l'expression stylistique de l'essai littéraire, dans un contexte où les documents d'appui font défaut⁹.

À l'inverse, pour ce qui est du texte « Il y a urgence à agir pour le climat », les étudiants mettent le fait que le sujet est déjà bien connu et qu'il existe de nombreux textes parallèles, particulièrement d'autres articles très similaires pour les aider¹⁰. On retrouve là le processus de métacognition : les étudiants planifient, autogèrent leur apprentissage pour régler leurs difficultés en traduction et auto-évaluent de manière autonome les documents complémentaires et leur traduction. Nous en déduisons que les connaissances préacquises, la capacité à s'appropriier le sujet d'un texte et l'existence de documents d'appui jouent un grand rôle dans la stratégie métacognitive des apprenants coréens en traduction.

Quant aux avantages du CRIPD, les réponses les plus nombreuses font état de la progression de l'apprentissage autonome et actif dans la planification de la traduction. Une amélioration des compétences linguistiques et extralinguistiques est également pointée.

Appréciations portées sur les avantages du CRIPD (Résultats accompagnés de quelques commentaires (traduits en français par les auteurs)	Nombre de réponses
Apprentissage autonome et actif dans la planification du CRIPD : « J'ai pu traduire de manière autonome et active en justifiant mes traductions par mes opinions personnelles avec les divers documents dans la planification de la traduction sous forme d'un CRIPD. »	10
Compétences linguistiques : « J'ai enrichi mes lexiques de mots nouveaux, acquis de nouvelles expressions française et plus de connaissances sur les textes. Surtout, j'ai pu bien régler un problème que j'avais auparavant, à savoir des difficultés à exprimer en coréen même ce que j'avais bien compris dans le texte français. »	4
Compétences extralinguistiques : « J'ai acquis les compétences nécessaires pour comprendre et traduire les termes et connaissances spécialisées en utilisant les documents appropriés. »	4
Traduction se rapprochant du sens du texte par une meilleure prise en compte du contexte : « Avant d'utiliser le CRIPD, je faisais des traductions mot à mot. Grâce au CRIPD, je me suis rendu compte qu'il faut traduire en comprenant le contexte du texte et en utilisant des connaissances extralinguistiques associées. »	4
Apprentissage tenant compte du type de texte : « À travers le CRIPD, j'ai appris que la traduction dépend du type de texte. »	2
Possibilité de plusieurs versions (bonnes réponses) : « Je me suis rendu compte que plusieurs versions (bonnes réponses) pouvaient être acceptables pour la traduction. »	1
Précision du processus de CRIPD : « J'aime bien la précision du processus du CRIPD. Le processus de résolution s'apparente à celui d'exercices mathématiques. Je peux rédiger le processus de résolution, puis corriger des erreurs en révisant sur ce processus. »	1
Appropriation du processus de traduction par familiarisation avec la prise de décision et avec sa justification : « Comme j'ai assimilé volontairement le processus de traduction qui consiste à prendre des décisions et à les justifier, j'ai appliqué cette démarche pour traduire d'autres textes français. »	1

Tableau 3. Avantages du CRIPD

La dénonciation des inconvénients du CRIPD nous a apporté certaines informations et nous a indiqué les points à améliorer. Ces points concernent la difficulté à mettre en mots la prise de décision en traduction ; la complexité de la consigne

du CRIPD (le critère des notes) ; le fait que l'analyse peut porter sur une phrase sans tenir compte du texte global, ni du contexte ; le temps passé à la rédaction du CRIPD. Ce travail semble particulièrement difficile aux apprenants débutants : en effet 3 des 5 étudiants de niveau A2 ont avoué avoir des difficultés à rédiger un CRIPD en raison de leur niveau insuffisant en français. L'usage du CRIPD semble donc mieux adapté aux étudiants de niveau intermédiaire ou avancé, B1 et plus¹¹. Dans l'apprentissage fondé sur le CRIPD, il nous faudra tenir compte de ces critiques exprimées.

Nous avons également examiné la fréquence d'occurrence de certains mots-clés, toutes réponses confondues. Voici la liste des principaux, classés par ordre décroissant d'apparition : l'acquisition de l'apprentissage autonome et actif (27 occurrences), l'amélioration des compétences linguistiques (13 occurrences), l'acquisition de connaissances extralinguistiques (12 occurrences), l'acquisition de compétences méthodologiques en matière de recherche documentaire (11 occurrences), l'intelligence cristallisée (6 occurrences), une traduction plus proche du sens du texte selon le contexte (6 occurrences). Dans cette analyse par mots-clés, c'est encore une fois l'apprentissage autonome et actif qui arrive en tête de ce que les étudiants pointent au sujet du CRIPD.

Conclusion

Nous déduisons des résultats présentés ci-dessus que rédiger un CRIPD favorise en premier lieu l'apprentissage de l'autonomie active par les apprenants et une bonne confiance en eux. Parmi les autres compétences favorisées (des compétences linguistiques et extralinguistiques, des compétences méthodologiques en recherche documentaire ainsi qu'une « intelligence cristallisée »), nous relevons la stratégie métacognitive.

La stratégie métacognitive de l'apprentissage par le CRIPD dépend cependant du type de texte, tout particulièrement du niveau de familiarité avec le sujet traité, « la charge culturelle partagée », des documents d'appui disponibles et des connaissances préalablement acquises. Un autre résultat concerne le public visé de préférence par l'apprentissage fondé sur le CRIPD : les apprenants de niveau intermédiaire (B1 ou plus). Enfin, il pourrait être fructueux d'infléchir à l'avenir l'élaboration du CRIPD en tenant compte des limites et inconvénients mis en évidence. Ce point pourrait être l'objet d'une prochaine étude.

Annexe

Questionnaire en début de cours : 1. Actuellement possédez-vous un diplôme de langue française du DELF ou du DALF ? 1) Non. 2) Delf A1 3) Delf A2 4) Delf B1 5) Delf B2 6) Dalf C1 7) Dalf C2. 2. Si vous n'en possédez pas, comment évalueriez-vous votre niveau de français ? 1) Delf A1 2) Delf A2 3) Delf B1 4) Delf B2 5) Dalf C1 6) Dalf C2. 3. Quels sont pour vous les attentes du cours de traduction ? 1) Développement de la compétence linguistique 2) Initiation à la traduction professionnelle et développement de la compétence en traduction professionnelle 3) Autres _____

Questionnaire en fin de cours : 1. Quels changements avez-vous ressentis dans votre manière de traduire après la rédaction des CRIPD ? (Question ouverte) 2. À la lumière des CRIPD, quel texte vous a semblé le plus difficile et lequel le plus facile parmi ceux traduits pendant ce semestre ? Donnez vos propres arguments. (Question ouverte) 3. Votre intérêt pour la traduction et votre confiance en vous ont-ils augmenté grâce à l'usage des CRIPD ? 1) Oui 2) Non. 4. Votre capacité d'apprentissage autonome s'est-elle développée par la rédaction de CRIPD ? 1) Oui 2) Non, Si oui, pourquoi ? (Question ouverte) 5. Donnez votre avis sur les avantages et inconvénients de l'outil que représente le CRIPD. Quelles pourraient être selon vous les alternatives à son utilisation ? (Question ouverte)

Changement dans la manière de traduire grâce au CRIPD (Résultats accompagnés de quelques commentaires (traduits en français par les auteurs))	Nombre de réponses
Acquisition de connaissances extralinguistiques : « J'ai l'impression que la qualité de la traduction est différente selon le niveau de la compréhension des connaissances thématiques et socioculturelles sur le texte. Pour les devoirs de la seconde partie du cours, je me suis concentré sur les connaissances extralinguistiques en recherchant des textes parallèles comme des articles. »	7
Acquisition de connaissances linguistiques : « J'ai développé mon niveau de compréhension globale du texte en recherchant des documents sur les mots et les expressions ou des connaissances liées aux textes sans me limiter au sens du dictionnaire. »	7
Apprentissage autonome : « Le processus de comprendre et régler les problèmes ardu par le CRIPD me permet de développer l'apprentissage autonome. », « Je suis très content(e) de vérifier et justifier moi-même mes choix de traduction. »	7
Compétences méthodologiques de recherche documentaire : « Mon point de vue pour la recherche des outils et des documents s'est élargi. »	3
Logique du texte : « J'ai pu <i>coller</i> à la logique et à la cohésion du texte grâce au CRIPD. »	1
« Intelligence cristallisée » : « Le CRIPD est un guide qui me permet depuis longtemps de rectifier mes erreurs et gérer mes difficultés. De plus, quand je me heurte à la même difficulté en lecture ou en traduction, je la règle en ayant mémorisé comment parvenir à la solution. »	1
Traduction en fonction du contexte : « J'ai évité ma mauvaise habitude antérieure de traduire mot à mot grâce à la rédaction du CRIPD. »	1
Auto-évaluation : « A travers mes CRIPD, j'ai reconnu mes défauts ou mes erreurs en traduction et donc essayé de m'améliorer en les contrôlant et corrigeant. »	1

Tableau 4. Modifications induites par l'utilisation du CRIPD dans la manière de traduire

Bibliographie

- Chamot, A. U. 2004. « Issues in Language Learning Strategy Research and Teaching ». *Electronic Journal of Foreign Language Teaching*, n° 1(1). p. 14-26.
- Collombat, I. 2009. « La didactique de l'erreur dans l'apprentissage de la traduction ». *Jostrans*, n° 12. p. 37-54.

- Flavell, J. 1976. Metacognitive aspects of problem-solving. In: *The Nature of Intelligence*. L. B. Resnick (dir.) Hillsdale (NJ) : Lawrence Erlbaum Associates, p. 231-235.
- Germain, C. 1996. *Les stratégies d'apprentissage*. Paris : CLE international.
- Gile, D. 2004. « Integrated Problem and Decision Reporting as a Translator Training Tool ». *The journal of specialized translation*, n° 2. p. 2-20.
- Gile, D. 2005. *La traduction, la comprendre, l'apprendre*, Paris : PUF (Presses Universitaires de France).
- Hsiao, T-Y., et Oxford, R.L. (2002). « Comparing theories of language learning strategies: A confirmatory factor analysis ». *Modern Language Journal*, n° 86(3), p. 368-383.
- Han, M. J. 2000. « Stratégies d'apprentissage de l'écoute du français chez un public d'étudiants coréens ». *Synergie Corée*, n° 1, p. 66-77.
- Han, M. J. 2001. « Stratégie de lecture chez les apprenants coréens ». *Études de Langue et Littérature Françaises*, n° 46, p. 833-853.
- Jeanmaire, G. 2017. « Traduction pédagogique participative et collaborative dans l'enseignement du FLE ». *The french review*, n° 90(3), p. 138-155.
- Kelly, D. 2005. *A handbook for Translator Trainers*. Manchester. UK & Northampton MA : St Jerome publishing.
- Kim, D. 2015. « Approche pédagogique pour développer la compétence de la traduction des apprenants de la langue française en se basant sur le CRIPD (Compte rendu intégré des problèmes et décisions) ». n° 51, *Enseignement de langue et de littérature françaises*, p. 7-48.
- Kwon, J. 2006. « Évaluation de la traduction lors de la formation du traducteur professionnel ». Monthly Conference of Rhetoric society of Korea, September, 2006, p. 1-9.
- Lee, M. 2011. « A comparison of two feedback types in undergraduate translation class ». *The journal of Translation Studies*, n° 12(3), p. 141-168.
- Lee-Jahnke, H. 2001. « Aspects pédagogiques de l'évaluation en traduction ». *Meta*, n° 46(2), p. 258-271.
- Legendre, R. 1993. *Dictionnaire actuel de l'éducation*. Montréal/Paris : Guérin/Eska.
- Lieu, J. 2010. « Language Learning Strategies and Its Training Model ». *International Education Studies*. n° 3(3), p. 100-104.
- O'Malley, J. M., Chamot, A. (1990). *Learning Strategies in Second Language Acquisition*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Oxford, R. 1990. *Language Learning Strategies: What Every Teacher Should Know*. New York : Newbury House Publishers.
- Philippe, D. 1998. « Invité par surprise ». In : La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules, Paris : Edition de L'Arpenteur, p. 44-45.
- Wenden, A. 1991. *Learner strategies for learner autonomy*. London : Prentice-Hall International.

Notes

1. Cet article a été rédigé sur la base de la communication au XIV^e Congrès mondial de FIPF (Fédération Internationale des Professeurs de Français) qui a eu lieu en 2016.
2. Holec (1979 :3) définit l'autonomie comme « la capacité à prendre en charge son propre apprentissage ».
3. Titre du journal : Le Figaro, 2 novembre 2014.
4. Les questionnaires étaient anonymes, mais le niveau de français a été demandé dans le questionnaire de début de cours. Comme attentes du cours pour leur participation au cours de traduction universitaire, les étudiants ont cité en premier lieu l'acquisition de la langue étrangère (35 réponses), en second lieu l'initiation à la traduction professionnelle et le

développement des compétences en traduction professionnelle (31 réponses) (voir annexe). Il apparaît donc que les étudiants sont certes tous intéressés à améliorer leurs compétences linguistiques, mais pour la plupart dans une optique de traduction professionnelle. Nous en déduisons également que des compétences de traduction professionnelle peuvent être acquises dans le milieu pédagogique universitaire, au moins à un niveau d'initiation.

5. « Quels changements avez-vous ressentis dans votre manière de traduire après la rédaction des CRIPD ? », Voir annexe.

6. C'est-à-dire la capacité à appliquer à un problème donné des méthodes de résolution acquises par l'apprentissage et l'activation permanente du souvenir de situations déjà vécues, de pièges précédemment rencontrés, de stratégies utilisées pour les éviter (Collombat, 2009).

7. Philippe D. (1998), « Invité par surprise », *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, Paris : Édition de L'Arpenteur, p. 44-45.

8. Dans leurs CRIPD, presque tous les étudiants (33 sur 35) considèrent que la phrase la plus difficile est : « Il y a des parfums d'échalote et de persil qui semblent venir d'autrefois, d'une convivialité lointaine - peut-être celle des soirs où l'on faisait ses devoirs sur la table de la cuisine ? ». Dans cette phrase, l'auteur parle d'une époque où les gens étaient plus sociables, parlaient entre eux et échangeaient beaucoup, par opposition à la période contemporaine où les gens sont moins conviviaux. Mais comme il n'y a pas de mot coréen équivalent de la convivialité et de l'échalote et que les étudiants ne comprennent pas le contexte socioculturel, ils ont exprimé leur difficulté à traduire.

9. Voici quelques opinions exprimées: « Je me suis heurté à la difficulté de comprendre le contenu du texte car je ne comprends pas bien le contexte socioculturel de la France. Bien entendu, c'était également difficile de le traduire en coréen. C'était tout particulièrement difficile d'exprimer le style, le sens impliqué, le sentiment propre ou l'intention de l'auteur et l'ambiance globale de cet essai. », « Pour comprendre les éléments socioculturels, le style d'essai et des opinions subjectives de l'auteur, c'était difficile de trouver des documents supplémentaires. »

10. Voici une opinion saillante : « J'ai facilement saisi le contenu de ce texte car j'ai souvent vu et entendu ce sujet. Non seulement le sujet est pour moi habituel et assimilé, mais il y a en outre beaucoup d'articles très similaires (textes parallèles). »

11. Voici quelques opinions sur les désavantages du CRIPD : « Mettre en mots la prise de décision a été un poids pour moi. », « Il vaudrait mieux mentionner juste les documents de référence. », « C'est compliqué de noter les difficultés de traduction selon tel ou tel critère. », « J'ai l'impression que mon analyse peut porter sur une phrase sans tenir compte du texte global, ni du contexte. », « J'ai passé beaucoup de temps pour rédiger le CRIPD. Cela m'a parfois fatigué. », « Comme je suis débutant de niveau A2, c'était vraiment difficile de rédiger un CRIPD en raison de mon niveau insuffisant en français. », Voir Kim (2015).



ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

De la pertinence à l'intégration conceptuelle - la traduction vers le français acquis

SHAO Wei

Beijing Foreign Studies University, Chine
clairesh_2000@yahoo.com

Reçu le 11-02-2017 / Évalué le 05-04-2017 / Accepté le 19-06-2017

Résumé

La traduction vers une langue acquise consiste avant tout à exprimer le message de manière pertinente. En appliquant la théorie de l'intégration conceptuelle, proposée par G. Fauconnier et M. Turner, à des exemples d'étudiants, nous pouvons montrer comment cette approche cognitive donne lieu à une structure émergente, laquelle ayant pour effet de reconstruire un sens clair avec pertinence.

Mots-Clés : pertinence, intégration conceptuelle, traduction vers le français acquis

从相关性到概念整合-汉译法教学示例

摘要：概念整合理论是继关联理论之后对言外之意的生成做出的认知学解释，它着重论证了若干信息交汇重叠产生的新意义，因而进一步阐释了语言表述的创造性及其源泉，这对翻译的理解和表述训练意义重大。本文以概念整合理论为指导，通过中国大学四年级法语专业汉译法笔译的实例，阐述习得语言表述的认知训练，凸显信息传递相关性的操作。

关键词：关联理论，概念整合理论，汉译法

From relevance to Blending-translation teaching into B language

Abstract

Translation learning into B language aims to produce a relevant expression of the message. In the light of Blending theory (BT) introduced by G.Fauconnier and M. Turner, this paper tries to show how emergent structure gives rise to an explicit expression. Through examples of students' translations from Chinese into French, we notice that message treatment in cognitive way is a key to express a relevant sense.

Keywords: relevance, conceptual blending, translation from Chinese into French as foreign language

1. Introduction à l'enseignement de la traduction tournée vers l'exercice cognitif

L'étude cognitive *stricto sensu* dans l'enseignement de la traduction spécialisée est devenue florissante depuis le début de notre millénaire (Setton 1999, Durieux, 2009). Ce mouvement pédagogique vise à lutter contre une traduction contrastive sur le plan purement linguistique et à souligner l'intelligence à l'arrière-plan de la traduction.

Les traductologues canadiens se sont abondamment inspirés de la linguistique cognitive en vue d'expliquer le rôle de la conceptualisation dans la traduction spécialisée (Vandaele, Lubin, 2005). Selon leurs études menées sur les performances des traducteurs apprentis, durant la compréhension, la conceptualisation s'apparente à la représentation mentale du message, elle est marquée par la visualisation d'un concept ou d'un fait dans la conscience grâce à l'intégration des acquis cognitifs (Vandaele, 2007). Cet intérêt pour l'approche cognitive dans l'enseignement de la traduction s'oriente aussi vers le contrôle du processus, celui-ci ayant pour objectif d'observer comment l'information est traitée, comment l'apprenti juge et résout le problème (Lee-Jahnke, 2005).

En s'appuyant sur les études fructueuses menées au sein des sciences cognitives, comme celles de la linguistique cognitive et de la psychologie cognitive, la réflexion pédagogique est tournée vers l'exercice mental durant la traduction. Vandaele (2005) a indiqué que, si la conceptualisation métaphorique est un processus cognitif auquel recourent les scientifiques lorsqu'ils ont de nouveaux concepts à présenter, cette conceptualisation métaphorique favorise aussi la compréhension des jeunes traducteurs face aux textes scientifiques. En empruntant les termes de Charles J. Fillmore, Vandaele a insisté sur le rôle joué par les schémas cognitifs dans la traduction des textes spécialisés. La « conceptualisation métaphorique » que propose Vandaele implique surtout l'intégration ou l'assimilation du message d'un spécialiste au cadre cognitif d'un jeune traducteur, ce qui constitue une construction de sens en temps réel par analogie. (Vandaele, Lubin, 2005 ; Vandaele 2007 ; Dancette, Audet, Jay-Rayon 2007).

Cette optique met l'accent sur une compréhension comparable à une reconstruction des schémas cognitifs, envisagée plus ou moins en dehors de la langue. Il est clair que l'approche cognitive dans l'enseignement de la traduction s'inscrit dans la continuité de la pragmatique, puisqu'elle souligne le rôle du contexte environnemental et celui de l'interlocuteur dans la communication. Cette interaction entre les éléments linguistiques et non linguistiques explique et nécessite la créativité langagière

Les études cognitives récentes, celles de Fauconnier, nous montrent que l'intégration conceptuelle est source de créativité cognitive et langagière. Pour Fauconnier, la parole, qui s'opère dans l'infinité de contextes et de situations tout en générant à chaque fois un sens particulier, atteint certains aspects généraux des constructions mentales et éclaire en retour les phénomènes de langage eux-mêmes (Fauconnier 1984, p10).

Les études évoquées ci-dessus nous conduisent à envisager l'enseignement de la traduction vers la langue acquise comme un traitement du message. Cette traduction se préoccupe en premier lieu de la pertinence du message, et c'est celle-ci qui détermine l'efficacité de la communication. Etant donné qu'énoncer consiste à traduire la pensée, le faire en langue étrangère demande davantage d'efforts cognitifs. La raison est simple : d'une part, la langue acquise n'est pas à la hauteur de la complexité des idées qu'on peut exposer en langue maternelle, d'autre part, la pensée se conçoit souvent, bon gré mal gré, dans le moule de la langue maternelle. Afin de briser ce paradoxe, la traduction vers la langue étrangère, comme toute énonciation à finalité communicative, doit entraîner les étudiants à des opérations mentales incluant le tri des messages et la mise en valeur de la pertinence tout en réduisant la redondance et l'ambiguïté.

Par conséquent, la traduction dont nous parlons se distingue nettement de la traduction dite « pédagogique » car elle ne vise plus l'apprentissage d'une langue étrangère par excellence, mais une capacité d'expression dans des sujets aussi variés que ceux que le futur métier des étudiants pourrait aborder. Il s'agit donc d'une traduction « transitoire » parce que celle-ci s'approche de la traduction pragmatique mais à un niveau rudimentaire par rapport à la traduction à visée professionnelle. Pour ce faire, la traduction en question cumule au moins trois missions : le perfectionnement de la langue acquise, l'initiation à une traduction pragmatique et l'adaptation à la communication dans un sujet spécialisé en fonction du futur métier.

Nous sommes donc confrontée à un défi pédagogique ni facile ni surréaliste car le niveau de français de nos étudiants se situe entre B2 et C1 selon *le Cadre européen commun de référence pour les langues* (CECRL, 2001). Ce niveau s'avère suffisant pour communiquer mais nécessite un perfectionnement pour procéder à une véritable traduction. Les cours de traduction doivent les aider à adapter leur arsenal linguistique à des contextes de travail très variés.

2. Effet et effort cognitif - comment capter la pertinence du message

La compréhension du sens est souvent complétée par le recours à des connaissances *ad hoc* selon le terme de Lagarde et Gile (2011), c'est-à-dire l'association de connaissances thématiques au contexte immédiat. Sous l'angle de la pragmatique, le sens est capté par le récepteur par inférence et dans sa pertinence (Sperber, Wilson, 1986 : 212).

« La pertinence d'un stimulus [ici le message] dépend de deux facteurs : l'effort requis pour traiter optimalement ce stimulus, et les effets cognitifs que produit ce traitement optimal. [...] côté effet, ce qui est présumé, c'est que les effets qui peuvent être obtenus sont suffisants pour qu'il vaille la peine de traiter le stimulus ; côté effort, ce qui est présumé, c'est que l'effort demandé pour traiter le stimulus est l'effort minimal nécessaire pour aboutir à ces effets. » (Sperber et Wilson, 1986, p.236).

Dans le cadre de la traduction, d'une part, le traducteur a besoin des connaissances suffisantes pour ressentir les effets cognitifs, d'où sa conscience de la pertinence ; d'autre part, si le traducteur veut ensuite sensibiliser son destinataire à un sens pertinent (Grize, 1996), il devra alors concevoir une expression qui facilite l'accès aux mêmes effets cognitifs. De ce fait, la traduction doit respecter le principe de pertinence préconisé par Sperber et Wilson. Cependant, durant la traduction, le rapport entre l'effet cognitif et l'effort cognitif mis en jeu se traduit par un équilibre entre l'implicite et l'explicite. Du côté de l'interlocuteur, plus il est doté des connaissances en question, plus il perçoit les effets cognitifs, et moins il a besoin de l'explicite pour comprendre ; pour le traducteur, l'explicite ne vise pas à apporter le maximum d'information, mais une information suffisante pour minimiser l'effort du destinataire.

Pour montrer la perception de la pertinence, Sperber et Wilson soulignent l'interaction entre la mémoire générale à court terme, les entrées encyclopédiques et l'environnement immédiatement observable (Sperber et Wilson, 1986). Ces trois éléments renvoient respectivement au discours capté, aux connaissances thématiques et à la situation où se produit la communication.

Il reste une question capitale pour la pédagogie de la traduction : comment identifier la pertinence d'un message ? En fin de compte, c'est la pertinence repérée qui confirme ou infirme l'explicite formulé par l'étudiant. Dans l'exercice de la traduction vers la langue acquise, la priorité est donnée à la compétence en communication interculturelle. Par conséquent, la pertinence signifie un maximum d'effet cognitif issu d'un minimum d'effort cognitif au profit du destinataire ciblé.

Durieux (2009) a proposé une théorie décisionnelle de la traduction dans laquelle il souligne que les inférences sont en quelque sorte des informations activées bien qu'elles ne soient pas mentionnées explicitement. D'après elle, la fusion des inférences produites et des informations explicites n'est pas le résultat d'un long calcul, mais une saisine spontanée du sens selon le principe de pertinence. Durieux recourt à la théorie de la Gestalt pour montrer le déclic qui saute à l'esprit du traducteur comme une image qui ressort sur un fond, elle illustre par un schéma le processus décisionnel déclenché par le traducteur-apprenti: traducteur - perception - appréciation - émotion - attention sélective - traitement de l'information - décision (Durieux 2009, p349-367). Nous pouvons voir que durant ce processus, la perception et l'appréciation visent la pertinence du message, celle-ci faisant l'objet de l'attention sélective avant d'aboutir à la décision.

Dans le cas de la traduction transitoire vers la langue acquise, le sens implicite demande une attention particulière et nécessite davantage d'inférence. Si la langue acquise risque d'être déficiente, et qu'elle est piégée par l'amalgame sémantique de la langue de départ, un effort cognitif supplémentaire consiste à relever le sens pertinent parmi tous les 'sens' potentiels. Par la suite, quand l'apprenti conçoit son expression en langue d'arrivée, il sera obligé de porter une attention sélective au sens le plus probant au détriment du reste. Il en résulte que l'insuffisance linguistique ne pourrait être compensée que par un effort cognitif supplémentaire et susceptible de forger le message dans un sens concis. Cet effort cognitif s'avère aussi important à la phase de compréhension pour synthétiser le message clé qu'à la phase de reformulation pour planifier sa stratégie discursive.

Le schéma de Durieux nous fait comprendre une phase intéressante : après la capture du sens, le traducteur se doit de faire le tri des informations à la fois en provenance du discours et de son contexte, et cela pour décider sa stratégie discursive. Cette phase signifie un effort cognitif juste avant la réexpression. Cette fois, le sens compris s'intègre à un dire. Il y a fusion des deux espaces : espace cognitif et linguistique.

Quand la langue utilisée n'est pas parfaitement maîtrisée, l'apprenti est contraint à remodeler l'idée dans un moulage linguistique qui lui vient à l'esprit. Cela nécessite aussi le traitement de l'information que Durieux place après la capture du sens et avant la décision de la reformulation. Ce processus est alimenté par deux 'inputs': l'idée à exprimer et l'outil linguistique à utiliser. Autant l'apprenti ne peut pas tout dire puisque son arsenal linguistique est très limité, autant il est obligé de caricaturer le profil le plus proéminent pour rendre sa traduction efficace. Pour montrer ce traitement d'information juste avant la reformulation, nous nous appuyons sur l'intégration conceptuelle de la théorie du 'blending'.

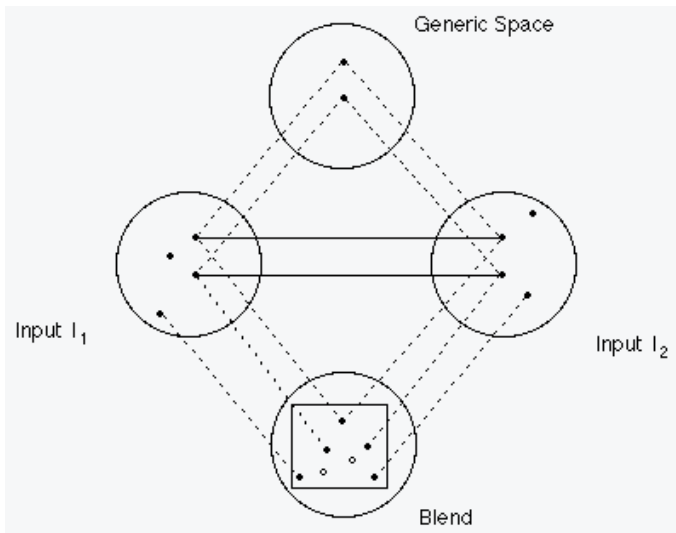
3. Le blending dans la traduction

La théorie du blending, développée par Fauconnier et Turner, étudie la manière dont l'être humain pense, conceptualise et construit le sens dans le discours comme dans toute création humaine. Le processus mental qu'ils baptisent 'intégration conceptuelle' est, selon eux, fondamental pour toute créativité intelligente de l'homme, y compris la créativité langagière capable d'exprimer une infinité de scénarios réels ou irréels (Fauconnier et Turner 2002).

Pour illustrer le processus de l'intégration conceptuelle, nous reprenons l'exemple de Fauconnier et Turner dans *The Way We think* (2002). C'est un paragraphe extrait d'un article du New York Times, section science, le 24 décembre 1996, assorti d'une photographie sur laquelle une petite antilope américaine est chassée en même temps par des cheetahs préhistoriques dessinés au crayon et par de gros chiens. Le titre de l'article est : Ghosts of Predators Past.

The pronghorn runs as fast as it does because it is being chased by ghosts-the ghosts of predators past...As researchers begin to look, such ghosts appear to be ever more in evidence, with studies of other species showing that even when predators have been gone for hundreds of thousands of years, their prey may not have forgotten them (Fauconnier, Turner, 2002 :115).

Ici, dans les termes de Fauconnier et Turner, il y a au moins deux espaces mentaux, soit un espace préhistorique (input 1) et un espace moderne (input 2). L'intégration conceptuelle peut s'expliquer par le graphique 1 :



Graphique 1

Dans la réalité préhistorique, la petite antilope américaine n'aurait pas pu courir plus vite qu'un cheetahs, un de ses prédateurs les plus dangereux ; mais dans l'espace moderne (input 2), l'antilope court effectivement plus vite que les chiens. Maintenant, les deux espaces mentaux se superposent et se recourent (espace générique). L'intégration conceptuelle (*Blending*) donne lieu à une structure émergente: si une antilope américaine moderne court aussi vite, c'est parce qu'elle n'a pas oublié le prédateur fantôme qui la chassait à l'époque préhistorique.

La structure émergente est donc générée par l'intégration conceptuelle des deux espaces mentaux. Bien que cette intégration conceptuelle donne une image tout à fait fictive, puisque l'antilope moderne ne peut pas se souvenir de son prédateur préhistorique, d'autant plus que celui-ci a disparu et est donc devenu « fantôme », cette image fictive a pour effet de construire un sens inédit: la mémoire qui traverse le temps représente la génétique de l'espèce.

La génétique exprimée comme mémoire est métaphorique, certes, mais il s'agit d'une conceptualisation métaphorique. Lakoff (1980) a noté que la conceptualisation par l'homme est de nature métaphorique. Rydning (2005) a appliqué la théorie de l'intégration conceptuelle à la traductologie. Son objectif était de révéler « l'imagination et la créativité déployées pour construire le sens, avant de montrer comment le modèle cognitiviste permet de rendre compte du sens en termes de projection domaniale et de relations entre divers espaces mentaux » (Rydning, 2005 : 393). Dancette, Audet et Jay-Rayon, dans leur article co-signé, empruntent aussi l'idée d'intégration conceptuelle pour analyser la créativité en traduction (2007 :108-122).

Si le texte original apporte des données en tant qu'information nouvelle (input 1), celle-ci doit fusionner avec l'acquis cognitif du traducteur (input 2) dans l'espace générique (informations et réserves de langues activées), afin de produire un sens modulé dans le langage du traducteur (structure émergente). Pour Fauconnier et Turner, l'intégration conceptuelle construit un sens émergent, une structure propre qui émerge et qui n'existe pas dans les espaces initiaux (input 1 et input 2).

Nous allons recourir aux trois concepts-clé pour démontrer le mécanisme d'une traduction pertinente et efficace : identité, relation vitale et structure émergente. Nous allons montrer, à travers quelques exemples, quels sont les outils cognitifs dont les étudiants se servent subconsciemment pour réussir la traduction d'un terme sans correspondance préalable, celle d'une idée complexe, ou enfin, pour concevoir une expression plus ou moins créative.

3.1 L'« identité » d'un objet, un prototype à adapter aux circonstances

Pour la théorie de l'intégration conceptuelle, l'identité représente une « nature homogène » de tous les objets désignés par un mot ou une expression, car nous, les lecteurs, nous avons compressé l'image de tous les objets de la même catégorie dans une « identité ». L'idée de « compression » est très proche de l'abstraction conceptuelle, alors que « identité » est synonyme de « prototype » pour la linguistique cognitive.

Quand nous lisons un mot ou une expression dans une circonstance donnée, le concept désigné passe alors à la « décompression ». La décompression consiste à placer de nouveau le « prototype » dans l'espace intégré (*blend*); cette fois-ci, le prototype, *pronghorn* par exemple, n'est ni celui chassé par le prédateur préhistorique, ni l'antilope américaine moderne, il traverse le temps, il a connu l'évolution biologique, et il a réussi son adaptation à l'environnement. Nous pouvons voir qu'à l'issue de l'intégration conceptuelle, le prototype préexistant s'intègre à la circonstance à chaque fois particulière pour donner lieu à la structure émergente. Cette structure émergente est dotée d'un sens qui n'est ni présent dans le prototype initial, ni explicitement présent dans le texte. C'est ainsi que le sens est construit, et le même processus mental est applicable à la traduction.

Pour la traduction, durant la compréhension, le concept saisi est le fruit de la fusion entre le prototype (donné par le bagage cognitif) et le contexte (donné par l'auteur et les circonstances). Mais il est intéressant de noter que, juste avant la reformulation en langue étrangère notamment, nous constatons encore une fois la fusion du sens compris avec l'espace mental du traducteur, cette fusion va conditionner une expression, celle-ci étant marquée par une adaptation aux outils disponibles. C'est donc la modulation de la conceptualisation par rapport à un vouloir dire.

Sur le plan didactique, la traduction vers la langue B laisse une trace de cette évolution cognitive. Nous citons ci-dessous un exemple extrait de la traduction de nos étudiants¹.

Exemple 1 :

Texte original en chinois

最近三四年，中西部地区加大了开发力度，低端产业向中西部转移，在经济快速增长的同时，环境污染问题也凸显出来。

Traduction littérale de l'original

Ces derniers 3 ou 4 ans, les régions du centre et de l'ouest ont renforcé leur développement ; *les industries bas de gamme* se déplacent vers le centre et

l'ouest ; *en même temps* que l'économie s'accroît vite, le problème de la pollution environnementale est devenu prééminent.

Traduction faite par l'étudiant

Ces trois ou quatre dernières années, on renforce l'exploitation au Centre-ouest et y transfère *des industries à faible valeur ajoutée*. Conséquence : la croissance rapide va de pair avec le problème prononcé de la pollution.

Dans la traduction vers la langue B, l'étudiant n'a pas de difficulté pour comprendre dans sa langue maternelle '低端产业'. Le concept renvoie à des industries qui ne demandent pas de technologies sophistiquées (c'est le cas du textile et de la manufacture). Cela dit, ces industries constituent le moteur de la croissance chinoise, mais elles sont toutes énergivores, polluantes et peu rentables. Les attraits de ces industries résident dans le fait qu'elles absorbent massivement la main d'œuvre non qualifiée et contribuent au PIB. N'oublions pas qu'en Chine, la croissance du PIB est presque la seule référence « probante » pour montrer la compétence du gouvernement local.

Pour les Chinois, '低端产业' évoque tout de suite le prototype évoqué ci-dessus, l'effort cognitif est presque nul durant la compréhension. Mais quand les étudiants passent au français, ils pourraient ne pas prendre en compte le riche implicite du terme, leur tâche ne serait pas difficile car 低端 correspond exactement à « bas de gamme » au niveau linguistique ; ils pourraient tout à fait se contenter de le traduire par « industries bas de gamme », puisque cette expression est compréhensible.

Ce qui est intéressant, c'est que leur première réaction était de rejeter d'emblée cette correspondance qu'ils considèrent comme un piège. Nous avons constaté à travers leurs débats dans le forum² que, à leurs yeux, 'bas de gamme' s'emploie pour qualifier les produits, et qu'ils ne sont pas sûrs de savoir si cette expression est correcte pour les industries. Leur discussion s'est longtemps attardée sur ce sujet. Les étudiants confrontent leur prototype (input 1) avec le texte (input 2). Dans les termes de Turner, ils rebranchent le prototype sur l'univers du texte pour en tirer la partie pertinente (décompression) (Turner, 2010).

A ce moment-là, un problème surgit : le concept devient si dilaté qu'on ne peut pas tout dire, les étudiants sont obligés de se repencher sur un des traits saillants. Certains proposent 'industries à faible valeur ajoutée', d'autres préfèrent 'industrie à forte densité en main d'œuvre', ou 'industries peu sophistiquées'. Nous y voyons un effort d'adaptation systématique lorsque l'image tous azimuts doit s'aplatir sur les mots. Force est de souligner que, dans cet exemple, le mécanisme de la synecdoque surgit vers la fin de la déverbalisation, c'est-à-dire au moment où le sens est déjà saisi et où il faut prendre une décision pour le formuler verbalement.

3.2 Relation vitale - pertinence qui dépasse la langue

Le deuxième contraste qui mérite notre attention dans l'exemple 1, c'est 'en même temps' qui se traduit par 'conséquence'. Cette fois, l'intégration conceptuelle n'agit pas entre le bagage cognitif et le contexte, elle refond les deux inputs présents à l'intérieur de l'original :

input-1) : les industries bas de gamme se déplacent vers le centre et l'ouest ;

input-2) : en même temps que l'économie s'accroît vite, le problème de la pollution environnementale est devenu préminent;

Blend) : on renforce l'exploitation au Centre-ouest et y transfère des industries à faible valeur ajoutée.

Conséquence : le développement rapide va de pair avec le problème prononcé de la pollution.

Dans l'original, le premier espace mental étant le déplacement des industries polluantes vers l'ouest, le deuxième étant la pollution qui s'y aggrave, il suffit de superposer les deux pour que la partie convergente (espace générique) nous amène aisément à un lien entre la pollution et l'arrivée des industries à l'ouest du pays (structure émergente). Ce lien, les étudiants l'identifient comme un lien de cause à effet, d'où « conséquence ». Ce lien, Fauconnier et Turner le dénomment « relation vitale » :

Some vital relations bring with them an interval, expanse, or chain that we call a "string." Those vital relations are Time, Space, Cause-Effect, Change, Part-Whole, and Intentionality. (Fauconnier, Turner, 2002 : 114)

La théorie de la pertinence souligne que l'interprétation de l'énoncé précédent « constitue un contexte immédiat dans le cadre duquel le nouvel énoncé pourra être traité. » (Sperber, Wilson, 1986 : 212). Elle n'a pas tort car dès qu'il y a un problème de compréhension, la première réaction du lecteur est de relire les phrases précédentes afin d'en déduire un sens. Mais encore une fois, comment un énoncé aide-t-il à en comprendre un autre ? Quelquefois, on n'a pas de difficulté pour comprendre les phrases, mais la lecture continue sans qu'on en voie la pertinence ; il faut souvent attendre plusieurs phrases ou même plusieurs pages pour que le déclic arrive. Comment expliquer le déclic qui surgit à intervalles imprévisibles et variables en fonction des interlocuteurs différents ? L'exemple suivant montre comment l'intégration conceptuelle synthétise plusieurs informations pour simplifier la traduction quand la syntaxe en langue de départ s'avère trop compliquée voire agrammaticale. La phrase originale est en effet mal dite, mais elle est authentique. Nous l'avons volontairement choisie pour mettre à l'épreuve l'effort cognitif des apprenants. Au lieu de donner la traduction littérale, nous nous

contentons de comparer trois versions différentes de trois étudiants, la première étant extrêmement proche de la phrase originale sur le plan linguistique, les deux dernières étant plutôt le résultat de l'intégration conceptuelle.

Exemple 2 :

Texte original en chinois

隐私的界定与内涵以及隐私权的法律保护具有鲜明的时代特征，随着计算机的发明和广泛运用，极大地改变了人类生活方式和生产方式，也带来隐私领域的新问题。

Traduction littérale de l'étudiant A :

La définition et la connotation de la confidentialité personnelle et la protection juridique du droit à la vie privée ont une caractéristique nette de l'époque actuelle. L'invention et l'utilisation à grande échelle de l'ordinateur ont beaucoup changé le mode de vie et de production de l'homme. Du même temps, on trouve de nouveaux problèmes dans la vie privée causés par l'ordinateur.

Traduction faite par l'étudiant B :

La définition de la vie privée, ainsi que les lois qui la protègent, évoluent avec le temps. L'apparition et la population des ordinateurs ont profondément changé notre mode de vie et notre mode de production, et en même temps ont créé de nouveaux problèmes dans la protection de la vie privée.

Traduction faite par l'étudiant C :

La définition de la vie privée et les lois pour la défendre changent selon l'époque : avec l'invention et la généralisation de l'ordinateur, notre mode de vie et de production ont connu des changements radicaux, ce qui amène de nouveaux problèmes dans la protection de la vie privée.

Pour traduire la partie soulignée, l'étudiant A a presque calqué la structure syntaxique de la phrase originale, il a agencé les mots en français dans le même ordre qu'en chinois. De ce fait, son expression est nettement plus redondante et moins claire que les versions de B et de C. Les étudiants B et C, au contraire, ont intégré et trié les informations linguistiques pour donner une expression plus condensée et plus efficace car ils ont mis en avant le lien entre la définition de la vie privée, les lois qui la protègent et l'évolution dans le temps.

L'exemple 2 montre que la relation vitale a pour rôle de révéler la pertinence car elle permet aux apprenants de trouver un lien derrière plusieurs informations. En outre, comme il s'agit d'une opération mentale, celle-ci ne se réalise pas toujours à partir des indices linguistiques. Il arrive donc que le vouloir dire prenne le dessus et efface les indices linguistiques, c'est pourquoi les étudiants B et C ont choisi

d'interpréter 'les caractéristiques nettes de l'époque' par 'évoluer avec le temps' et 'changer selon l'époque'.

3.3 la structure émergente : une créativité qui vise l'efficacité communicative

Aujourd'hui, la traduction automatique, d'une performance grandissante, se montre d'ores et déjà ambitieuse dans l'interprétation simultanée sans parler de la traduction écrite qui est de plus en plus pratiquée à l'aide du système CAT (Computer assiste d translation). En matière de mémoire et de vitesse, l'homme n'est pas compétitif face à l'informatique. Mais n'oublions pas que toute traduction automatique s'appuie sur le tri et la mise en correspondance des corpus enregistrés. Par conséquent, aussi intelligente qu'elle soit, la machine ne peut que travailler sur l'explicite, elle ne peut pas toucher le sens implicite, ce qui constitue son défaut en matière de compréhension. En ce qui concerne la reformulation, la traduction automatique ne peut pas travailler sur la pertinence, car celle-ci est à l'origine de l'intégration conceptuelle et non du texte en soi.

L'intégration conceptuelle ne peut se faire que par l'homme. La raison est triple, d'abord parce que la relation vitale qui déclenche le déclic n'est pas régie par l'indice linguistique, la déduction étant souvent implicite ; ensuite, la projection sélective est plus intuitive et empirique que calculable, elle n'est pas non plus seulement régie par l'indice linguistique non plus ; enfin, la structure émergente n'est pas une simple addition des espaces mentaux, elle résulte du rapprochement entre les éléments pertinemment sélectionnés dans les messages successifs et dans le contexte *in situ*, c'est donc une construction mentale propre à l'homme qui se laisse adapter à son environnement.

Voici un exemple de traduction faite par un étudiant sur la disparition mystérieuse du vol MH370. La phrase que nous avons extraite parle de la deuxième hypothèse avancée pour expliquer cette catastrophe.

Exemple 3 :

Texte original en chinois

第二个原因是，飞行员无意中解除了飞机的自动驾驶功能，而造成坠毁。这种情况下飞机可能坠落在距离其最后联络地点 5-6 小时的距离外

Traduction littérale de l'original

La deuxième explication est que le pilote aurait désactivé, par inattention, la navigation automatique et donc aurait causé le crash. Dans ce cas-là, *l'avion chuterait à une distance de 5 ou 6 heures du lieu du dernier contact*

Traduction faite par l'étudiant :

La deuxième explication serait la désactivation inconsciente de la navigation automatique, ce qui provoquerait le crash de l'avion. L'avion pourrait *s'écraser de 5 à 6 heures après le dernier contact*.

La phrase soulignée dans l'original représente déjà une intégration conceptuelle chez l'auteur puisque « 5 à 6 heures », le concept du temps, est employé ici pour marquer la distance. Cela n'empêche personne de comprendre qu'il s'agit de 5 ou 6 heures de vol, bien que le mot « vol » soit absent. Il y a donc trois inputs que nous présentons ici comme trois images pour montrer la construction mentale chez l'étudiant:

Image 1 : le pilote a désactivé la navigation automatique sans le savoir

Image 2 : l'avion continue à voler pendant 5 ou 6 heures,

Image 3 : à l'endroit où est arrivé l'avion après 5 ou 6 heures, l'avion a chuté

La traduction nous permet de voir que, en intégrant ce défilé d'images, l'étudiant se concentre sur le temps. Il raconte la même histoire dans le temps et non dans l'espace, contrairement à l'original qui met l'accent sur l'endroit du crash. Nous pouvons dire que l'effet cognitif est égal pour les deux, tandis que la lecture de la deuxième version paraît plus fluide et donc moins laborieuse que la première avec « l'avion chuterait à une distance de 5 ou 6 heures du lieu du dernier contact ». Comparons maintenant les deux phrases :

L'avion chuterait à une distance de 5 ou 6 heures du lieu du dernier contact

L'avion pourrait s'écraser de 5 à 6 heures après le dernier contact

Raconter la même histoire avec une perception légèrement différente signifie que le jeune traducteur a essayé de représenter le même scénario de manière imaginaire. Le message est condensé, tandis que l'idée de la distance s'évapore, mais rien n'est infirmé : si l'avion s'écrase 5 à 6 heures après le dernier contact, cela veut dire aussi que l'avion a parcouru une distance qui nécessite 5 à 6 heures de vol. La projection sélective focalisée sur le temps conforte la compréhension du lecteur grâce aux efforts déployés par les étudiants dans le réaménagement du rapport entre l'explicite et l'implicite.

Est-ce que ce réaménagement entre l'explicite et l'implicite est de la créativité ? Notre réponse est oui. Non seulement parce que l'interprétation humaine ne reprend pas la forme linguistique, mais aussi parce qu'elle reconstruit le schéma cognitif en fonction du scénario imaginaire. En cas de traduction automatique, l'ordinateur ne contournerait pas « la distance » de « 5 à 6 heures » du « lieu du dernier contact », il répéterait à la fois le temps et la distance sans prendre en compte la redondance

et la fatigue qu'il infligerait au destinataire, créant peut-être aussi une formulation peu idiomatique dans la langue d'arrivée.

Conclusion

Il est à souligner que l'intégration conceptuelle s'exerce sur les espaces mentaux et qu'elle dépasse les entrées verbales. De ce fait, elle permet aux étudiants de se débarrasser des contraintes linguistiques. Une des conditions *sine qua non* de cette opération mentale est la construction d'un schéma cognitif auquel se greffe une information nouvelle; par la suite, la projection sélective éclaire la relation vitale entre les deux, elle déclenche alors une compréhension plus ciblée.

Dans le cas de la traduction, force est de constater qu'une faible maîtrise de la langue acquise provoque l'intégration conceptuelle. L'étudiant se voit obligé d'adapter le vouloir dire à un arsenal linguistique rudimentaire. Mais cette modulation est aussi source de créativité car l'idée se conçoit en suivant la structure émergente en image. Reconcevoir l'idée pour la rendre descriptible, cette approche a été qualifiée de cognitive par les traductologues à travers les notions de synecdoque, de métonymie et de conceptualisation métaphorique.

Si les études cognitives (Spellman, Willingham, 2007) placent toujours la résolution du problème au cœur de l'intelligence humaine, trouver une solution pour exprimer une idée qu'on a à l'esprit a pour effet de renforcer les facultés de la pensée. Quand comprendre nécessite aussi bien la déduction que la recherche de la pertinence, et quand exprimer demande à la fois le raisonnement et la créativité, nous pouvons tout à fait considérer la traduction comme un entraînement cognitif. Voulu comme un exercice qui recourt aux facultés cognitives, la traduction est aussi un exercice qui renforce en retour les facultés cognitives.

Bibliographie

- Balliu, C. « Cognition et déverbalisation ». *Meta*, 52(1), p.3-12.
- Choi, J. Y. 2006. Metacognitive: Evaluation Method in Consecutive Interpretation for Novice Learners. *Meta*, 51(2), p. 273-283.
- Dancette, J., Halimi S. 2005. « La représentation des connaissances : son rapport à l'étude du processus de traduction ». *Meta*, 50(2), p.548-559.
- Dancette, J., Audet, L., Jay-Rayon, L. 2007. « Axes et critères de la créativité en traduction ». *Meta*, 52(1), p.108-122
- Fauconnier, G. 1984. *Espaces mentaux*. Paris : les Editions de Minuit
- Fauconnier, G., Turner, M. 2002. *The Way we think: Conceptual Blending and the Mind's hidden Complexities*. New York: Basic Books.
- Gorton, A. 2012. 'B' Language Interpreting: The interpreter's perspective. *Forum*, 10(2), p. 61-88.

- Grize, J.B. 1996. *Logique naturelle et communications*. Paris : Presse Universitaires de France.
- Lagarde, L., Gile, D. 2011. « Le traducteur professionnel face aux textes techniques et à la recherche documentaire ». *Meta*, 56 (1), p.188-199.
- Lakoff, G., Johnson, M. 1980. *Metaphors we live by*. Chicago: University of Chicago Press.
- Lee-Jahnke, H. 2005. "New Cognitive Approaches in Process-Oriented Translation Training". *Meta*, 50(2), p. 359-377
- Rydning, A.F. 2005. "The Return of Sense on the Scene of Translation Studies in the Light of the Cognitive Blending Theory". *Meta*, 50(2), p.392-404.
- Seleskovitch, D., Lederer, M. 1984. *Interpréter pour traduire*. Paris : Didier Erudition.
- Seleskovitch, D., Lederer, M. 2002. *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*. Paris et Luxembourg : Didier Erudition et OPOCE.
- Spellman, B.A., Willingham, D.T. 2007. *Current Directions in Cognitive Science*. Beijing: Beijing Normal University Press.
- Sperber, D., Wilson, D. 1989. *La Pertinence, Communication et cognition*. Traduit par Gerschenfeld, A. & Sperber, D. Paris, les Editions de Minuit.
- Turner, M. 2010. *Ten Lectures on Mind and Language*. Beijing: Foreign Language Teaching and Research Press.
- Vandaele, S. 2002. « Métaphores conceptuelles en traduction biomédicale et cohérence ». *Meta*, 15(1), p.223-239.
- Vandaele, S., Lubin, L. 2005. « Approche cognitive de la traduction dans les langues de spécialité : vers une systématisation de la description de la conceptualisation métaphorique ». *Meta*, 50(2), p.415-431.
- Vandaele, S. 2007. Quelques repères épistémologiques pour une approche cognitive de la traduction. Application à la traduction spécialisée en biomédecine. *Meta*, 52(1), p.129-145.
- Williams, M. 2001. The application of Argumentation Theory to Translation Quality Assessment. *Meta*, 46(2), p.326-344.

Notes

1. Le présent article est le fruit des études menées dans le cadre du projet de la réforme pédagogique de BFSU. MOODLE 数字平台-法语笔译合作建构教学模式研究
Pour refléter strictement la forme originale en chinois, nous mettons la traduction littérale entre parenthèses sans prendre en compte la qualité de la traduction, car il est important pour le lecteur de relever le contraste entre la disposition des idées en chinois et la stratégie conçue par les étudiants.
2. L'exemple 1 est le devoir d'un groupe de 4 étudiants qui travaillent en équipe. Nous avons une plate-forme électronique qui héberge les données des devoirs en trois étapes : 1, avant de commencer la traduction, les étudiants préparent en groupe de 3 ou 4 personnes la documentation et le glossaire, ils les mettent sur la plate-forme, ce qui leur permet de partager les connaissances thématiques et langagières du domaine traité ; 2, une semaine après, ils y mettent leur traduction individuelle ; 3, deux jours après leur devoir individuel, ils travaillent de nouveau en groupe pour réaliser une traduction au nom de l'équipe ; à cette étape, les débats se font directement dans le forum sur la plate-forme, équipe par équipe, ce qui permet à l'enseignant de surveiller et de retracer leur construction du sens ainsi que leur processus de reformulation.



ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

Traduction du thème et du sujet dans une perspective de typologie linguistique

LI Junkai

Université Sun Yat-Sen

lijunkai5@mail2.sysu.edu.cn

Reçu le 16-01-2017 / Évalué le 19-05-2017 / Accepté le 19-06-2017

Résumé

Le français est une langue « à prééminence du sujet », dont la syntaxe est représentée par la structure « sujet/prédicat », alors que le chinois est une langue « à prééminence du thème », la structure « thème/rhème » occupant une place primordiale sur le plan syntaxique. Force est cependant de constater que les étudiants sont affectés par cette différence typologique au cours de leurs traductions : la structure typologique de la langue source suscite un transfert négatif envers la langue cible. Ainsi devons-nous accorder une attention particulière à la transformation entre le thème chinois et le sujet français au cours de la traduction. Cet article vise à apporter des améliorations concernant la traduction entre ces deux langues par le biais d'une analyse typologique des erreurs dans des exercices de traduction d'étudiants.

Mots-clés : thème, sujet, traduction, transformation, typologie linguistique

语言类型学视域下主题与主语的转换翻译

摘要：法语是主语突显语言，句法结构以“主语/谓语”类型为主；而汉语则属于典型的主题突显语言，“主题/述题”结构占有重要的句法地位。观察发现，在汉法/法汉翻译时，学生常常受到两种语言的类型学差异所造成的干扰；源语言的类型学结构特征往往给目的语带来负迁移。因此在双向翻译的过程中，应该特别注意汉语的“主题”与法语的“主语”之间的转换。本文通过分析学生翻译产出的偏误，试图从语言类型学对比的角度优化此类句子的汉法/法汉翻译。

关键词：语言类型学，主题，主语，转换，翻译

Translation of topic and subject in the perspective of linguistic typology

Abstract

French is a subject-prominent language, whose syntax structure is marked by the contrast “subject/predicate”; while Chinese is a topic-prominent language, the opposition “topic/comment” occupies a primordial place in its syntax. It can be

frequently observed that students tend to be influenced by the typological difference between these two languages during translation. The typological structure of the source language exerts negative transfers to the target language. Thus, we must pay particular attention to the transformation between the Chinese “topic” and the French “subject” while we translate one language into the other. This article aims to improve the translation of these sentence structures by analyzing the errors produced by students in the perspective of linguistic typology.

Keywords: linguistic typology, topic, subject, transformation, translation

Introduction

La typologie linguistique offre un cadre théorique explicatif concernant divers phénomènes syntaxiques et morphologiques. Le chinois contemporain¹ et le français standard étant deux langues très distinctes du point de vue typologique, une analyse contrastive menée dans une perspective typologique permet non seulement de mieux appréhender la diversité linguistique, mais également de contribuer aux recherches en traductologie pour ces deux langues.

Sur le plan syntaxique, les structures du mandarin posent des difficultés à la fois aux étrangers qui apprennent cette langue et aux étudiants chinois lors de traductions. En français standard, la dichotomie « sujet/prédicat » domine les structures syntaxiques, mais cette opposition binaire conventionnelle ne s’applique pas tout à fait à la langue chinoise. La syntaxe de cette dernière est en effet largement représentée par une opposition dite « thème/rhème ». De ce fait, notre analyse se focalise essentiellement sur la subjectivisation dans la traduction du mandarin au français et la thématization dans la traduction du français au mandarin, en nous appuyant sur une étude contrastive de spécificité typologique de ces deux structures syntaxiques. Notre étude est basée sur l’analyse qualitative d’un corpus de 20 phrases de thème et 20 phrases de version, réalisées par 50 étudiants chinois en 2^{ème} année de français.

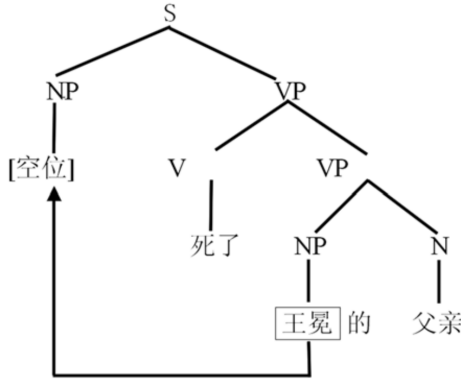
1. Les oppositions « thème/rhème » et « sujet/prédicat »

Le rôle et la définition du sujet en français sont étudiés depuis des décennies. Mais le rôle du thème en chinois, comme le souligne la célèbre phrase « 王冕死了父亲。 », suscite une vive polémique depuis les années 1960 (Yu et Lü, 2011).

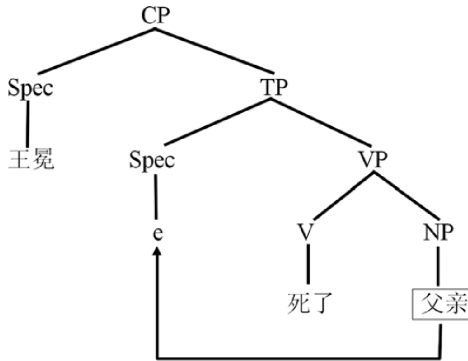
- (0) ch : 王冕 死 了 父亲。
 Wang Mian mourir aspect accompli père.
fr : Le père de *Wang Mian* est mort.²

Si le sens de cette phrase ne pose aucune difficulté, essayons cependant de comprendre comment elle est générée sur le plan syntaxique. Selon la théorie

généralive de Chomsky (1995), le rôle du sujet *Wang Mian* aurait été distribué par une dislocation de sa position originale en tant que complément d'objet dans la structure profonde (Xu, 2005) :



Cependant, la génération du sujet par dislocation devrait se justifier par une motivation ; or la syntaxe généralive ne fournit aucune explication adéquate. De ce fait, Pan et Han (2005) indiquent que *Wang Mian* dans cette phrase est en effet le thème, et non le sujet :



Cette analyse est basée sur la typologie linguistique de la syntaxe, selon laquelle le chinois est une langue « à prééminence du thème » (Li et Thompson, 1976 : 38). De ce point de vue, le sujet n'est pas un élément obligatoire dans la syntaxe du mandarin, tandis qu'en français, comme dans toutes langues « à prééminence de sujet » (*ibid.*), le sujet est primordial et domine toute la phrase. Mais ceci ne veut pas dire qu'il n'existe pas de sujet dans une langue « à prééminence du thème », ni qu'il n'y ait pas de thème dans les langues « à prééminence de sujet ». Voici deux exemples :

(4) ch :	他	/	身体	很	好。
	il	/	corps	(santé)	très bon.
	thème			rhème	
fr :	Il	/	a une bonne santé.		
	ou	/	est en bonne santé.		
	sujet		prédicat		

Dans les exemples (3) et (4), le thème de la phrase chinoise correspond plus ou moins au sujet de la phrase française. Mais dans la plupart des cas, les deux syntagmes ne sont pas identiques, au moins sur le plan syntaxique, ce qui nous incite à la prudence dans la transformation du thème en sujet et *vice versa* au cours de traductions entre les deux langues.

2. La subjectivisation dans la traduction du chinois au français

Comme la structure « thème/rhème » s’emploie très largement dans l’usage courant de la langue chinoise et que le sujet est souvent caché ou mêlé au thème, la pertinence du choix du sujet s’avère cruciale au cours de traductions vers la langue française. Les exercices de traduction produits par les étudiants font apparaître certains mélanges ou des confusions au niveau du choix du sujet en français :

2.1 Confusion du thème avec le sujet

Une erreur très fréquente des étudiants est de considérer le thème chinois comme sujet français, étant donné que le thème est antéposé dans la phrase comme si c’était le cas du sujet.

(5) ch :	中国的大城市	/	都	兴建	了	地铁。
	métropoles chinoises	/	tous	construire	aspect accompli	méto
	thème				rhème	

fr : a.^{*3} Les métropoles chinoises ont toutes construit le métro.

b. Des lignes de métro ont été construites dans toutes les métropoles chinoises.

Dans la phrase (5), le syntagme « les métropoles chinoises » est effectivement le thème de la phrase, mais l’étudiant l’a utilisé comme sujet dans sa traduction française. « Les métropoles chinoises » en tant que thème indique la circonstance de la construction de métro, et l’agent du verbe « construire » est impliqué. Dans un tel cas, la voix passive de la phrase *b* est à privilégier.

2.2 Mauvaise mise en focus dans la traduction du thème

En mandarin, le syntagme thématiqué est souvent mis en focus sur le plan sémantique et informationnel. Pour une traduction fidèle à l'emphase informationnelle, il vaut mieux opter pour une traduction correspondante, par exemple, par le pronom impersonnel « il » en français :

(6) ch : 图书馆 / 被 偷 了 几十本书。
 bibliothèque / marque du passif voler aspect accompli une dizaine de livres
 thème rhème

fr : a.* La bibliothèque a été volée une dizaine de livres.

b.* Une dizaine de livres ont été volés à la bibliothèque.

c. Il a été volé à la bibliothèque une dizaine de livres.

Dans la phrase (6), le syntagme « la bibliothèque » est mis en focus grâce à la thématisation du chinois. Cette mise en focus thématique met l'accent sur le fait que la bibliothèque a été victime d'un vol. La traduction *a* étant déjà fautive, si nous utilisons « une dizaine de livres » en tant que sujet comme dans la traduction *b*, l'accent se déplace sur les livres, ce qui ne correspond pas au sens de la langue source. La fonction de la mise en focus par le pronom impersonnel est largement constatée dans les langages juridique ou scientifique en français, permettant de se situer dans un registre objectif et impartial. Par exemple :

(7) ch : 出国人员 / 应 注射疫苗。
 expatriés / devoir vacciner
 thème rhème

fr : a.* Les expatriés devraient vacciner.

b. Il est recommandé aux expatriés de se faire vacciner.

De ce fait, pour une traduction accrochée à la mise en focus de la phrase chinoise thématiquée, nous pouvons préconiser une traduction par le pronom impersonnel « il » pour marquer l'emphase sur la perte des livres de la bibliothèque comme dans l'exemple (6)c.

2.3 Négligence de l'ellipse du sujet en chinois

En chinois, l'ellipse du sujet est fréquente et légitime (Zeng, 2015) ; en français en revanche, ce type de phrases exige une complémentation du sujet en vue d'une structure « sujet/prédicat ». Une erreur de traduction typique consiste à négliger le sujet omis et à considérer le thème pour sujet :

- (8) ch : 去他家 / 可以 搭地铁。
 aller chez lui / pouvoir prendre le métro
 thème rhème

fr : a. * Aller chez lui peut prendre le métro.

b. On peut prendre le métro pour aller chez lui.

Dans cette phrase, le complément circonstanciel est thématisé en chinois et le sujet est omis dans le rhème. Il s'agit d'une erreur très fréquente, à laquelle l'emploi du pronom indéfini « on » permet de remédier, et dont l'usage est semblable au cas de l'ellipse du sujet en mandarin, qui implique un actant comme « les gens », « nous », « quelqu'un » ou « n'importe qui ».

2.4 Structure « thème/rhème » en français

Comme nous l'avons illustré en introduction, la structure « thème/rhème » est également présente dans la langue française, surtout à l'oral. Cependant, bien que la fonction pragmatique de cette thématisation corresponde *grosso modo* à celle du mandarin, leur réalisation syntaxique respective n'est pourtant pas identique :

- (9) ch : 那本书 / 他 已经 拿走了。
 Ce livre-là / il déjà prendre aspect accompli
 thème rhème

fr : a.* Ce livre-là, il a déjà pris.

b. Ce livre-là, il l'a déjà pris.

Dans la majorité des langues indo-européennes d'Europe, la thématisation prend le plus souvent la forme d'une prolepse et s'accompagne d'une dislocation syntaxique. En français, la thématisation peut se construire par l'antéposition d'un syntagme de la phrase suivie d'une virgule. « Sur le plan pragmatique, la prolepse est une illustration parfaite de l'idée que tout énoncé de la langue se décompose en thème et rhème » (Bacry, 1992). Cette fonction va de pair avec la structure « thème/rhème » du mandarin, bien que la génération de la partie « rhème » ne soit pas identique. En chinois, dans la mesure où le thème ne provient pas de la dislocation, l'antéposition du syntagme du thème ne se reprend pas dans la partie « rhème », alors qu'en français, le thème étant généré par une dislocation, il doit être repris par un pronom anaphorique. Si nous souhaitons conserver la structure « thème/rhème » dans la traduction française, il est indispensable de rajouter une anaphore à la position où se trouvait le syntagme du thème avant la dislocation comme dans la phrase (9) b.

Ainsi, la subjectivisation joue un rôle très important dans la traduction du chinois au français lorsqu'il s'agit de phrases thématisées. Il s'agit de ce fait de porter une attention particulière sur le choix du sujet : en fonction des cas, soit le sujet logique impliqué dans la structure sémantique, soit le pronom impersonnel ou indéfini.

3. La thématisation dans la traduction du français au chinois

Des erreurs de traduction concernant la voix passive sont fréquentes dans les productions des étudiants. L'usage du passif en français est plutôt libre tant sur le plan syntaxique que sur le plan sémantique, au contraire de la voix passive chinoise qui présente des contraintes d'ordres syntaxique, sémantique et communicatif, contraintes souvent négligées par les étudiants chinois.

Depuis le Mouvement du 4 mai⁴, la *Baihuawen* (白话文, langue vernaculaire moderne) gagne en importance par rapport au chinois littéraire écrit. De nombreux ouvrages scientifiques ont été introduits en Chine par intermédiaire de leur traduction en *Baihuawen*, et Wang Li (1985) indique que la langue chinoise moderne, en raison de traductions européanisées - traductions qui conservent dans la langue cible les structures morphosyntaxiques de la langue source -, a subi une influence considérable des langues européennes. Typologiquement parlant, plusieurs marques de l'européanisation du mandarin sont notables, dont la voix passive s'avère la structure syntaxique la plus touchée (Cf. Kubler, 1985) : en effet, auparavant, le *Beiziju* (被字句, passif marqué par le mot *bei*) ne s'employait que pour évoquer une perte ou une souffrance. La voix passive en mandarin se limite effectivement à des circonstances malheureuses, péjoratives ou causatives (Wang, 1985). Par exemple :

(10) ch : 他 被 枪 杀 了。
 il *bei* fusil tuer aspect accompli
 fr : Il a été tué d'un coup de fusil.

Mais influencés par les langues européennes, en particulier l'anglais, on a tendance à lire et à dire en chinois :

(11) ch : a. 他 被 选 为 委员会主席。
 il *bei* élire comme président du comité
 b. 他 当 选 委员会主席。
 il aspect perfectif élire président du comité
 fr : Il a été élu président du comité.

Un Chinois identifie immédiatement la phrase *a* comme correcte, mais moins conventionnelle et courante que la phrase *b* : la langue chinoise dispose en effet de nombreux moyens d'exprimer la causalité, mais la voix passive n'en fait pas partie.

Cependant, lorsque les étudiants traduisent, ils tendent à se laisser influencer par la syntaxe française et à négliger la spécificité du mandarin en produisant des phrases très européanisées.

3.1 Traduction de la voix passive française de sens mélioratif

La voix passive en français s'emploie à la fois méliorativement et péjorativement pour faire ressortir le sujet patient. Cependant, le passif ne s'applique pas toujours à une action de sens mélioratif en mandarin :

(12) fr : L'enfant a enfin été calmé par cette potion.

ch : a.*	孩子	/	终于	被	药水	镇静	下来了。
	enfant	/	enfin	bei	potion	calmer	aspect accompli
	sujet				prédicat		
b.	服了药水,	/	孩子	终于	安静	下来了。	
	ayant pris la potion	/	enfant	enfin	calmer	aspect accompli	
	thème				rhème		

(13) fr : L'histoire est créée par le peuple.

ch : a.*	历史	/	被	人民	创造。	
	histoire	/	bei	peuple	créer	
	sujet			prédicat		
b.	历史	/	是	人民	创造的。	
	histoire	/	copule	peuple	créer	marque du résultat d'action
	thème			rhème		

Le passif dans les phrases (12) et (13) correspond à une expression française naturelle ; concernant les traductions, la phrase *b* est plus conventionnelle que la phrase *a*. Si l'emploi du passif en français souligne un résultat plutôt positif, la voix passive chinoise ne constitue pas une bonne option syntaxique pour traduire ce sens mélioratif du français (Geng, 2008).

3.2 Traduction d'une action à la voix passive en français

Le passif en mandarin implique un aspect perfectif et résultatif : il s'emploie majoritairement pour les verbes de résultat. En revanche, pour les verbes d'action qui impliquent un aspect inchoatif, il s'avère paradoxal sur le plan sémantique :

(14) fr : Le vase a été cassé par son frère.

ch : a.	花瓶	/	被	他弟弟	打碎	了。
	vase	/	bei	son frère	casser	aspect accompli
	sujet			prédicat		
b.	花瓶	/	他弟弟	打碎	了。	
	vase	/	son frère	casser	aspect accompli	
	thème			rhème		

(15) fr : Cet enfant a été emmené par son père.

ch : a.	这孩子	/	已经	被	他父亲	带走	了。
	cet enfant	/	déjà	bei	son père	emmener	aspect accompli
	sujet			prédicat			
b.	这孩子	/	他父亲	已经	带走	了。	
	cet enfant	/	son père	déjà	emmener	aspect accompli	
	thème			rhème			

Dans les phrases (14) et (15), les verbes « casser » et « emmener » sont des verbes de résultat ; la voix passive exprime la fin et la conséquence de l'action. Ce type de passif en français peut être traduit en chinois par le moyen d'une tournure passive ou par une structure thématisée, les deux traductions étant tout à fait acceptables, sauf s'il s'agit de verbes inchoatifs :

(16) fr : Ce monument a été construit au XV^e siècle.

ch : a.*	这座建筑	/	在十五世纪时	被	建造。	
	ce monument	/	au XV ^e siècle	bei	construire	
	sujet			prédicat		
b.	这座建筑	/	建	于十五世纪。		
	ce monument	/	construire	au XV ^e siècle		
	thème			rhème		

(17) fr : Un parking provisoire a été prévu pour cette conférence.

ch : a.*	为了这次大会,	一个临时停车场	/	被	设置	了。
	pour cette conférence,	un parking provisoire	/	bei	prévoir	aspect accompli
	sujet			prédicat		
b.	本次大会	/	设	了	一个临时停车场。	
	cette conférence	/	prévoir	aspect accompli	un parking provisoire	
	thème			rhème		

Remarquons les verbes « construire » et « prévoir » dans les phrases (16) et (17) : il s'agit de verbes dits d'action. Ces verbes ne décrivent que le commencement ou le développement, mais non un résultat de l'action ; aussi ne tolèrent-ils pas légitimement - du moins conventionnellement - la voix passive (Geng, 2008), donc

ils devraient être l'objet d'une traduction thématisée comme dans les phrases *b*.

3.3 La traduction thématisée en chinois

Étant donné la prégnance typologique « thème/rhème » en mandarin, il nous faut y accorder une attention particulière lors de la traduction du français au chinois.

(18) fr : C'est un jeu que l'on ne peut jouer qu'à deux.

ch : a. 这 / 是 一个 只 能 两个人 玩 的 游戏。

ce /copule un seulement pouvoir deux personnes jouer marque du génitif jeu

sujet prédicat

b. 这个游戏 / 只 能 两个人 玩。

ce jeu / seulement pouvoir deux personnes jouer

thème rhème

La structure française « c'est...que » a pour fonction de mettre en relief le syntagme dans la proposition subordonnée. Si nous empruntons la même structure dans la traduction chinoise comme dans l'exemple *a*, la phrase produite paraît redondante et déséquilibrée. Une solution consiste à traduire par la structure « thème/rhème » comme en *b* : le « jeu » étant l'information existante, correspond à la fonction du thème ; « on ne peut jouer qu'à deux » étant la nouvelle information, convient d'être traduit par le rhème.

(19) fr : Les membres du jury sont assis à la tribune.

ch : a. 评委 / 坐 在台上。

membres du jury / s'asseoir à la tribune

sujet prédicat

b. 台上 / 坐 着 评委。

la tribune / s'asseoir aspect continu membres du jury

thème rhème

De même, si les phrases *a* et *b* sont deux traductions correctes, la seconde, par l'intuition de la langue chinoise, s'avère cependant plus conventionnelle.

En résumé, la structure « thème/rhème » l'emporte tant dans le langage écrit que dans le langage parlé chez les locuteurs chinois. Cette structure constitue un style typologique très « à la chinoise », relevant effectivement d'un choix syntaxique spontanément privilégié. Malheureusement, les étudiants la négligent très souvent lors de leurs traductions.

Conclusion

Pour conclure, les différences typologiques entre le sujet français et le thème chinois présentent les caractéristiques suivantes : 1) Le thème chinois n'est pas un argument intrinsèque de la phrase, il est indépendant sur le plan syntaxique. De plus, la présence du sujet n'est pas forcément obligatoire en mandarin, au contraire du sujet français qui est primordial et domine toute la phrase en tant que premier argument du prédicat. 2) Au niveau de la naturalité de l'expression, « thème/ rhème » est la structure la plus conventionnelle et de premier choix syntaxique en langue chinoise ; en français, c'est la structure « sujet/prédicat » qui l'emporte. 3) Le thème s'emploie également en français, mais en mandarin, il est hors syntaxe ; en français, le thème est délocalisé et antéposé à partir d'une certaine partie de la phrase et un pronom anaphorique est généralement exigé. 4) Le syntagme verbal est un composant obligatoire du prédicat en français, ce qui n'est pas le cas pour le rhème en chinois.

Ainsi, la typologie linguistique nous offre une perspective innovatrice pour améliorer la traduction entre le français et le chinois. Force est de constater que la différence typologique constitue une source majeure de transfert négatif dans les exercices de version ou de thème chez les étudiants. L'accent doit être mis sur les divergences entre ces deux typologies et une attention particulière doit être accordée à la subjectivisation dans la traduction du mandarin au français et à la thématization dans la traduction du français au chinois.

Bibliographie

- Bacry, P. 1992. *Les Figures de style et autres procédés stylistiques*. Paris : Belin, coll. « Collection Sujets », p. 335.
- Chao Yuen-Ren. 1979. *Grammaire du chinois parlé* (汉语口语语法). Pékin : Presse Commerciale.
- Chiss, J. L., Filliolet, J., Maingueneau, D. 2001. *Introduction à la linguistique française, tome 2: Syntaxe, communication, poétique*. Paris : Hachette.
- Chomsky, N. 1995. *The minimalist program*. Cambridge, MA: MIT press.
- Geng Jing-Ru. 2008. Différence de l'emploi du passif en français et en chinois (汉法被动表述中动词使用的差异). *Revue de l'Université Jinan*, n° 1. p. 62-67.
- Hockett, C. F. 1958. *Two Models of Grammatical Description*. New York: International Linguistic Association.
- Kubler, Cornelius C. 1985. *A Study of Europeanized Grammar in Modern Written Chinese*. Taipei: Student Co. Ltd.
- Li, C. N. & Thompson S. A. 1976. « Subject and topic: A new typology of language ». *Subject and topic*, p.457-489.
- Liu Dan-Qing. 2003. « Typologie linguistique et recherches de la langue chinoise » (语言类型学与汉语研究). *Enseignement du chinois dans le monde*, n° 4. p. 15-19.

- Ma Li. 2003. « 'Wang mian si le fu qin' du point de vue d'argument » (从论元角度看“王冕死了父亲”). *Foreign Language Teaching*, n° 03. p. 23-27.
- Pan Hau-Hua et Han Jing-Quan. 2005. « Étude syntaxique sur des verbes non-accusatifs » (显性非格动词结构的句法研究). *Recherches linguistiques*, n° 3. p.1-13.
- Qu Chen. 2014. *Étude contrastive du français et du chinois dans la perspective de la typologie linguistique* (语言类型学视野下的汉法对比研究). Shanghai : SDX Joint Publishing Company.
- Rutherford, W. 1983. *Language typology and language transfer*. MA: Newbury House, p. 58 - 370.
- Shen Jia-Xuan. 2006. « La génération de la phrase 'Wang mian si le fu qin' et la syntaxe par *blending* du chinois » (“王冕死了父亲”的生成方式——兼说汉语“糅合”造句). *Langue chinoise*, n° 04. p. 291-300.
- Tesnière, L. 1959. *Éléments de syntaxe structurale*. Paris : Klincksieck.
- Waltraud, P. 1994. « L'ellipse du verbe existe-t-elle en chinois? ». In: *Cahiers de linguistique - Asie orientale*, vol. 23, pp. 255-263.
- Wang Li. 1985. *Grammaire du chinois moderne* (中国现代语法). Pékin : Presse Commerciale.
- Xu Jie. 2005. « Les caractéristiques du sujet et du thème et la typologie linguistique » (主语成分、“话题”特征及其相应的语言类型). In *Perspective de la typologie linguistique pour les recherches sur la langue chinoise* (汉语研究的类型学视角). Pékin: Presse universitaire de BLCU.
- Yu Li-Ming, Lü Jian-Jun. 2011. « Étude diachronique de la phrase 'Wang mian si le fu qin' » (“王冕死了父亲”句的历史考察). *Langue chinoise*, n° 01. p.01:32-42.
- Zeng Jia-Ming. 2015. *Les mécanismes d'ellipse du sujet de la phrase en chinois et sa traduction sino-française* (汉语主语省略机制及其法译研究). Guangzhou : Université des Langues étrangères du Guangdong.

Notes

1. Nous utilisons de manière indifférenciée « le chinois » et « le mandarin », entendus comme langue chinoise standard dans cet article.
2. Une meilleure traduction française doit être « Wang Mian a souffert de la mort de son père. » pour correspondre au sens profond de la phrase (0), par opposition à la phrase « 王冕的父亲死了 ». Mais l'intention de la présente étude n'est pas de nuancer la différence sémantique de ces deux phrases.
3. Les phrases marquées d'un astérisque «*» font partie de la production des exercices de traduction des étudiants.
4. Le Mouvement du 4 mai est lié au Mouvement de la Nouvelle Culture, entre 1915 et 1921 en Chine, pendant lequel Hu Shi réclame que la *Baihuawen* (langue vernaculaire moderne) remplace le *Wenyanwen* (chinois littéraire) comme langue officielle et langue d'enseignement. En tant que prélude du mouvement, la revue *Nouvelle Jeunesse* lancée par Chen Duxiu préconise l'abolition des traditions nuisibles et redresse les valeurs de la jeunesse.



ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

L'étude contrastive fondée sur la conception « anti-anti-relativiste » : un atout pour la traduction et l'enseignement de la temporalité des langues étrangères

WANG Caixia

Université de Nankai, Chine

isabellxia@163.com

Reçu le 27-02-2017 / Évalué le 05-04-2017 / Accepté le 19-06-2017

Résumé

Dans l'enseignement du FLE (Français Langue Etrangère) aux apprenants sinophones, les temps verbaux du français sont toujours considérés comme difficiles à maîtriser. Le même problème se pose pour les apprenants francophones du CLE (Chinois Langue Etrangère) concernant les expressions du temps et de l'aspect en chinois. Nous avons aussi constaté qu'il est difficile pour un apprenant étranger d'intérioriser le système aspecto-temporel de la langue cible sans passer par celui de sa langue maternelle et que la pratique comparatiste est utilisée dans un objectif plurilingue. Néanmoins, celle-ci ne doit pas seulement être fondée sur l'expérience professionnelle des enseignants, mais aussi sur de bonnes connaissances linguistiques dans les deux langues. Ces difficultés sont d'ordre didactique. Il nous semble plus intéressant d'aller en amont et de chercher une solution linguistique à long terme. Nous suggérons qu'une étude contrastive basée sur la conception « anti-anti-relativiste » de J.-P. Desclés des systèmes aspecto-temporels entre le chinois et le français pourrait faciliter la traduction et l'enseignement des temps et des aspects dans les deux langues.

Mots-clés : étude contrastive, traduction, anti-anti-relativiste, didactique des langues étrangères

基于“防反相对主义”的对比研究：外语时体教学及其翻译的一大王牌

摘要：法语时体一直被认为是汉语学生在学习法语过程中的重要难点。同样，汉语时体对法语学生来说也是一大难点。我们还观察到，外语学习者很难在不借助母语的时体系统下直接内化其目标语的时体结构。因此，对比性练习常被用于课堂教学。我们认为，基于法国语言学家 J.-P. Desclés 提出的“防反相对主义”的汉法时体系统的对比研究（汉法、法汉时体互译），能够帮助我们简化汉法、法汉时体翻译，同时也为这两种语言的时体教学提供了新的途径。

关键词：对比研究，翻译，防反相对主义，外语教学法

The contrastive study based on the conception “anti-anti-relativistic”: an asset for the translation and teaching of the temporality of foreign languages

Abstract

In the teaching of French as a foreign language to French-speaking learners, French tenses are always considered as difficult to be mastered. The same issue exists for the French-speaking learners of CLE (Chinese as a Foreign Language) concerning the expressions of time and aspect in Chinese. We have also observed that it is hard for a foreign learner to internalize the aspecto-temporal system of the target language without going through that of his mother tongue and that comparative practices are used for a plurilingual object. Nevertheless, it must not only be based on the professional experience of the teachers but also on a good knowledge of both languages. These difficulties are didactic issues. However, it seems more interesting to go upstream, to look for a long-term linguistic solution. We suggest that a contrastive study based on the “anti-anti-relativistic” conception of J.-P. Desclés of the aspecto-temporal systems between Chinese and French could facilitate the translation and teaching of the tenses and aspects in the two languages.

Keywords: contrastive study, translation, anti-anti-relativistic, didactics of foreign languages

Introduction

Si la temporalité et l’aspectualité font l’objet de nombreuses recherches syntaxiques et sémantiques, elles sont rarement envisagées sous l’angle d’une étude contrastive entre le chinois et le français, et de la traduction d’une langue à l’autre. La langue chinoise, qui constitue une des langues les plus anciennes au monde, attire de plus en plus d’apprenants européens, y compris en France. En Chine, suite à l’ouverture économique de Deng Xiaoping en 1979, l’enseignement du FLE (Français Langue Etrangère) occupe une place de plus en plus importante. Or, il existe une grande différence dans la structuration linguistique et pragmatique des deux langues. Les expressions du temps et de l’aspect en chinois sont considérées comme l’une des grandes difficultés du CLE (Chinois Langue Etrangère) par les apprenants francophones. De même, pour les apprenants sinophones en FLE, les temps verbaux sont classés dans les difficultés de la grammaire française.

En nous inspirant des théories actuelles de la didactique de la grammaire en FLE, nous suggérons que l’apprentissage des temps verbaux pourrait être facilité par une étude contrastive des systèmes aspecto-temporels dans les deux langues. Ceci peut être justifié par trois raisons.

1. La demande d'apprentissage naturel par les apprenants étrangers

Quand un apprenant en FLE commence à apprendre la grammaire française, il lui est difficile d'intérioriser le système aspecto-temporel du français sans passer par celui de sa langue maternelle. En particulier chez les apprenants adultes, chercher d'abord les équivalences de sa propre langue avec le français est considéré comme inévitable. Dans son ouvrage, G. Vigner a indiqué :

L'apprenant étranger ne doit pas seulement acquérir le système verbal du français dans son organisation propre, mais il doit chercher comment s'opère le jeu d'équivalence de sa langue au français, en passant aussi bien par le sémantisme du verbe, que par l'usage de marques temporelles externes (locutions diverses). (G. Vigner, 2009 : 75).

Un point de vue similaire est également présenté dans les travaux de J.-P. Cuq et I. Gruca :

L'intérêt majeur de la traduction pédagogique est qu'elle permet une certaine didactisation du chemin naturel de référence vers et depuis la langue maternelle de l'apprenant. Elle peut être un bon moyen de guidage de la réflexion comparative. (J.-P. Cuq, I. Gruca, 2009 : 402).

Cela nécessite une comparaison linguistique entre la langue source et la langue cible. Pourtant, ce genre de travail ne doit pas être fait par les apprenants, mais plutôt par les enseignants, afin de garantir les transferts positifs et éviter les transferts négatifs. Cela conduit à introduire la « linguistique contrastive ».

1.1 La demande d'une approche plurilingue de l'enseignement des langues

Du côté de l'enseignant, l'emploi de la linguistique contrastive en didactique des langues remonte aux années 1950 aux Etats-Unis. Ensuite, cette méthode a été progressivement utilisée pour l'enseignement des langues étrangères dans le monde entier. Mais, à partir des années 1970, cette forme d'application de la linguistique à l'apprentissage des langues a été mise en cause pour « focaliser l'analyse sur les différences entre langues et ne pas rendre compte de la complexité et du dynamisme des processus d'apprentissage » (C. Desoutter, 2005 : 118). Avec la naissance de la notion d'« interlangue », l'analyse contrastive a petit à petit perdu sa place dans l'enseignement des langues étrangères. Cependant, cela n'a pas fait disparaître les activités contrastives (version et thème) effectuées dans la classe du FLE ou du CLE. Ainsi, ces dernières années, de plus en plus de didacticiens (J.-P. Cuq, 1996 ; M. Aragón Cobo, 2004 ; C. Desoutter, 2005 ; M.-C. Jamet, 2009 ;

J.-C. Beacco, 2010 ; etc.) commencent à réhabiliter les études contrastives en didactique des langues étrangères.

Selon J.-C. Beacco, ce genre d'activité contrastive relève de l'expertise professionnelle au sein des contextes scolaires. Or, « *l'expérience manquée de la linguistique contrastive a conduit à sous-estimer l'expertise contrastive des enseignants* » (J.-C. Beacco, 2010 : 97). De plus, J.-C. Beacco, dans une perspective plurilingue, souligne :

La structuration en cours de la didactique pour les enseignements des langues dans une perspective plurilingue entraîne aussi une réapparition du comparatisme spontané des enseignants, description non doctrinale et ordinaire puisque fondée sur l'expérience, qui pourrait impulser une dynamique de changement. (J.-C. Beacco, 2010 : 121).

Pour J.-C. Beacco, la pratique comparatiste doit être préconisée avec un objectif plurilingue. Néanmoins, celle-ci, selon nous, n'est pas seulement fondée sur l'expérience, mais aussi sur de bonnes connaissances linguistiques dans les deux langues. Ainsi, les analyses contrastives pourraient bien répondre à cette demande du plurilinguisme. Mais, cela ne signifie pas qu'il faille reprendre totalement l'ancien système contrastif basé sur une conception relativiste. Aujourd'hui, le problème est que les travaux contrastifs existants présentent des insuffisances.

1.2 Le manque de travail systématique pour l'étude contrastive entre les systèmes aspecto-temporels du chinois et du français

Comme C. Desoutter l'a souligné dans son article, « lors de l'établissement d'une grammaire contrastive néerlandais/français/anglais, nous avons été particulièrement frappés par le caractère peu systématique et peu complet des analyses contrastives existantes, même pour les 'grandes langues' » (C. Desoutter, 2005 :119). Alors que le chinois commence seulement à être diffusé dans les pays européens, il est encore plus difficile de trouver des travaux systématiques et complets sur la linguistique contrastive entre cette langue et une autre langue indo-européenne.

Pour l'instant, avant nous, quatre chercheurs - S. Lam (2006), J.-L. Sun (2006), C. Saillard (2009) et H.-J. Sun (2012) - ont proposé une étude contrastive entre les systèmes aspecto-temporels du chinois et du français.

La thèse de S. Lam repose sur le modèle de N. Chomsky. Dans ce travail, Lam a comparé respectivement le temps, l'aspect et le nombre, en chinois et en français.

Elle a juxtaposé les éléments concernés dans les deux langues, sans chercher les équivalences entre elles. Son analyse se limite à une recherche descriptive des systèmes des deux langues. Quoiqu'il en soit, cette recherche contrastive est un bon point de départ pour les travaux ultérieurs.

En parallèle de la thèse de S. Lam, J.-L. Sun a fait une étude comparative sur l'acquisition de la temporalité par les apprenants sinophones (FLE) et francophones (CLE). Dans ce travail, J.-L. Sun, en se fondant sur le modèle de W. Klein, a aussi confronté les expressions aspecto-temporelles du chinois à celles du français. Mais, elle n'a pas développé les descriptions et explications linguistiques de la temporalité dans les deux langues. Par ailleurs, tout comme S. Lam, J.-L. Sun n'a pas étudié les correspondances des marqueurs aspecto-temporels entre ces deux langues. De plus, le modèle de W. Klein, fondé sur l'anglais, a ses propres limites pour interpréter certains phénomènes linguistiques du français. Néanmoins, l'application d'un modèle intervallaire à l'analyse des particules du chinois a fourni des indications importantes pour la suite de ce travail.

Après J.-L. Sun, C. Saillard, en s'appuyant sur les travaux de C. Smith et W. Klein, a présenté une analyse plus complète et plus approfondie de la temporalité et de l'aspectualité en chinois et en français. Dans son mémoire d'HDR, elle souligne que le chinois est une langue uniquement aspectuelle et que les valeurs temporelles des particules aspectuelles comme *V-le* et *V-guo* sont dérivées de leurs instructions aspectuelles. Elle a suggéré une corrélation entre le type de procès et les valeurs aspecto-temporelles, synthétisée par les schémas suivants :

Prédicat télique > aspect perfectif > temps passé

Prédicat atélique > aspect imperfectif > temps présent (C. Saillard, 2009 : 102)

Cette explication a permis d'éclairer le mécanisme des valeurs aspecto-temporelles des formes « sans marqueur ». De plus, son point de vue sur le fait que l'existence ou non de bornes aux procès est primordiale nous semble pertinent dans l'interprétation aspectuelle des énoncés. C. Saillard a aussi proposé une liste de correspondances entre les marqueurs aspecto-temporels français et chinois. Cependant, sa comparaison se limite à la correspondance purement linguistique. La correspondance réelle dans les énoncés des deux langues est beaucoup plus complexe. De surcroît, comme nous l'avons dit pour la thèse de J.-L. Sun, l'usage du modèle de W. Klein pour analyser le temps et l'aspect en français a parfois des contraintes. En résumé, le mémoire de C. Saillard nous apporte beaucoup d'indications sur la valeur aspectuelle des énoncés sans marqueur aspecto-temporel, notamment sur l'acquisition du temps et de l'aspect français chez les apprenants sinophones. Elle est aussi considérée comme une grande référence dans la didactique du FLE pour le public sinophone.

A la différence des trois chercheurs précités, H.-J. Sun, dans son mémoire de Master 2, a choisi le modèle de H. Reichenbach, en y intégrant les théories de M. Wilmet pour illustrer le système aspecto-temporel français. Concernant les parties sur le chinois, H.-J. Sun n'a pas utilisé le même modèle qu'en français. Deux modèles chinois, celui de L. Wang (1957, 1958) et celui de M.-K. Gao (1986), sont pris comme références dans son travail. Le choix des modèles aboutit à des insuffisances :

- Le modèle non intervallaire ne permet pas de distinguer les valeurs du passé simple de celles de l'imparfait.
- Les modèles chinois reposant sur la conception relativiste rendent difficiles les études contrastives entre les différentes langues.
- Les modèles pour le chinois ne sont pas forcément compatibles avec celui qui est utilisé pour le français.

Malgré une analyse incomplète sur des problèmes fondamentaux, le mémoire de H.-J. Sun constitue un travail inédit de recherche sur les équivalences des marqueurs aspecto-temporels entre le chinois et le français. Ce mémoire donne des pistes de réflexion pour les recherches ultérieures.

La linguistique contrastive est devenue indispensable, non seulement dans l'apprentissage des langues étrangères, mais aussi dans l'enseignement et la traduction de celles-ci. Pourtant, les travaux existants ne sont pas suffisamment complets pour satisfaire cette demande. Cela nous conduit à proposer une nouvelle étude contrastive sur la temporalité et l'aspectualité, en chinois et en français.

2. Une étude contrastive fondée sur la conception « anti-anti-relativiste »

En nous distinguant des travaux précédents établis sur la conception « relativiste » ou « anti-relativiste », nous proposons une étude contrastive fondée sur la conception « anti-anti-relativiste » de J.-P. Desclés (1998, 2003, 2007). En s'appuyant sur cette conception, Desclés a créé un modèle de traduction, intitulé « GAC » (Grammaire Applicative et Cognitive).

Avant de présenter ce modèle, il conviendra d'abord de citer les principes de base du travail de J.-P. Desclés.

Selon J.-P. Desclés et A. Pascu, « *chaque langue construit ses propres représentations cognitives et chaque utilisateur de cette langue a des pensées qui sont contraintes par les schèmes de cette langue. Cependant, les schèmes de chaque langue sont construits avec les mêmes primitives sémantico-cognitives, ancrées sur la perception de l'environnement et sur les actions opérées sur l'environnement* » (J.-P. Desclés, A. Pascu, 2007 : 20). Dans son article de 2003, Desclés a également indiqué que « *chaque langue exprime les mêmes opérations élémentaires de prédication, de détermination, de thématization et d'énonciation, mais la construction des opérations complexes sous-jacentes aux catégorisations*

grammaticales, comme les orientations de diathèse, les opérations aspecto-temporelles et modales, les différentes prises en charge énonciatives, varie selon les langues » (J.-P. Desclés, 2003 : 156).

Ces arguments conduisent à inférer que le chinois partage les mêmes constituants essentiels des représentations que le français. Pourtant, il faut noter que, contrairement à la conception anti-relativiste, les représentations cognitives dans la conception « anti-anti-relativiste » ne sont pas globalement invariantes. Ainsi, le chinois, comme le français, a ses propres représentations cognitives construites par son lexique et ses constructions grammaticales très différentes du français. Ceci ne donne pas la même conceptualisation du temps. La construction des opérations aspecto-temporelles dans ces deux langues ne peut pas être identique. De ce fait, le chinois a sa propre façon d'exprimer le temps et il semble peu pertinent de dire qu'il est une langue uniquement aspectuelle. Par ailleurs, l'universalité des primitives sémantico-cognitives rend possible la correspondance des marqueurs entre les langues. Pour illustrer plus clairement le processus de transfert d'une langue à l'autre, nous appliquons le modèle de Desclés (GAC) au chinois et au français dans la figure suivante :

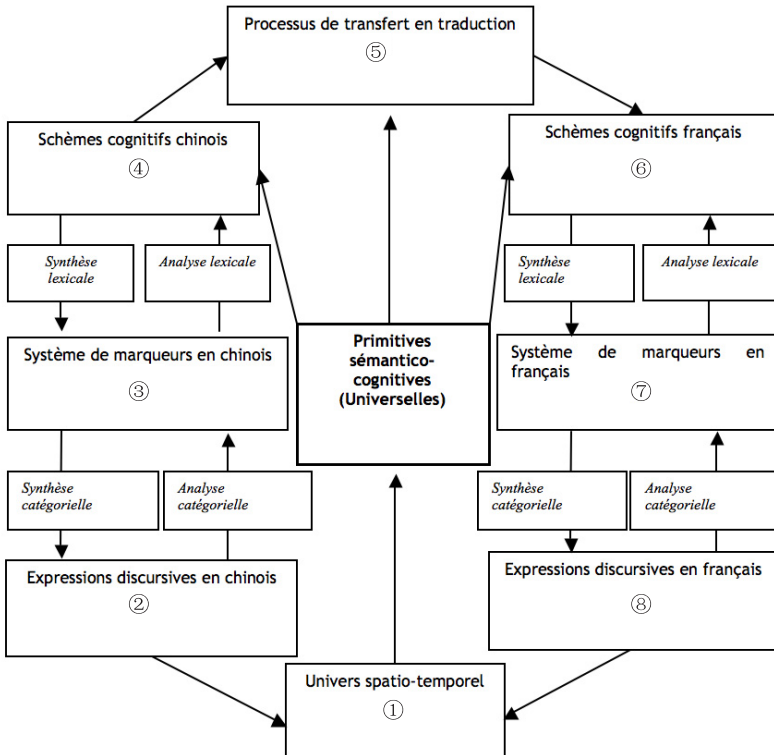


Figure 1 : Le modèle de la GAC adapté à l'étude contrastive « chinois-français »

Cette figure est fondée sur le schéma de J.-P. Desclés (2003 : 156). Nous l'adaptions au transfert du chinois au français et vice-versa en intégrant le rôle des primitives sémantico-cognitives.

Avant d'expliquer concrètement le mécanisme présenté dans la figure 1, il faut d'abord en préciser certains concepts. A la différence de la conception anti-relativiste, Desclés a mis en relation les catégories de pensée et les représentations linguistiques, en ajoutant une notion de « schème cognitif ». D'après lui, il existe une sorte de « langage de pensée » constitué de primitives sémantico-cognitives qui sont établies par les interactions cognitives entre les êtres humains et l'univers spatio-temporel. Ces primitives universelles sont aussi les constituants essentiels pour former les schèmes cognitifs, lesquels sont propres aux langues et dirigent les représentations logico-grammaticales (par exemple, le système de marqueurs) des langues.

Considérant le problème de polysémie des marqueurs, le transfert entre les expressions discursives, le système de marqueurs et les schèmes cognitifs doit être effectué par une exploration contextuelle (voir la partie gauche ou droite de la figure 1). L'exploration montre que les expressions discursives (la couche la plus basse dans la figure 1) passent par une analyse catégorielle pour nous aider à obtenir les représentations grammaticales (le système de marqueurs, la couche du milieu). Ces représentations, à travers une analyse lexicale, nous permettent de connaître les schèmes cognitifs de cette langue. Dans l'autre sens, ces schèmes cognitifs propres à la langue 1 (le chinois dans la figure 1) dirigent la formation du système de marqueurs par l'opération d'une synthèse lexicale. Par analogie, le système de marqueurs guide l'élaboration des expressions discursives par l'opération d'une synthèse catégorielle. De plus, les travaux sur la grammaticalisation, la dégrammaticalisation et la lexicalisation montrent que les interactions entre les schèmes cognitifs et les représentations discursives ne seraient pas à sens unique. Comme F. Ungerer et H. J. Schmid l'indiquent : « *The crucial step towards a cognitive interpretation of grammaticalization processes was to assume that lexical, morphological and also syntactic phenomena are based on a common conceptual structure, and that they only differ with regard to what aspects of this conceptual structure are highlighted. [...] If we try to identify the driving force behind this and many other instances of grammaticalization involving syntax, we find that this change is most probably motivated by the requirements of discourse*¹ » (F. Ungerer, H.-J. Schmid, 1996 : 256-257).

Les arguments ci-dessus conduisent à clarifier le processus d'équivalence des marqueurs entre le chinois et le français. Ainsi, pour décrire un même événement « X » présenté dans l'univers spatio-temporel (noté ① dans la figure 1 où il joue le

rôle du « référent »), les expressions discursives en chinois (notées ②, « signifiant » en langue 1) passent par une analyse catégorielle pour nous permettre d'obtenir le système de marqueurs (noté ③) dans cette langue. Avec l'opération d'une analyse lexicale sur ces représentations grammaticales, nous en déduisons les schèmes cognitifs chinois (noté ④). Ces derniers entrent dans le processus de transfert en traduction (noté ⑤) qui consiste à les déconstruire en primitives sémantico-cognitives (universelles). Celles-ci sont réorganisées d'une autre façon pour reconstruire les nouveaux schèmes cognitifs tels que ceux du français (noté ⑥). Avec ces schèmes cognitifs français, nous pouvons induire le système de marqueurs du français (noté ⑦) en passant par une synthèse lexicale. En ayant recours à l'opération d'une synthèse catégorielle, le système de marqueurs du français dirige la formulation des expressions discursives en français (noté ⑧) pour décrire le même événement « X » présenté dans l'univers spatio-temporel. La correspondance entre ces deux langues est ainsi établie.

D'une part, la conception « anti-anti-relativiste » a admis l'existence du système aspecto-temporel en chinois. D'autre part, elle a fourni tous les supports théoriques pour une analyse comparative des expressions du temps et de l'aspect en chinois et en français. En outre, les travaux sur la grammaticalisation du chinois montrent que son niveau de grammaticalisation est beaucoup moins important que celui du français. Si l'on considère que le français prend le système grammatical comme moyen principal et le système lexical comme moyen secondaire pour exprimer le temps et l'aspect, on peut dire que le chinois, à l'inverse, privilégie le système lexical et relègue le système grammatical en moyen secondaire².

Conclusion

La temporalité fait partie des points grammaticaux importants, non seulement dans la linguistique française, mais aussi dans l'enseignement du Français Langue Étrangère. Pour les apprenants francophones du Chinois Langue Étrangère, l'enseignement des expressions du temps et de l'aspect en chinois joue également un rôle indispensable. Pourtant, comment transmettre les marqueurs aspecto-temporels à un public apprenant une langue étrangère ? Le recours à la traduction de la langue source à la langue cible est considéré comme inévitable dans l'enseignement d'une langue étrangère et aussi dans l'apprentissage de celle-ci.

Cela nécessite ainsi une étude contrastive sur les expressions du temps et de l'aspect en chinois et en français. Au lieu d'adopter la conception « anti-relativiste », qui ne permet pas de dégager une correspondance des marqueurs entre les différentes langues, nous défendons qu'une étude contrastive basée sur la

conception « anti-anti-relativiste » de J.-P. Desclés rend possible le transfert d'une langue source à la langue cible pour faciliter l'enseignement de ces deux langues.

Bibliographie

- Aragón Cobo, M. 2004. « Une grammaire contrastive rénovée: atout plus que tabou ». *Estudios franceses en memoria de Alejandro Cioranescu*. Vol. 1, p. 85102.
- Beacco, J.-C. 2010. *La didactique de la grammaire dans l'enseignement du français et des langues*. Paris : Didier.
- Cuq, J.-P. 1996. *Une introduction à la didactique de la grammaire en français langue étrangère*. Paris : Didier.
- Cuq, J.-P., I. Gruca. 2008. *Cours de didactique du français langue étrangère et seconde*. Nouvelle éd. revue et augmentée. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Desclés, J.-P. 2003. « La grammaire applicative et cognitive construit-elle des représentations universelles ? » *Linx. Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre*. n° 48, p. 139160.
- Desclés, J.-P. 1998. « Les représentations cognitives du langage sont-elles universelles ? » *Essais sur le langage, logique et sens commun*. p. 5381.
- Desclés, J.-P., A. Pascu. 2007. « Logique de la Détermination d'Objets (LDO) : une logique pour l'analyse des langues naturelles ». *Revue Roumaine de Linguistique*. Vol. 52, n° 12, p. 5595.
- Desoutter, C. 2005. « Quelle est la place aujourd'hui des études contrastives en didactique des langues étrangères ? » *Synergie Italie*. n° 2, p. 117126.
- Gao, M.-K. 1986. *汉语语法论 (Hànyǔ yǎfǎ lùn)*. 北京 (Běijīng) : 商务印书馆 (Shāngwù yìn shūguǎn).
- Jamet, M.-C. 2009. « Contacts entre langues apparentées : les transferts négatifs et positifs d'apprenants italophones en français ». *Synergies Italie*. n° 5, p. 4959.
- Lam, S. 2006. [Thèse]. *Temps, aspect et nombre en chinois et en français : une étude contrastive*. Ottawa : Université de Sherbrooke.
- Saillard, C. 2009. [Thèse]. *De l'aspect au temps*. Mémoire d'HDR. Paris : Université de Paris Diderot.
- Saillard, C., X.-W. Chen. 2013. « Valeurs temporelle et modale du conditionnel dans une langue sans flexion verbale : l'exemple du chinois ». *Faits de Langues*. p. 125132.
- Sun, H.-J. 2012. [Thèse]. *La temporalité et l'aspectualité en français et en chinois (étude contrastive)*. Mémoire en M2 Recherche. Grenoble : Université de Grenoble 3.
- Sun, J.-L. 2006. [Thèse]. *L'acquisition de la temporalité par les apprenants sinophones de français langue étrangère et par les apprenants francophones de chinois langue étrangère*. Paris : Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle.
- Ungerer, F., Schmid. H.-J. 1996. *An introduction to cognitive linguistics*. London ; New York : Longman.
- Vigner, G. 2009. *La grammaire en FLE*. Paris : Hachette.
- Wang, C.-X. 2016. [Thèse]. *La temporalité en chinois et en français : une étude contrastive*. Rouen : Université de Rouen.
- Wang L. 1957. *中国语法理论 (Zhōngguó yǎfǎ lǐ lùn)*. 北京 (Běijīng) : 中华书局 (Zhōnghuá shūjú).
- Wang L. 1958. *汉语史稿 (Hànyǔ shǐ gǎo)*. 北京 (Běijīng) : 科學出版社 (Kēxué chūbǎn shè).

Notes

1. Voici la traduction en français : « *L'étape majeure vers une interprétation cognitive des processus de grammaticalisation est de supposer que les phénomènes lexicaux, morphologiques et syntaxiques reposent sur une structure conceptuelle commune, dont ils diffèrent selon les angles d'approche de ladite structure. [...] Si nous tentons d'identifier ce qui impulse ce processus et bien d'autres exemples de grammaticalisation impliquant une syntaxe, il apparaît que ce sont les exigences du discours qui président très vraisemblablement à ce changement* ».

2. Cela est expliqué dans l'article de C. Saillard et X.-W. Chen (2012).



Transfert de lemmes dans la traduction des pronoms

LIU Xian

Université Sun Yat-sen, Chine
emilielx@126.com

PU Zhihong

Université Sun Yat-sen, Chine
puzhihong@hotmail.com

Reçu le 20-02-2017 / Évalué le 25-04-2017 / Accepté le 19-05-2017

Résumé

En nous appuyant sur la théorie du transfert de lemmes proposée par Wei (2006) aux trois niveaux que sont la structure lexicoconceptuelle, la structure prédicat-argument et les modèles de réalisation morphologique, nous avons réalisé une enquête d'analyse des erreurs de traduction auprès de 82 étudiants de spécialité français-anglais, au sein de quatre universités en Chine. Et, nous constatons que le transfert négatif de l'anglais se manifeste principalement au travers des erreurs pronominales en français. Il existe également des traces de l'influence translinguistique combinée : chinois-anglais vers français, que nous dénommons « transfert de lemmes combinés ». Aussi les apprenants trilingues doivent-ils apprendre à distinguer les lemmes de différentes langues pour éviter toute interférence et produire des énoncés corrects.

Mots-clés : transfert, lemme, traduction, erreurs de pronom, transfert de lemmes combinés

代词翻译中的词目迁移

摘要：我们借助 Wei (2006) 提出的词目迁移理论，对来自中国三所高校的 82 名英法双语专业学生的汉法翻译错误从词目的三个维度展开分析：词汇概念结构、谓语论元结构和形态实现模式。从中我们发现了较典型的由英语负迁移产生的代词错误。同时还发现一种复合形式的跨语言影响，即汉语与英语共同影响法语，我们称之为复合词目迁移。因此，三语学习者必须要学会区分不同语言的词目，以避免语言间词目的干扰。

关键词：迁移，词目，翻译，代词，复合词目迁移

Lemma transfer in the translation of pronouns

Abstract

Based on the theory of lemma transfer proposed by Wei (2006) at three levels: lexical-conceptual structure, predicate-argument structure and morphological realization patterns, we investigated translation errors made by 82 French-English major students from three Chinese universities. We have noted classic pronominal errors in French, which proceed from English negative transfer and the combined cross-linguistic influence: Chinese-English to French, we call the combined lemma transfer. Hence, third language learners must be taught to distinguish lemmas of different languages, in order to avoid interference between them.

Keywords: transfer, lemma, translation, pronominal errors, combined lemma transfer

Introduction

De nombreux chercheurs s'engageant dans des recherches sur l'acquisition plurilingue admettent que l'interlangue dans l'apprentissage de la langue cible est influencée non seulement par la langue maternelle, mais aussi par la deuxième langue, par exemple, la première langue étrangère que l'on a apprise. Pour les étudiants chinois de français, la plupart d'entre eux ont appris l'anglais dès leur 3^e année d'études primaires. En apprenant le français, ils peuvent ainsi mobiliser leurs connaissances antérieures en chinois et en anglais, d'où des influences translinguistiques. Par rapport au chinois, l'anglais et le français sont deux langues indo-européennes ayant des caractéristiques structurales et lexicales parfois similaires, ce qui renforce le transfert de l'anglais (L2) sur le français (L3). Nous nous concentrons dans cet article sur le transfert de la langue non maternelle, c'est-à-dire celui de l'anglais sur le français.

Adoptant la terminologie de Wei (2006) « transfert de lemmes » (*lemma transfer*), nous explorons ce transfert par l'analyse de productions d'étudiants chinois ayant appris l'anglais. Notre analyse porte sur le transfert des pronoms aux quatre niveaux du lemme que sont la structure lexicoconceptuelle, la structure prédicat-argument, les modèles de réalisation morphologique et le lemme combiné ; dans le but de définir les caractéristiques du transfert des lemmes chez nos étudiants, notre recherche s'articule autour de la question suivante : comment et pourquoi les enquêtés transfèrent-ils leurs connaissances linguistiques précédemment acquises en L1 et L2 sur la L3 ?

En vue de répondre à cette question, nous avons mené une enquête sur la traduction du chinois au français auprès de 82 étudiants chinois de première année (niveau A2), spécialisés en deux orientations : français et anglais au sein de quatre universités (Université Sun Yat-sen, Université de Shenzhen, Université du Shanxi et Université Polytechnique de Wuhan). Nous avons sélectionné 20 phrases chinoises impliquant les pronoms personnels, démonstratifs, indéfinis, relatifs et réfléchis. Tous les enquêtés les ont traduites en français en 30 minutes, sans avoir recours aux dictionnaires ni à d'autres documents de référence. Après cette épreuve, certains de nos enquêtés les ont traduites en anglais pour nous permettre de comparer leurs traductions en anglais et en français. Notre analyse est qualitative, visant à étudier plus profondément les erreurs de pronoms et leurs causes en nous appuyant sur la théorie de l'activation de lemmes plurilingues, proposée par Wei (2003, 2006).

1. Transfert de lemmes

Le « lemme », terme introduit par Kempen et Huijbers (1983), est un élément abstrait dans le lexique mental. Chaque lemme comporte « des spécifications conceptuelles pour son usage (conditions pragmatique et stylistique incluses), et des propriétés (morpho-) syntaxiques diverses » (Levelt, 1989: 233), soit toutes les informations nécessaires au codage grammatical. À la suite de Levelt, Wei définit le lemme comme « la représentation interne du locuteur sur les connaissances des formes de surface » (Wei, 2009: 317). Chaque lemme dispose de trois niveaux structuraux³ : la structure lexicoconceptuelle (ex. informations sémantique et pragmatique), la structure prédicat-argument (ex. arguments du verbe et leurs rôles thématiques) et les modèles de réalisation morphologique (ex. ordre lexical, cas, accord, marque du temps/aspect).

Le transfert de lemmes a été proposé par Wei (2006) pour expliquer le transfert de l'interlangue³ dans l'acquisition d'une troisième langue au niveau abstrait, c'est-à-dire au « niveau du lemme ». De son point de vue, les lemmes dans le lexique mental servent d'intermédiaires entre la conceptualisation et la formulation grammaticale, morphologique et phonologique. Chez les plurilingues, tous les lemmes « sont étiquetés comme langue spécifique et supportent la réalisation des lexèmes » (2006 : 96). Dans la production de discours, les concepts à exprimer peuvent activer en parallèle les lemmes de différentes langues, les connaissances de la langue cible étant probablement influencées par les lemmes des langues acquises précédemment et conservés dans le lexique mental. La procédure morphosyntaxique d'une langue influe sur celle d'une autre dans le codage morphosyntaxique.

En outre, il existe un autre type de transfert de l'interlangue, que nous considérons comme sa variante, « l'influence translinguistique combinée » (*combined cross-linguistic influence*). Cette expression a été proposée par De Angelis, qui la définit comme « une sorte d'influence translinguistique » qui « apparaît quand deux ou plusieurs langues interagissent et collaborent à une influence sur la langue cible, ou quand une langue influe sur une autre, et cette langue déjà influencée influe à la suite sur une autre langue dans le processus de l'acquisition. » (2007 : 21) Nous élargissons le transfert de lemmes dans le domaine de l'influence translinguistique combinée et proposons ainsi le concept de transfert de lemmes combinés. Le lemme combiné est la combinaison des lemmes provenant des langues maternelle et étrangère, en raison de leurs spécifications communes ou de l'activation des lemmes de la langue étrangère dont les spécifications sont déjà influencées par ceux de la langue maternelle. Le transfert de lemmes combinés consiste ainsi en un transfert de lemmes activés de L1 et de L2 en même temps chez les trilingues.

De ce fait, l'activation de lemmes plurilingues est à l'origine du transfert de lemmes. Si les apprenants commettent des erreurs en la matière c'est parce qu'une information dans les trois structures de lemme de la langue cible est lacunaire, et que les informations des lemmes en relation avec d'autres langues s'y infiltrant, entrent dans le codage morphosyntaxique.

2. Transfert de lemmes dans la traduction en français L3

Nous avons recueilli les erreurs relatives aux pronoms causées par le transfert de l'interlangue dans les traductions de nos 82 enquêtés. Voici deux tableaux de leur distribution dans les catégories grammaticales et les niveaux de transfert. La relation entre les deux est présentée par des flèches :

Niveaux de transfert (pourcentage)			Catégories	Nombre d'erreurs
lemme combiné (56.8%)	structure lexico-conceptuelle (54.3%)	←	pronoms réfléchis	28
	structure prédicat-argument (43.2%)	←	pronoms relatifs	17
	modèles de réalisation morphologique (22.2%)	←	pronoms personnels	24
		←	pronoms démonstratifs	10
		←	pronoms indéfinis	2
			Total	81

Nous analysons ci-après ces erreurs en recourant à la théorie de l'activation des lemmes aux quatre niveaux de transfert : la structure lexicoconceptuelle, la structure prédicat-argument, les modèles de réalisation morphologique, et plus particulièrement, le transfert de lemmes combinés.

2.1 Transfert dans la structure lexicoconceptuelle

Vigliocco et Vinson résumant une position dominante de la psychologie cognitive : « (i) la structure conceptuelle des hommes est relativement constante en ce qui concerne ses caractéristiques centrales en travers de cultures ; (ii) la structure conceptuelle et la structure sémantique sont étroitement couplées » (2011 : 196-197). Ainsi, la structure conceptuelle est indépendante de la langue, c'est-à-dire sans étiquette linguistique, alors que la langue peut projeter des concepts universels. La structure lexicoconceptuelle des lemmes désigne en effet la projection de concepts. Néanmoins, les concepts se lexicalisent diversement dans différentes langues (cf. Jackendoff, 1997 ; Levin et Pinker, 1991 ; Kittay, 1987 ; Talmy, 1985), et peuvent se matérialiser à travers trois aspects où pourrait apparaître le transfert de l'interlangue : catégorisation sémantique, procédure de lexicalisation et catégorisation grammaticale. Étant donné que leurs connaissances en matière de lemmes en français sont insuffisantes ou incomplètes, les apprenants peuvent sans doute faire appel à la catégorie sémantique, à la procédure de lexicalisation, ou à la catégorie grammaticale des lexèmes équivalents ou similaires en anglais, ce qui suscite le recours à des mots inappropriés, comme les exemples⁴ suivants le soulignent (les phrases correctes sont mises entre parenthèses) :

Exemple 1 : ch. : 饭 前 要 洗 手。

(repas avant devoir laver mains)

angl. : *We should wash our hands before we have meals.*

fr. : *a. Il faut laver les mains avant le repas.

(Il faut se laver les mains avant le repas.)

*b. On doit laver nos mains avant de manger.

(On doit se laver les mains avant de manger.)

Les erreurs ci-dessus sont dues au transfert du lemme dans la catégorisation sémantique. En anglais, les connotations de « laver » et de « laver son corps » s'unissent dans le lemme « *wash* », alors qu'en français, le lemme similaire « laver » n'ayant pas la même catégorie sémantique, exige un pronom réfléchi pour exprimer le deuxième sens. Dans l'exemple 1, le concept se cachant derrière la locution verbale « 洗手 » (se laver les mains) s'active et étend son activation sur les lemmes

correspondants « laver », « mains », et les lemmes « *wash* », « *hands* » en même temps dans le lexique mental. En négligeant la catégorie sémantique du lemme français « laver », l'étudiant y transfère celle du lemme anglais « *wash* », et traduit cette locution verbale sans le pronom réfléchi.

Dans l'exemple 1*b, l'enquêté commet aussi une erreur par suite du transfert du lemme en ce qui concerne la procédure de lexicalisation. La possession du corps se lexicalise différemment d'une langue à l'autre : on utilise les adjectifs possessifs devant une partie du corps en anglais, mais non en français dans la mesure où le pronom réfléchi exprime déjà la possession. Pour l'étudiant, le concept commun « 手 » (les mains) active parallèlement les lemmes « *hands* » et « mains ». L'étudiant transfère la procédure de lexicaliser la possession du corps en anglais « *our hands* », et traduit cette expression chinoise à travers une locution nominale sous la forme de « nos mains », faute de connaissances suffisantes en français.

Exemple 2 : ch. : 告诉 我 什么 让 你 这么 高兴。
(dire moi quoi rendre toi si content)

angl. : *Tell me what makes you so happy.*

fr. : *Dis-moi ce qui rend toi heureux.

(Dis-moi ce qui te rend heureux.)

Les apprenants chinois de français, à la différence des natifs, dépendent d'une grammaire explicite, c'est-à-dire d'une série de concepts grammaticaux et de leurs expressions lexicalisées. Nos enquêtés, ayant appris l'anglais, se sont déjà formés à des concepts grammaticaux avec une catégorisation basée sur l'anglais. Dans l'exemple 2, la fonction grammaticale du pronom complément « te » s'unit à celle du pronom tonique « toi » sous la forme du pronom complément d'objet « *you* » en anglais. Sous l'influence de la catégorie grammaticale du lemme « *you* », l'apprenant confond les deux pronoms personnels en français, et choisit de manière erronée le pronom personnel tonique « toi », dont l'ordre lexical est proche du lemme « *you* ». De ce fait, l'apprenant utilise souvent le mot « toi » au lieu du mot « te » quand il fait une traduction de ce type.

Les exemples ci-dessus prouvent que dans la traduction en L3, la sélection des lexèmes peut se fonder sur l'activation de lemmes en L2. Autrement dit, les lemmes de L2, activés par les concepts communs, activent à leur tour, d'une façon inappropriée, des lexèmes de L3. Le choix inapproprié des mots est suscité par le manque ou la faiblesse des spécifications des lemmes concernant trois aspects : la procédure de lexicalisation, les catégorisations sémantique et grammaticale. Dans notre enquête, ce genre d'erreurs en constitue plus de la moitié, ce qui reflète que le transfert de lemmes se manifeste particulièrement dans la structure lexico-conceptuelle chez nos étudiants.

2.2 Transfert dans la structure prédicat-argument

Le transfert de lemmes dans la structure lexicoconceptuelle peut exercer une influence sur le choix des lexèmes, et le transfert dans la structure prédicat-argument sur la procédure morphosyntaxique. Selon Tesnière (1934, 1959), le verbe constitue le nœud, soit l'élément central de la proposition. La structure prédicat-argument indique « le nombre des arguments demandés par le verbe et les rôles thématiques distribués à chaque argument par ce verbe » (Wei, 2006 : 98). Même si les trilingues choisissent les termes appropriés de L3, ils peuvent omettre un certain argument du prédicat ou distribuer un rôle thématique erroné à un argument, se fondant sur la structure prédicat-argument des lemmes de L2, qui donne des directions au *Formulator*⁵ qui projette la procédure morphosyntaxique au niveau fonctionnel pour le codage syntaxique. Par exemple :

Exemple 3 : ch. :应该 听听 孩子们 说 了 什么.....
 (devoir écouter enfants dire aspect accompli quoi)
 angl. : *One ought to listen to what the children say...*
 fr. : *On doit écouter que les enfants disent...
 (On doit écouter ce que les enfants disent...)

Du point de vue de Tesnière (1959), la « valence » du verbe est le nombre d'« actants » (arguments) qu'il peut recevoir. Les actants au nombre de trois : le sujet est dénommé « prime actant », le complément d'objet direct « second actant » et le complément d'objet indirect « tiers actant ». Dans l'exemple 3, les concepts « 听 » (écouter) et « 说 » (dire) activent les lemmes « *listen* », « *say* » en anglais et « écouter », « dire » en français, qui sont tous des « verbes bivalents », c'est-à-dire avec deux actants. Le lemme « *what* » est le second actant du verbe « *say* », et « *what the children say* » est une proposition complément d'objet, qui peut servir de tiers actant du verbe « *listen* » dans la proposition principale, tandis que le lemme français « que », en tant que pronom relatif, ne le peut sans l'antécédent. Avec l'interférence du lemme anglais, l'étudiant néglige le pronom démonstratif « ce », l'argument du prédicat, soit le second actant des verbes « écouter » et « dire » dans la traduction.

Exemple 4 : ch. :这些 是 我 读 过 的
 最有趣的 小说。
 (ce être je lire aspect accompli marque du génitif le plus
 intéressant roman)
 angl. : *These are the most interesting novels I have read.*
 fr. : *Ce sont les romans les plus intéressants j'ai lus.
 (Ce sont les romans les plus intéressants que j'ai lus.)

Comme dans l'exemple 3, l'apprenant néglige ici aussi l'actant du verbe. En anglais, on peut omettre le pronom relatif « *that* » dans la proposition déterminative, mais en français, le pronom relatif « que », actant formel du verbe, reste incontournable. Dans l'exemple 4, sous l'influence du lemme anglais « *that* », l'apprenant néglige l'actant formel « que », représentant le second actant véritable « roman » du verbe « lire » dans la proposition subordonnée relative.

En plus d'omettre l'argument, l'étudiant peut attribuer le rôle thématique de l'argument en anglais à celui de l'argument en français. Le verbe distribue aux arguments différents rôles thématiques : on donne au premier actant un rôle d'agent qui exerce l'action du verbe, au second actant un rôle de patient qui subit l'action, et au tiers actant un rôle de bénéficiaire de l'action, par exemple :

Exemple 5 : ch. : 他的 妹妹 每周六 都 给他 打电话。
(sa sœur chaque samedi toujours à lui téléphoner)
angl. : *His sister calls him on Saturdays.*
fr. : *Sa sœur le téléphone tous les samedis.
(Sa sœur lui téléphone tous les samedis.)

En anglais, le verbe bivalent « *call* » est un verbe transitif direct, ayant un second actant « *him* » qui subit directement cette action et sert de patient. Mais en français, le verbe bivalent « téléphoner » est un verbe transitif indirect, ayant un tiers actant « lui » qui bénéficie de l'action. Quand l'apprenant traduit la locution verbale « 给他打电话 » (lui téléphoner), les lemmes français « téléphoner », « le/lui » activés sont influencés par les lemmes anglais « *call* », « *him* ». En les confondant, l'apprenant distribue le rôle du patient, rôle thématique de l'argument en anglais, à celui du verbe français, dont le rôle est en réalité celui du bénéficiaire, et utilise le pronom personnel complément d'objet direct « le », au lieu du pronom personnel complément d'objet indirect « lui ».

Ces exemples montrent que la construction d'une structure prédicat-argument de L3 peut entraîner la structure analogue de L2, notamment lorsque ces deux langues sont proches dans le domaine syntaxique. Ce type de transfert est dû non seulement aux connaissances insuffisantes en langue cible, mais aussi à la similarité syntaxique entre les deux langues, dans la mesure où : « ... quand il est possible, des locuteurs bilingues ont une représentation lexicale en commun pour les structures syntaxiques de leurs langues » (Costa, Alario, Sebastián-Gallés, 2011 : 538-539). Le transfert de lemmes dans ce genre de structure est très présent dans les données que nous avons recueillies pour notre enquête.

2.3 Transfert dans les modèles de réalisation morphologique

Les modèles de réalisation morphologique indiquent « des dispositifs superficiels pour l'ordre lexical, l'accord, la marque du temps/aspect, etc. » (Wei, 2006 : 100) Relatifs à la structure prédicat-argument, ils participent également à la construction des phrases en influant sur la procédure morphosyntaxique du *Formulator* pour le codage morphologique. Il semble que ce transfert de lemmes soit encore attribué à l'insuffisance ou au manque de connaissances concernant les lemmes en L3. Dans la traduction de nos étudiants, se manifestent des erreurs d'ordre lexical. Pour illustration, reprenons l'exemple 5 en chinois avec une nouvelle traduction erronée.

Exemple 6 : ch. : 他的妹妹每周六都给他打电话。(comme dans l'exemple 5)

angl. : *His sister calls him on Saturdays.*

fr. : *Sa sœur téléphone lui tous les samedis.

(Sa sœur lui téléphone tous les samedis)

Les second et tiers actants sont placés derrière le verbe en anglais, mais en français, si c'est le pronom personnel qui sert d'actant, il doit précéder le verbe. Dans cet exemple, l'étudiant traduit la locution verbale « 给他打电话 » (lui téléphoner) en transférant la place de l'actant « *him* » à celle du français « lui » au niveau du lemme. Ainsi, la procédure morphosyntaxique du lemme « *him* », au lieu du lemme « lui », se projette au niveau fonctionnel et codifie la construction morphologique. De même, l'exemple 2 ci-dessus a aussi rapport à l'ordre lexical : le pronom personnel tonique « toi », considéré comme pronom personnel complément d'objet, est placé derrière le verbe sous l'influence de son positionnement en anglais.

2.4 Transfert de lemmes combinés

Nous remarquons dans notre analyse un phénomène de transfert que nous nommons le transfert de lemmes combinés, c'est-à-dire le transfert des lemmes découlant de deux langues en même temps. Le transfert de lemmes combinés est présent également aux trois niveaux : structure lexicoconceptuelle, structure prédicat-argument, modèles de réalisation morphologique, en raison de l'activation de lemmes de L1 et de L2. Il existe deux cas : soit le lemme de L2 a les mêmes spécifications que celui de L1, ce qui élève son niveau d'activation et la fréquence de son transfert ; soit le lemme de L2, disposant des spécifications du lemme de L1, s'active et influence le lemme de L3. Il en résulte qu'à part la faiblesse des connaissances en L3 et la similarité entre les langues, ce type de transfert est aussi dû à l'acquisition incomplète de L2.

Reprenons les exemples 1 et 2. Ces exemples illustrent le transfert de lemmes combinés relevant du premier cas, c'est-à-dire marqué par les mêmes spécifications de L1 et de L2. Dans l'exemple 1, le lemme chinois « 洗 » et le lemme anglais « wash » présentent les mêmes catégories sémantiques au niveau de la structure lexicoconceptuelle : laver et laver son corps. Cette similitude forme une influence renforçant une cognition faussée sur la catégorie sémantique du lemme français « laver », et qui en conséquence, fait apparaître un grand nombre de suppressions du pronom réfléchi dans la traduction faite par nos enquêtés. Dans l'exemple 2, vu que le placement du pronom personnel complément d'objet est le même en chinois et en anglais, à savoir derrière le verbe, cette information suscite une forte interférence sur l'ordre lexical du français. Ainsi l'apprenant commet-il souvent des erreurs de positionnement autour du pronom personnel complément. Selon notre tableau ci-dessus, les erreurs relatives au pronom réfléchi occupent plus d'un tiers du total, dépassant toutes les autres catégories, suivies par les erreurs concernant le pronom personnel.

Exemple 7 : ch. : 我们 都 是 学生。

(nous tous être étudiant)

angl. : **We all are students. (We are all students.)*

fr. : **Nous tous sommes étudiants. (Nous sommes tous étudiants.)*

L'exemple 7 illustre le deuxième cas de transfert de lemmes combinés. Les modèles de réalisation morphologique du lemme en chinois « 都 » exigent qu'en tant qu'adverbe, il ne s'utilise que devant le verbe. Cependant, le lemme « all » en anglais est un pronom, dont la place par rapport au verbe est distinguée : on le positionne devant le verbe notionnel, mais derrière le verbe modal, la copule et l'auxiliaire. Sous l'influence de l'ordre lexical de « 都 », l'étudiant confond sans doute la distinction en matière d'ordre du lemme « all », en le mettant devant la copule, avant de transférer cet ordre du pronom en anglais au lemme équivalent en français « tous », qui doit se placer derrière tous les verbes. Aussi l'enquêté commet-il une erreur d'ordre lexical à propos du pronom indéfini au cours de sa traduction en français.

Conclusion

En nous appuyant sur la théorie de l'activation des lemmes plurilingues (Wei, 2006), nous nous focalisons sur le transfert de lemmes, notamment celui de l'anglais (L2) dans la traduction en français (L3). L'activation des lemmes est à l'origine du transfert de l'interlangue. Les lemmes disposant d'informations sémantique, syntaxique et morphologique déterminent le choix des lexèmes et activent les

procédures morphosyntaxiques pour le codage grammatical. Si les connaissances à l'égard d'un lemme de L3 sont faibles ou insuffisantes, l'apprenant recourra au lemme de L2. Pour nos étudiants, la similarité entre l'anglais et le français renforce le transfert et les productions inadéquates.

Dans notre enquête, trois types de transfert de lemmes au sujet des pronoms sont apparus lors de la traduction : la structure lexicoconceptuelle, la structure prédicat-argument et les modèles de réalisation morphologique. Au niveau de la structure lexicoconceptuelle, les lemmes de L2 activés par les concepts communs peuvent influencer sur ceux de L3 concernant trois aspects : la catégorisation sémantique, la procédure de lexicalisation et la catégorisation grammaticale, ce qui induit le recours à des lexèmes inappropriés en ce qui concerne les pronoms réfléchis et personnels. Dans la structure prédicat-argument, le transfert de lemmes suscite deux types d'erreurs dans le codage syntaxique : l'omission d'un argument ou la distribution d'un rôle thématique erroné concernant les pronoms relatifs, personnels et démonstratifs. Quant aux modèles de réalisation morphologique, l'interférence des lemmes a pour conséquence une erreur de positionnement dans le codage morphologique en matière de pronoms personnels et indéfinis.

De ces trois types, c'est proportionnellement la structure lexicoconceptuelle qui est la plus affectée par les lemmes des autres langues. Du fait que chez les apprenants plurilingues, la projection des concepts est figée par les langues précédemment acquises, il est difficile, surtout pour les apprenants de niveau élémentaire, de modifier ces réflexes immédiatement.

De plus, nous avons trouvé des transferts de lemmes combinés, variants du transfert de lemmes, qui présentent deux cas : d'une part, les lemmes de L2 et de L1 ayant les mêmes spécifications collaborent pour une influence sur le lemme de L3 ; d'autre part, le lemme de L2 avec une certaine information découlant du lemme de L1 se transfère ensuite sur le lemme de L3. Outre l'insuffisance de connaissances en L3 et la similarité entre les langues, ce transfert est aussi dû à l'acquisition incomplète de L2.

Le transfert de lemmes est un phénomène linguistique courant dans l'apprentissage du français chez les étudiants chinois. Au cours de l'enseignement, les enseignants de français doivent attacher davantage d'importance à ce phénomène et initier les étudiants à distinguer les lemmes dans leurs productions.

Bibliographie

- Costa, A., Alario, F.-X., Sebastián-Gallés, N. 2011. Cross-linguistic research on language production. In: *The Oxford Handbook of Psycholinguistics*. New York: Oxford University Press.
- De Angelis, G. 2007. *Third or additional language acquisition*. Toronto: Multilingual Matters.
- De Angelis, G., Selinker, L. 2001. Interlanguage Transfer and Competing Linguistic Systems in the Multilingual Mind. In: *Cross-Linguistic Influence in Third Language Acquisition: Psycholinguistic Perspectives*. Clevedon: Multilingual Matters.
- Levelt, W. 1989. *Speaking: From Intention to Articulation*. Cambridge, MA: The MIT Press.
- Tesnière, L. 1959. *Éléments de syntaxe structurale*. Paris: Editions Klincksieck.
- Vigliocco, G., Vinson, D. P. 2011. Semantic representation. In: *The Oxford Handbook of Psycholinguistics*. New York: Oxford University Press.
- Wei, L. 2009. « Intrasentential Codeswitching: Bilingual Lemmas in Contact », *Concentric: Studies in Linguistics*, n° 2, p. 307-344.
- Wei, L. 2006. « The Multilingual Mental Lexicon and Lemma Transfer in Third Language Learning », *International Journal of Multilingualism*, n° 2, p. 88-104

Notes

1. PU Zhihong est auteur de correspondance (*tong xun zuo zhe*).
2. Cette position de Wei est fondée sur la supposition théorique de Myers-Scotton et Jake (1995, 2000) : tous les lemmes comportent trois niveaux distinctifs et relatifs de structure abstraite (cf. Wei, 2009 : 308).
3. Terme proposé par De Angelis et Selinker qui désigne « l'influence d'une langue non maternelle sur une autre » (2001 : 43).
4. Tous les exemples de notre article sont issus des productions des étudiants enquêtés.
5. Levelt (1987) divise la production de discours en trois composants : *Conceptualizer*, *Formulator* avec le lexique et *Articulator*. Suivant Levelt, Wei (2002, 2003, 2006) y identifie quatre niveaux interagissants : niveaux conceptuel, de lemme, fonctionnel et positionnel. Le *Conceptualizer* produit le message préverbal au niveau conceptuel. Le message active un faisceau de caractéristiques sémantiques/pragmatiques correspondant aux lemmes dans le lexique mental. Les lemmes activés donnent la direction au *Formulator*, qui projette des procédures morphosyntaxiques au niveau fonctionnel pour les codages syntaxique, morphologique et phonologique. Au niveau positionnel, les procédures morphosyntaxiques projetées ont pour résultat dans l'*Articulator* des formes superficielles, ce qui transforme le plan phonétique en discours.



ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

La formation à la traduction à partir de l'observation des choix de traduction d'un manuel bilingue d'enseignement de la culture

Agnès Pernet-Liu

Université des Langues étrangères de Pékin, Chine
jliufc@yahoo.fr

Tan Jia

Université des Langues étrangères de Pékin, Chine
tanjia@bfsu.edu.cn

Reçu le 25-02-2017 / Évalué le 25-04-2017 / Accepté le 19-05-2017

Résumé

En travaillant sur un corpus d'expressions tirées de la version bilingue (français-chinois) du manuel 《中国文化欣赏读本》， nous voulons, à travers l'analyse des stratégies et des procédés de traductions adoptés pour résoudre les problèmes que posent les différences linguistiques et culturelles, mettre en lumière la spécificité de la traduction des réalités culturelles, et révéler l'intérêt d'une approche bilingue de la culture sur le plan didactique pour la formation à la traduction. Cette formation peut ainsi devenir un apprentissage dynamique de la recherche, libre et cohérente mais jamais close, des correspondances entre les langues.

Mots-clés : choix de traduction, traduction culturelle, approche bilingue, didactique de la traduction

论法汉双语文化教材翻译实例对翻译教学的启示

摘要 : 我们从《中国文化欣赏读本（汉法对照）》教材中提取了大量翻译实例，通过分析应对文化和语言差异采用的不同翻译技巧和策略，展现文化题材文本翻译的特殊性，同时也揭示双语对照的文化教材在翻译培训中的教学意义：它能够让翻译学习转变成为一种积极探索语言间的联系和对应的过程，自发且严密、永无止境。

关键词 : 翻译技巧、文化翻译、双语对照、翻译教学

How translation training can use observation of translation choices in a teaching culture bilingual textbook

Abstract

Working on a corpus of words and phrases from the bilingual version (French-Chinese) of the textbook 《中国文化欣赏读本》， this research has analysed the strategies and processes chosen by translators to solve the issues raised by linguistic and cultural differences. It shows the specificities of translation of cultural realities

and demonstrates the didactic value of a bilingual approach of culture for training to translate. Thus this training can be an active learning process for experiencing that translation is a free and consistent, but never definitively completed, search of correspondences between languages.

Keywords: translation choices, cultural translation, bilingual approach, didactics of translation

Introduction

Former à la traduction des discours sur la culture¹ diffère de la formation à la traduction littéraire ou technique. Les choix de traduction dépendent notamment du fait que des faits et usages culturels exprimés dans la langue de départ sont absents de la (ou des) culture(s) de la langue d'arrivée, et nombreux sont les notions ou concepts qui n'ont pas les mêmes connotations culturelles dans les deux langues en présence. En nous appuyant sur l'analyse d'un corpus d'expressions tirées de la version bilingue (français-chinois) d'un manuel 《中国文化欣赏读本》(Liu Qiangong, 2014), nous voulons mettre en lumière la spécificité de ce champ de la traduction pour le domaine chinois, en montrant l'intérêt sur le plan didactique, pour la formation à la traduction entre le chinois et le français.

1. Le corpus analysé dans cette recherche

A la découverte de la culture chinoise (《中国文化欣赏读本》), dirigé par Liu Qiangong, fait partie des ouvrages en français, souvent en version bilingue, publiés récemment pour mieux répondre aux besoins des lecteurs (ou apprenants) francophones qui s'intéressent à la langue et à la culture chinoises, notamment : *Introduction à la culture chinoise* 《中国文化读本（法文版）》(Ye et Zhu, 2012), *Parle-moi de la culture chinoise* 《法语漫谈中国文化》(Huang et Li, 2015), *Introduction générale à la Chine* 《中国文化、历史、地理常识》(Bureau des affaires des Chinois d'outre-mer du Conseil des affaires d'Etat, 2007) composé de trois tomes, respectivement sur l'histoire, la géographie et la culture de la Chine.

Le manuel dirigé par Liu Qiangong a été publié en 2014, dans trois versions bilingues (anglais-chinois, allemand-chinois, français-chinois), avec pour objectif de *mettre en lumière les attitudes, les points de vue et le système de valeurs des Chinois à travers la présentation d'usages et de réalités culturelles* (Liu, 2014 : quatrième de couverture). Les auteurs du livre qui ont travaillé avec Liu Qiangong, tous enseignants de chinois à l'Université des langues et des cultures de Beijing, ont choisi les thèmes sur la base d'une enquête effectuée par l'Institut Confucius de l'Université de l'État de Michigan, à l'avant-garde de l'enseignement du chinois

aux États-Unis. Le manuel couvre les aspects de la culture chinoise abordés dans l'enseignement, *tout en prenant en considération les goûts des étrangers intéressés par la culture chinoise* (Liu, 2014 : préface). Le livre, assorti d'un DVD, peut donc servir de manuel aux apprenants de la langue chinoise et être une lecture pour tous les francophones qui s'intéressent à la culture chinoise.

Les auteurs ont choisi de présenter la culture chinoise sous 8 aspects, à savoir : les fêtes traditionnelles, les coutumes traditionnelles, l'art chinois, les modes de vie chinois, les symboles culturels, les sites touristiques, l'artisanat traditionnel, les sports populaires. Chaque aspect est présenté par 3 à 5 textes portant sur un événement culturel chinois typique, auxquels s'ajoutent deux parties affichant une ouverture interculturelle : la partie *Témoignages* avec divers commentaires de Chinois et d'étrangers, la plupart apprenant le chinois en Chine ; et la partie *Pour Aller Plus Loin* qui introduit d'autres phénomènes culturels liés au thème abordé, souvent de Chine, mais aussi de l'étranger. Dans cette rubrique, le chinois est « troué » de mots anglais pour désigner des réalités culturelles étrangères, même si elles ne sont pas du domaine anglophone. Le manuel se situe donc entre plusieurs langues et cultures (et pas seulement deux). La version française, elle, se trouve « trouée » de mots transcrits d'autres langues asiatiques, le sanscrit pour les mots du bouddhisme², mais aussi le vietnamien (ex¹ : 韃子 dacao), le japonais (ex : 麒麟 Ki-rin, 双节棍 nunchaku, 忍术 nin-jutsu, 忍者 ninja), le thaïlandais (ex : 水灯节 Loy Kratong, 水灯Kratong), le tibétain (ex : 松赞干布 Songtsen Gampo), le coréen (ex : 跆拳道 Taekwondo, 品势 poomsae). Certains noms propres peuvent être traduits avec une version déjà anglicisée, ce qui est le signe d'un passage par la culture anglo-saxonne. L'exemple typique étant les noms d'acteurs (ex : 李连杰 Jet LI ; 成龙 Jackie Chan ; 李小龙 Bruce LEE).

Le manuel est interculturel aussi parce qu'il s'adresse à des francophones avec un point de vue qui n'est pas forcément français. Ainsi des notes expliquent les mots « classicisme » ou « sinomanie » avec un point de vue extérieur à l'Europe.

Le manuel utilise aussi des langages spécialisés des cultures professionnelles, techniques... en particulier pour les artisanats². Il fait ainsi appel, de manière transculturel, à la culture encyclopédique du lecteur.

2. La traduction de contenus culturels

2.1 Contraintes et stratégies de traduction

La traduction en français *A la découverte de la culture chinoise* a été réalisée par Tan Jia et Zhu Hua, et la révision a été assumée par deux Français, Agnès Pernet-Liu et Nicolas Toraille ainsi que l'éditeur.

Pour traduire les réalités culturelles chinoises, la traduction recourt à des expressions déjà stabilisées en français, ce qui montre que ces notions circulent déjà dans le discours francophone sur la culture chinoise (ex: 天子 le fils du ciel). Le traducteur se conforme à des habitudes antérieures qui sont des manières canoniques de traduire ces réalités culturelles, notamment les titres de livres, (ex : 《论语》 *Entretiens de Confucius*), les noms propres, les noms de fêtes (ex : 中秋节 la fête de la mi-automne), les noms de lieux et de monuments historiques (ex : 颐和园 le Palais d'Été ; 故宫 la Cité interdite), les périodes de l'histoire (ex : 春秋战国时期 Pendant l'époque des Printemps et des Automnes et l'époque des Royaumes Combattants), etc.

L'existence d'une expression stabilisée est l'indice de la notoriété ou de la circulation dans la culture cible de faits culturels anciens ou contemporains (ex : le film 《醉拳》 « Maître Chinois »). Mais l'absence d'expression stabilisée ne signifie pas le contraire car l'histoire de la traduction a, pour des raisons diverses, donné lieu à la coexistence durable de versions différentes qui se retrouvent dans le corpus (ex : 《易经》 le *Livre des mutations*, le *Zhouyi*).

Pour comprendre cette histoire, il est intéressant de recourir à la notion de « mot transplanté » 移植词, forgée par Chen Jiaying dans le domaine de la traduction de la philosophie occidentale vers la langue chinoise (Chen, 2010). Un mot transplanté, c'est un mot inventé dans la langue chinoise, à partir de caractères existants, pour désigner une notion reçue comme étrangère ou relevant d'une conception ou réflexion non chinoises. Ces mots sont une trace des langues, cultures et conceptions étrangères qu'ils véhiculent. En français, on peut trouver ce genre de mots qui sont soit des expressions nouvelles (ex : les rameaux célestes 地支, les troncs célestes 天干), soit des expressions existantes mais qui vont cultiver une connotation les reliant à la culture chinoise (ex : la piété filiale 孝道 et sa connotation confucéenne) ou les faisant ressentir comme étrangère (ex : 1月上旬至2月中旬 de la première décade de janvier à la deuxième décade de février).

On peut créer de nouveaux mots par la transcription phonétique. Ceux qui sont déjà passés dans le langage courant sont une sorte de mots transplantés (ex : taichi, kung-fu, yin et yang), d'autres gardent leur identité étrangère signalant des réalités culturelles spécifiques ou sans analogie (ex : les rôles de l'opéra de Pékin : 生、旦、净、丑 le Sheng, le Dan, le Jing et le Chou ; des instruments : 笙 le sheng, 唢呐 le suona ; des formes littéraires : 宋词 les *ci* des Song...).

Au passage, cette analyse nous a fait constater l'absence de termes philosophiques (道 *dao*, 仁 *ren*, 气 *qi*...). Le langage reflète la conception de la culture des auteurs du manuel : ils présentent peu les racines spirituelles des pratiques

culturelles (vision du monde, conception de l'homme) mais les aborde sous l'angle ethnographique, concret et matériel (usages, pratiques, objets...).

D'autre part, l'observation du maintien du *pinyin* en français permet de relever un phénomène sociolinguistique intéressant : l'existence d'un pidgin des francophones connaisseurs de la culture chinoise. La traduction tend à autonomiser certains mots en *piyin* une fois qu'ils ont été expliqués. En s'intégrant dans la syntaxe, les mots commencent à créer leur place dans le langage en français (ex : 吃年糕 manger des *niangao*; 穿着唐装 porter le *tangzhuang*³).

2.2 Traduire en rendant le style du chinois pour parler de la culture

La langue chinoise utilise un style particulier pour parler des faits culturels. Le texte chinois est lui-même une traduction d'une manière traditionnelle de s'exprimer en une manière contemporaine de s'exprimer, d'où le grand nombre d'occurrences de tournures comme : 即、俗称、叫、所谓、又叫、称、是...的简称、又被称为、有“...”之称. Le texte chinois comporte aussi un certain nombre de notes explicatives utiles pour un lecteur chinois (par exemple pour 私塾 ou时辰...).

En chinois, le langage pour parler de la culture cultive un certain « art des désignations », selon l'expression de J. Levi (2002 : 128) avec des étiquetages signalant titres et surnoms (ex : “中国剪纸艺术之乡”« le pays de l'art du papier découpé chinois »), des expressions numérales dont le chiffre ne passe parfois pas en français (ex : 五谷 littéralement « les cinq céréales » traduit dans le manuel par « les céréales » ; “走百病” littéralement « éloigner 100 maladies » traduit par « éloigner les maladies ») et des taxinomies⁴.

Les expressions en quatre caractères, très nombreuses dans le discours sur la culture, sont l'indice d'un langage traditionnel pour parler de domaines traditionnels. Certaines ont une version stabilisée en français (ex : 文房四宝 les quatre trésors du cabinet du lettré). Mais pour la plupart, le traducteur doit créer une expression qui puisse en rendre le caractère littéraire, avec une allure classique (ex : 临霜不凋 ces fleurs qui ne se fanent pas en défiant les givres) et la prosodie (ex : “虽由人作，宛自天开”« Bien qu'artificiel, c'est si naturel que cela paraît avoir été fait par le ciel »)⁵. Divers procédés signalent la dimension rituelle du langage : guillemets, *pinyin*, majuscules ou ajouts de mots (ex : 寿面 les nouilles dites de longévité). Cependant dans un grand nombre de cas, l'expression se fond prosaïquement dans la phrase française. Pour comprendre cela, il faut analyser la position didactique des traductrices.

3. La spécificité et l'intérêt didactique de la traduction de matériel didactique

3.1 La finalité didactique des choix de traduction

Le manuel a déjà une perspective didactique en chinois visant un lecteur contemporain (notes, explications...). En français, s'ajoutent plusieurs procédés didactiques parfois très simples, par exemple, pour les noms de personnes, le nom de famille est écrit en majuscules.

Le procédé didactique le plus courant est le recours au *pinyin*. Il permet une entrée accompagnée dans la langue chinoise parce qu'il indique la prononciation mais peut aussi permettre de repérer des caractères connus. Le *pinyin* fait comprendre la formation des mots (ex : 纸做的风筝, 叫“纸鸢”les cerfs-volants de papier, appelés Zhiyuan (zhi : papier ; yuan : épervier). Il fait entendre la présence d'un caractère dans un mot et le rythme des expressions en quatre caractères (ex : “穆如清风”四个字 / l'inscription *mu ru qing feng* ; 乾隆皇帝御书的“涌莲初地” quatre caractères « yong lian chu di (l'origine du lotus) » écrits par l'empereur Qianlong).

Le *pinyin* permet de faire entendre aussi la littéralité des expressions, par exemple : [春节俗称“过年” La Fête du Printemps est appelée « *guo nian* » (passer l'année)]. Il permet d'initier les étudiants de chinois aux phénomènes d'homonymie et aux proximités phoniques (ex : 更有意思的是, 因“灯”与“丁”语音相近, 还意味着人丁兴旺。Ce qui est également intéressant, c'est que la prononciation de « lanternes » en chinois (*deng*) ressemble beaucoup à celle de « membres de famille » (*ding*), autrement dit, les lanternes symbolisent aussi le fait d'« avoir une famille nombreuse »).

Les caractères chinois sont aussi parfois littéralement présents dans le texte français, bien sûr dans le chapitre sur l'écriture mais aussi dans d'autres passages où la structure du tracé du caractère est évoqué ou analysé.

3.2 La traduction comme accompagnement pédagogique d'une langue/culture à l'autre

Les traductrices oscillent fréquemment entre le point de vue de la langue cible et le point de vue de la langue source. Ainsi [在腊月三十这天 la veille du nouvel an] est une traduction qui cultive l'analogie alors que [中山装 le costume Sun Yatsen] est une traduction qui rectifie l'usage erroné de la langue cible de parler de costume Mao. C'est cette hésitation qui explique des choix de traduction qui veulent à la fois faire entendre la prononciation et donner le sens, par exemple [《雁门关》« La passe de Yanmen » (« la passe des Oies sauvages »)].

Les traductrices ont tendance à beaucoup intervenir en ajoutant des explications entre parenthèses, parfois longues, des gloses ou des périphrases. Elles interviennent librement dans le corps du texte et non pas en marge par des notes de bas de page qui sont relativement rares. En voici quelques exemples : [摔破东西就得赶紧说“岁岁平安” quand on casse quelque chose sans faire attention, il faut tout de suite dire *sui sui ping'an* (« tout va bien chaque année », car la prononciation du mot « casser » en chinois est la même que celle du mot « année »)]; [闻一多先生 WEN Yiduo (patriote et lettré chinois)].

En même temps, les traductrices font aussi le choix de traduire littéralement des expressions ritualisées, par exemple : [“前朝后市”的定制le système « la cour impériale devant et le marché derrière »]. Cela a parfois l'inconvénient de rendre les expressions en quatre caractères prosaïques et surtout sibyllines. La traduction donne les clés de compréhension mot à mot mais appelle une explication pour accéder au sens global de l'expression.

La position didactique des traductrices est donc complexe, bien qu'interventionnistes, elles ne résolvent cependant pas toutes les difficultés du texte pour un lecteur francophone et maintiennent certaines allusions (ex : 惊蛰le « réveil des insectes »).

Il est clair alors que le manuel est fait pour une utilisation en classe. La perte occasionnée par les choix de traduction est compensée par tout ce que permet un manuel bilingue. Ainsi avec la traduction [一个叫作“年”的怪兽Un démon qui s'appelait Nian], il serait nécessaire d'indiquer que « nian » signifie « année ». La nécessité de la démarche en classe est évidente avec l'exemple des devinettes de caractères, totalement incompréhensibles sans une initiation. C'est en observant les deux versions en classe sous la conduite d'un enseignant que l'étudiant peut comprendre des manières de s'exprimer. Le manuel donne à voir les deux langues en présence.

4. La didactique de la traduction par l'observation des choix possibles de traduction

4.1 Des versions différentes pour des visions du monde différentes

C'est pourquoi ce manuel, qui est rédigé dans la perspective de l'enseignement de la culture chinoise aux apprenants francophones de chinois, peut aussi servir pour initier les apprenants de langues (de français ou de chinois) à la traduction et les sensibiliser aux questions interculturelles de la traduction, grâce à la version bilingue qui permet de montrer la réflexion constante sur la façon de traduire le

plus pleinement possible le sens des énoncés, pour ne pas dire « rester fidèle ». En nous appuyant sur les différentes solutions de traduction et sur les interventions des réviseurs, nous pourrions inviter les étudiants à réfléchir sur les techniques de traduction, les ressemblances et les différences culturelles entre les deux pays.

En effet, le traducteur doit travailler sur l'écart entre deux conceptions et expériences du monde. Prenons l'exemple de 古代. Dans le manuel, 古代 (littéralement : ancien - époque) est un mot fréquent, il s'agit d'un terme souvent utilisé pour faire référence à une époque par opposition à l'époque moderne, sans préciser la période de temps concerné. Ainsi, dans le livre, différents faits culturels ont été situés à 古代, par exemple, le rite de *Zuoyi* (la façon de saluer la plus utilisée et la plus simple pour les Chinois), la Grande Muraille, l'origine du yangko (qui a pour origine les mouvements des paysans qui repiquaient le riz et labouraient la terre) ou les lanternes rouges... Or si l'on observe de plus près le mot *Antiquité*, on voit qu'il correspond à des réalités différentes. Dans l'histoire occidentale, l'*Antiquité* désigne la période, avant le Moyen Âge, des plus anciennes civilisations remontant à l'âge du bronze et qui s'achève à la fin de l'Empire romain d'Occident en 476 après Jésus-Christ. Quant à la Chine, si le commencement de l'*Antiquité* n'est pas précisé (souvent associé à l'invention du système d'écriture), elle se termine vers l'an -200 avec la Dynastie Qin qui inaugure la période impériale en Chine. Pourtant, le terme 古代 peut aussi indiquer en chinois de manière générale toute époque avant le milieu du 19^e siècle, ou référer encore plus vaguement à un temps passé, une époque reculée. C'est pour cela que même dans les dictionnaires chinois-français, 古代 est souvent traduit en *Antiquité* ou *temps antique*, d'où la solution de traduire partout 古代 par *Antiquité*.

Ce genre de difficulté met en évidence les différentes visions du monde, dans le temps ou dans l'espace, ce qui incite les étudiants à réfléchir sur le terme choisi pour mieux correspondre à chaque contexte lors de la traduction.

4.2 Le texte traduit et sa révision, une relation enrichissante dans une perspective didactique

Lorsque cela est possible, présenter aux étudiants les interventions des réviseurs s'avère souvent enrichissant du point de vue de la didactique de la traduction, car elles montrent que la traduction cherche toujours à s'approcher au plus près de l'original. Prenons l'exemple des « ombres chinoises », art présenté dans le manuel comme [皮影戏是中国最早走出国门、闯入世界的戏剧艺术« le premier art théâtral chinois à être sorti du pays pour être connu dans le monde entier »], la traduction littérale s'avère correcte mais elle ne rend pas l'aspect « violent » du

mot « 闯 », adouci et modéré, voire escamoté dans la traduction. Le réviseur a proposé : « se faire connaître au-delà des frontières, jusqu'à embrasser le monde entier ». La traductrice, se plaçant à l'intérieur de la Chine, a choisi le terme « sortir », terme correspondant à l'original, pour montrer le contact de la culture chinoise avec le monde, contact peu aisé pour un pays longtemps fermé, alors que le réviseur a voulu renforcer cette image « être connu par le monde entier » en utilisant « embrasser » (dans le sens de contenir totalement). Nous pouvons constater que le regard du traducteur (selon qu'il est situé dans la culture d'origine ou dans la culture d'arrivée) joue aussi sur le choix des termes. La traduction de cette phrase reste à discuter et on pourrait en améliorer le résultat, autrement dit, on pourrait toujours mieux faire pour transmettre le message du texte d'origine, qui ne s'avère d'ailleurs pas idéal (le texte en chinois ici semble un peu maladroit avec 闯入). Il n'existe pas de « traduction parfaite », mais on s'émerveille toujours en lisant une meilleure traduction, sentiment semblable à tout collectionneur face à la meilleure copie d'une œuvre d'art (Ricoeur, 2004 : 11).

Dans le texte portant sur les arts martiaux, nombreuses sont les techniques des armes chinoises, condensées par des verbes chinois monosyllabiques, tels que 扎、刺、拦、扑、拨 pour décrire les techniques de la lance, dont l'équivalent a d'abord aussi été exprimé en français par la traductrice par des verbes (percer, piquer, arrêter, précipiter et remuer), mais rendu par un nom par le réviseur (« la percée, le piqué, le blocage, l'assaut et le mouvement dans le vide »). Si le choix du terme « blocage » et « assaut » interprète mieux l'image de l'action en question par rapport à « arrêter » et « précipiter », traduction littérale, celle de 拨 reste toujours incomplète, car 拨, composée du mouvement de « remuer » et du mouvement dans le vide, exprime davantage la souplesse et la variation. Le sens véhiculé par ces verbes monosyllabiques en chinois étant beaucoup plus riche, il ne peut être rendu par des verbes ou des noms, mais mérite toute une explication plus spécifique et technique. Dans ce cas-là, des développements supplémentaires seront nécessaires, mieux encore, le recours à la traduction en image, avec des extraits vidéo peut faire mieux passer le sens (d'où l'intérêt du DVD qui accompagne le livre).

Il y a aussi quelques cas où la différence entre la révision et la traduction révèle que le réviseur ne connaît pas l'expérience analogue dans sa propre culture. Dans un témoignage, on parle des jeux d'enfants (大家也就是在一起跳跳皮筋、跨跨方格、踢踢毽子什么). Chez la traductrice cela donne « On sautait à la corde élastique, franchissait les carreaux et jouait au Dacau », alors que chez le réviseur cela donne, « on pouvait sauter à la corde, jouer à la marelle ou jouer au Dacau ». Nous pouvons faire deux constats : pour le jeu de marelle, il y a une ignorance par la traductrice de l'existence du même jeu en France, ce qui conduit à une traduction littérale ;

et pour le saut à l'élastique, le remplacement par « le saut à la corde » chez le réviseur tient à son ignorance de ce jeu pratiqué uniquement par les filles. Ce qui est intéressant, c'est de constater que, quel que soit le pays, on partage certains jeux d'enfants. Ce genre d'exemples est instructif du point de vue de la didactique de la traduction, pour montrer l'importance des connaissances dans les deux langues et les deux cultures concernées, double condition à satisfaire pour mener à bien une traduction adéquate.

A partir d'exemples de la traduction et de la révision du livre portant sur la culture, nous pouvons amener les étudiants à découvrir les différentes techniques de traduction, les solutions multiples pour expliquer les concepts absents dans la culture française, pour éviter les faux équivalents qui n'ont pas les mêmes connotations culturelles dans les deux langues, pour garder la couleur chinoise en choisissant la simple non-traduction, mais accompagnée d'une note, ou la traduction littérale. La confrontation des trois textes (texte de l'auteur, texte du traducteur, texte du réviseur) permet de mettre en lumière une recherche dynamique, constante, pour s'approcher toujours au plus près des faits culturels en question, présentés dans la langue d'arrivée. Nous pouvons ainsi observer un double mouvement, une sorte de va-et-vient entre deux langues et deux cultures : d'abord pour saisir les références culturelles abordées dans le texte d'origine, et ensuite pour chercher des éléments plus ou moins équivalents dans la culture de référence de la langue cible.

Conclusion

Selon Cuche, *langue et culture sont dans un rapport étroit d'interdépendance : la langue a entre autres fonctions celle de transmettre la culture mais elle est elle-même marquée par la culture* (2001 : 43). La traduction est donc une médiation culturelle, une pratique de l'entre-deux textes, de l'entre-deux cultures. Pourtant, si les didacticiens reconnaissent théoriquement le rapport entre langue et culture, *ils ont tendance à séparer ces deux éléments lorsqu'ils en viennent à la pratique de la traduction et à son enseignement.* (Brisset & Mi-Yeon, 2006 : 395).

Un manuel bilingue de l'enseignement de la culture se présente comme un support intéressant et propice dans la formation à la traduction, et cela dans une double dimension : d'un côté, il a l'avantage et l'intérêt d'envisager la culture comme une totalité qui intervient à tous les paliers de la compréhension du texte de départ et la production du texte d'arrivée, ; de l'autre, il sert de corpus idéal aux enseignants pour des études contrastives permettant de décrire des parcours interprétatifs lors de l'activité de traduction, afin de déclencher chez les étudiants des réflexions autonomes sur les stratégies et les procédés de traduction utilisés

pour résoudre les problèmes que posent les différences linguistiques et culturelles, particulièrement entre deux langues-cultures très distantes, comme le français et le chinois.

L'utilisation de ce manuel en didactique des langues étrangères et en didactique de la traduction permet de faire acquérir ensemble les deux compétences de base de la traduction : les connaissances linguistiques des deux langues et les connaissances culturelles. Il s'agit non seulement de former à la traduction dont *le but est de transmettre un message, de communiquer un discours, à des lecteurs qui ne pourraient sinon pas le comprendre* (Podeur, 2008 : 2) mais surtout de faire de l'acte de traduction un *enrichissement intérieur* (Mounin, 1963 : 237) des étudiants qui s'approcheront davantage des correspondances possibles entre les langues et les cultures en présence en faisant une certaine expérience des cultures qui travaillent les langues. *Chaque langue reflète une certaine approche de la réalité et tout discours est conditionné par l'ensemble des rapports qui unissent les faits socioculturels aux faits linguistiques ; en conséquence tout texte est une source précieuse d'information sur la société et la culture de celui qui le produit* (Podeur, 2008 : 53).

Le manuel permet de faire faire aux étudiants, de manière dynamique, l'expérience culturelle de la médiation (ELA, 2012) entre les langues et les cultures. Cela permet d'éviter ce que J.-F. Billeter (2006) repère comme un risque de fermeture sur lui-même du discours en français sur la culture chinoise lorsqu'il renonce à chercher des équivalents au nom de la fidélité au sens et à la culture et s'adresse ainsi à des initiés. L'analyse didactique de la pratique de la traduction des faits culturels permet de sortir du dilemme, toujours associé à la traduction, entre traduisibilité/intraduisibilité, fidélité/trahison, perte/gain, pour entrer dans une perspective plus optimiste, qualifiée d'*hospitalité langagière* par Ricoeur en vue d'amener *le lecteur à la culture de l'auteur* (Ricoeur, 2004 : 19) par la traduction, grâce à la traduction.

Bibliographie

- Billeter, J.-F. 2006. *Contre François Jullien*. Paris : Allia.
- Brisset, A., Mi-Yeon, J. 2006. « La notion de culture dans les manuels de traduction », *Meta* n° 512, p.389-409.
- Bureau des affaires des Chinois d'outre-mer du Conseil des affaires d'Etat. 2007. 《中国文化、历史、地理常识》 *Introduction générale à la culture chinoise*. Beijing : Edition d'enseignements et de recherches des langues étrangères.
- Chen, Jiaying. 2010. 《从移植词看当代中国哲学》. In : *Le choix de la Chine aujourd'hui : entre la Tradition et l'Occident*. Paris : Les Indes savantes.

- Chen, A. 1981. « Introduction » et traduction française des *Entretiens* de Confucius. Paris : Seuil.
- Cuche, D. 2001. *La notion de culture dans les sciences sociales*. Paris : La Découverte.
- Études de linguistique appliquée (ELA). 2012. *La médiation linguistique: entre traduction et enseignement des langues vivantes*. 3/2012 n° 167, p. 265-266.
- Huang, Hong, Li, Ningyue. 2015. 《法语漫谈中国文化》 *Parle-moi de la culture chinoise*. Shanghai : Edition de l'Université Donghua.
- Levi, J. 2002. *Confucius*. Paris : Pygmalion.
- Liu, Qiangong (dir.). 2014. 《中国文化欣赏读本》 *A la découverte de la culture chinoise*. Pékin : Beijing Language and Culture University Press.
- Mounin, G. 1963. *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris : Gallimard.
- Podeur, J. 2008. *Jeux de traduction*. Napoli : Liguori Editore.
- Peeters, J. (dir.). 2005. *La traduction*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Ricoeur, P. 2004. *Sur la traduction*. Paris : Bayard.
- Truffaut, L. 1997. *Traducteur tu seras*. Bruxelles : Hazard.
- Ye, Lang, Zhu, Liangzhi. 2012. 《中国文化读本（法文版）》 *L'introduction à la culture chinoise*. Beijing : Edition d'enseignements et de recherches des langues étrangères.

Notes

1. Culture n'est pas à prendre ici dans son sens de « valeur ajoutée d'un savoir individuel », mais dans son sens de « communauté de connaître et de dire » (Truffaut, 1997 : 85).
2. Exemples : 佛塔 stupa ; 佛经 sutras bouddhiques ; 寂圆满大殿 la salle Parinirvana ; 密宗 le bouddhisme vajrayāna ; 佛教有四大菩萨, 即地藏菩萨、普贤菩萨、文殊菩萨、观音菩萨 Il existe quatre grands poushas dans le bouddhisme qui sont Ksitigarbha, Samantabhadra, Manjusri et Avalokitesvara.
3. Tous les exemples sont tirés du corpus.
4. Exemples : 景泰蓝又称“铜胎掐丝珐琅” Le cloisonné appelé aussi « émail filigrané à l'ébauche de cuivre » ; les noms d'armes pour les arts martiaux... Le lecteur francophone est censé savoir ce qu'est un tympanon扬琴 ou l'hémérocalle 萱草, etc.
5. On retrouve cela pour : 四合院 les siheyuan, 胡同 les hutong(s), 秧歌 le yangko, 宣纸 le xuanzhi, 汉服 les hanfu, 月饼 le yuebing, 旗袍 le qipao.
6. Exemples : techniques du diabolos “金鸡上架”、“翻山越岭”、“织女纺线”、“夜观银河”、“二郎担山”、“抬头望月”、“鲤鱼摆尾”、“童子拜月”、“鹩子翻身”、“海底捞月”、“青云直上”等等 « le coq d'or sur la charpente », « traverser les montagnes », « la tisserande au travail », « spectacle nocturne de la voie lactée », « Erlang portant une montagne sur son épaule », « regarder la lune », « la carpe bougeant la queue », « un enfant s'inclinant devant la lune », « le cerf-volant tournant », « pêcher la lune dans la mer », « monter sur les nuages », etc.
7. Autres exemples : Les expressions ritualisées pour parler du *Taijiquan* 中正安舒、轻灵圆活、松柔慢匀、开合有序、刚柔相济 l'équilibre et le bien-être, l'habilité et la fluidité, la souplesse et la douceur, une succession de mouvements d'ouverture et de fermeture, l'harmonisation de la solidité et de la souplesse ; 以和为贵 « la primauté de l'harmonie » (4 caractères pour 4 mots).



ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

Adaptation formelle et conceptuelle dans les noms de marques cosmétiques françaises traduits en chinois¹

DENG Wei

Université des Études Étrangères du Guangdong, Guangzhou, Chine
wdeng@gdufs.edu.cn

SHI Yuna

Université des Études Étrangères du Guangdong, Guangzhou, Chine
wdeng@gdufs.edu.cn

Reçu le 27-02-2017 / Évalué le 10-05-2017/Accepté le 19-06-2017

Résumé

La présente étude vise à décrypter les traductions en chinois des noms de marques cosmétiques françaises. A partir de cinquante-quatre marques et de leurs traductions en chinois, il s'agit, d'une part, d'observer les aspects morphologique, phonologique et évocatoire. D'autre part, nous nous interrogerons, s'agissant de ces mêmes marques, sur les aspects relatifs à l'adaptation. En vue d'assurer les fonctions des marques, l'adaptation se révèle à la fois de manière formelle et conceptuelle. La première tient compte de la nécessaire conformité avec les règles linguistiques du chinois et avec la règle phonétique de la formation du nom de marque, tandis que la seconde repose sur l'acclimatation de la marque à certaines valeurs représentatives, à savoir la féminité, la pensée chinoise séculaire et la représentation que les Chinois se font de la France.

Mots-clés : traduction, adaptation, noms de marques cosmétiques françaises, chinois

法国化妆品牌名称中文翻译的形式顺应与意义顺应

摘要：本文以 54 个法国化妆品牌及其中文翻译为研究对象，首先对中文译名的形态、读音和联想意义进行观察和描写，在此基础上，我们结合品牌的功能，在翻译学和跨文化研究的观照下分析中文译名的形式顺应与意义顺应。前者指中文译名符合中文的语言规则和品牌命名的发音规则，后者指中文译名与中国消费者的女性价值观、思维方式以及对法国的表征相呼应。

关键词：翻译，顺应，法国化妆品牌名称，中文

The Formal and Meaning Adaptation of The Chinese Translation of the Name of French Cosmetics

Abstract

With 54 cosmetic brands in France as the research target, this paper, first of all, observes and describes the form, pronunciation and associative meaning of its Chinese translation. Based on such analysis and combined with the functions of brands, it explores the formal and meaning adaptation of Chinese translation with reference to the translation studies and the cross-cultural studies. The former means the Chinese translation complies with the Chinese language rules and the pronunciation rules of brand naming; the latter means that the Chinese translation should correspond to the female values, ways of thinking as Chinese consumers as well as their perception of France.

Keywords: translation, adaptation, name of French cosmetic brands, Chinese

Introduction

Comme l'illustre Confucius, « si la nomenclature n'est pas correcte, les paroles ne sont pas adéquates et il en résulte que les opérations ne peuvent être menées à bien² ». Les marques internationales se trouvent un nom en chinois pour asseoir leur notoriété sur le marché chinois, d'où l'importance de la traduction des noms de marques. A titre d'illustration, 家乐福 (*Carrefour*), avec ses 236 supermarchés répartis dans 73 villes chinoises, est un nom de marque connu depuis 1995 sur le marché chinois³. Du point de vue de la traduction, les trois caractères signifient, outre la recherche de la similitude phonétique vis-à-vis de la marque d'origine, la joie et le bonheur familiaux, valeurs auxquelles adhèrent les consommateurs chinois. Le fait que la traduction en chinois du nom de marque internationale soit associée aux valeurs du marché visé ne peut qu'éveiller notre intérêt à étudier la traduction des noms de marques (ci-après, « NMs »). Quelles sont les particularités linguistiques de la traduction des noms de marque en dehors de la similitude phonétique ? Comment les noms de marques traduits s'adaptent-ils au public cible au niveau de la prononciation, de la morphologie et du concept ?

Nous tenterons d'apporter des réponses à ces questions par le biais de la traduction du français vers le chinois. Les NMs françaises traduits en chinois qui retiennent notre attention appartiennent au domaine cosmétique où les produits français restent en tête sur le marché chinois par rapport à leurs concurrents internationaux. La forte présence des produits cosmétiques français en Chine justifie la représentativité et la pertinence de l'objet choisi de notre recherche. L'échantillon est constitué, d'une part, de cinquante-quatre marques verbales dont les propriétaires sont des entreprises françaises des produits cosmétiques et, d'autre part, de leurs traductions en chinois déposées auprès du Bureau National des Affaires industrielles et commerciales de Chine. Nous n'aborderons dans la

présente étude que les traductions en Chine continentale où la langue officielle est exclusivement le mandarin, l'écriture étant le chinois simplifié.

Comme la représentation des marques internationales des produits cosmétiques sur le marché chinois est proche de 90,4%, il n'est pas étonnant de dénombrer beaucoup de travaux sur la traduction des NMs des produits cosmétiques, dans lesquels les échantillons sont composés de marques de diverses origines : française, australienne, étatsunienne, coréenne, etc. la France se positionne au premier rang des pays fournisseurs de la Chine en matière cosmétique, suivie par la Corée du sud⁵. Cependant, la bibliographie relative à la traduction des noms de marques françaises liées à l'industrie cosmétique s'avère peu abondante. En effet, nous n'avons pu identifier, en tout et pour tout, qu'un mémoire de master (HU, 2013) dans lequel l'auteur réalise une analyse tout à fait intéressante et aboutit en ce qu'elle s'appuie essentiellement sur la théorie des « trois beautés » de XU Yuanchong (XU, et *al.*, 2004 : 793). Toutefois, il est regrettable que les fonctions des marques en tant que telles ne soient pas suffisamment traitées dans les réflexions menées sur la traduction.

Le modeste intérêt de la recherche pour la traduction en chinois des NMs des produits cosmétiques françaises tranche avec l'importance de la part des produits français sur le marché chinois. Il paraît donc utile d'approfondir les travaux dans ce domaine notamment d'un point de vue autre qu'esthétique. Quelles sont les particularités linguistiques des NMs traduits en chinois ? Comment les outils linguistiques permettent-ils l'adaptation des NMs au marché chinois ? Par ailleurs, comment la traduction assure-t-elle les fonctions de la marque sur le marché chinois ? Telles sont les questions auxquelles nous tâcherons d'apporter des éléments de réponses. Cette recherche nécessite, dans un premier temps, que l'on formule quelques observations sur les NMs recueillis (1). Dans un second temps, pour mener à bien notre réflexion, il est nécessaire de dépasser le seul concept de traduction pour traiter de celui de l'adaptation (2). Nous espérons ainsi apporter une modeste contribution à la théorie et à la pratique de la traduction des noms de marques et, par la même occasion, améliorer la compréhension des deux cultures et des deux langues.

1. Les propriétés linguistiques des traductions

En observant notre échantillon, nous constatons que la traduction en chinois se caractérise par des propriétés linguistiques, à savoir morphologique (1.1), phonologique (1.2) et évocatoire (1.3).

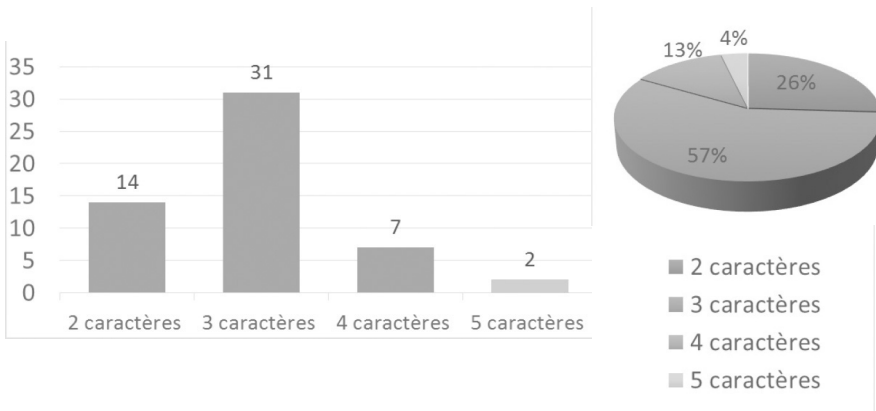
1.1 La morphologie

L'analyse morphologique adoptée consiste, d'une part, dans l'observation du nombre de caractères utilisés pour former la marque chinoise (1.1.1) et, d'autre part, dans l'identification des caractères récurrents (1.1.2).

1.1.1 Le nombre de caractères

Il apparaît que les cinquante-quatre noms traduits répertoriés sont composés de 2 à 5 caractères. La variation du nombre des caractères est présentée grâce aux graphiques ci-dessous :

Graphiques 1 et 2 : nombre de caractères dans les NMs chinois



Ces données permettent de dégager une évidence : les marques composées de deux ou de trois caractères sont substantiellement majoritaires puisque, ensemble, elles représentent 83% de l'échantillon (26% +57%). Les marques formées de quatre caractères sont nettement moins fréquentes (13%). Quant à celles construites avec cinq caractères, elles sont plus rares (4%).

1.1.2 Les caractères récurrents

L'analyse de notre échantillon révèle de manière frappante que les caractères ayant les radicaux 女(nǚ, qui « signifie femme ») et 艹(cǎozitóu, littéralement la « tête » du caractère « herbe » 草, ou encore ce qui en constitue la partie supérieure) se retrouvent d'une manière récurrente. Nous recensons dans les tableaux suivants ces caractères et les traductions qui les contiennent.

Tableau 1 : Les caractères comportant le radical 女

Nom en français	Nom en chinois	Caractères ayant le radical 女	Fréquence
Bourjois	妙巴黎	妙	2
Mustela	妙思乐		
Guerlain	娇兰	娇	2
Clarins	娇韵诗		
Decleor	思妍丽	妍	1
Gatineau	积姬仙奴	姬	1
		奴	1
HR	赫莲娜	娜	3
Fragonard	花宫娜		
Nina Ricci	莲娜丽姿		
Nina Ricci	莲娜丽姿	姿	3
Payot	柏姿		
Vichy	薇姿		
Au total		7	13

Le tableau ci-dessus met en lumière la fréquence de la clé 女. Ayant des fréquences différenciées, ces sept caractères se répètent au total treize fois.

Tableau 2 : Les caractères comportant le radical 艹

Nom en français	Nom en chinois	Caractères ayant le radical 艹	Fréquence
Aderma	艾芙美	艾	1
Aderma	艾芙美	芙	3
Sanoflore	圣芙兰		
Sephora	丝芙兰		
Chloé	蔻依	蔻	3
Klorane	蔻罗兰		
Lancôme	兰蔻		
Filorga	菲洛嘉	菲	1
Fragonard	花宫娜	花	1
HR	赫莲娜	莲	2
Nina Ricci	莲娜丽姿		
L'Oréal	巴黎欧莱雅	莱	1
Lierac	丽蕾克	蕾	1
Make up forever	浮生若梦	若	1

Nom en français	Nom en chinois	Caractères ayant le radical ⁺⁺	Fréquence
Saint-Gervais	圣泉薇	薇	2
Vichy	薇姿		
Au total		10	13

Le radical⁺⁺ apparaît treize fois dans quinze traductions. En somme, sur cinquante-cinq traductions, nous en comptons sept composées d'un seul caractère ayant le radical女, onze le radical⁺⁺ et quatre les deux radicaux. En outre, les caractères «兰» (*lán*, qui signifie « orchidée ») et «泉» (*quán*, signifiant « la source ») apparaissent au total dans dix traductions.

Tableau 3 : Les caractères兰 et泉dans les noms traduits en chinois

Nom en français	Nom en chinois	Caractères
YSL	伊夫圣罗兰	兰
Guerlain	娇兰	
Klorane	蔻罗兰	
Lancôme	兰蔻	
Sanoflore	圣芙兰	
Sephora	丝芙兰	
Biotherm	碧欧泉	泉
LaRoche-Posay	理肤泉	
Saint-Gervais	圣泉薇	
Uriage	依泉	

L'observation morphologique des noms de marques traduits en chinois désignant les produits cosmétiques montre que le nombre des caractères évolue généralement entre deux ou trois et que les caractères composés des radicaux «女» et «⁺⁺» sont particulièrement fréquents. Les caractères «兰» et «泉» sont présents dans une moindre mesure.

1.2 La phonologie

La particularité phonologique se réfère à l'imitation phonétique. Selon HU (HU, 2013 :53), parmi les méthodes employées pour la traduction en chinois des marques françaises relevant de l'industrie cosmétique, la translittération se fonde *a priori* sur la prononciation de la langue originale du nom. D'après cette méthode, la langue d'origine est remplacée par des mots permettant des prononciations similaires ou

identiques dans la langue d'arrivée. Dans cet esprit, les noms traduits sont fidèles à la prononciation de la langue originale et en conservent le rythme.

Les résultats de notre enquête révèlent que la translittération est l'approche la plus utilisée. En effet, elle est appliquée à la traduction de trente-trois noms, soit une large représentation de 61 % du total. Il en résulte que cette propriété phonologique saillante découverte dans les noms traduits en chinois consiste en l'imitation phonétique des noms en français.

1.3 L'évocation

Si les propriétés morphologiques et phonologiques sont sensiblement perceptibles par la vue et par l'ouïe des sinophones, l'évocation nécessite une attention plus exigeante. Elle peut apparaître sous la forme d'expressions figées ou de noms propres renvoyant à un imaginaire poétique et romantique chez les récepteurs.

Notre premier exemple porte sur la traduction de « Make up forever » qui, en chinois, se présente sous le nom « 浮生若梦, *fú shēng ruò mèng* », vers d'un poème de Li Bai. « 浮生若梦 » signifie : « la vie est comme un mirage ». La valeur poétique invite au songe qui charme les femmes et les hommes.

Quant au caractère « 欧 » (*ou*), utilisé pour la transcription phonétique de « Europe », et la combinaison de caractères « 巴黎 » (*ba li*), qui signifie « Paris », on retrouve l'un ou l'autre dans huit marques chinoises. Par cette présence les propriétaires de ces marques cherchent, d'une part, à se distinguer de leur concurrents et, d'autre part, à fasciner les consommateurs chinois, les caractères en question étant chargés de signification, et notamment de romantisme (Beker, 2012 : 46 ; Zheng, et al., 2003 : 91).

Tableau 4: 欧 et 巴黎 dans les noms traduits

Caractère chinois	Nom en français	Nom en chinois
欧	Biotherm	碧欧泉
	Caudalie	欧缇丽
	L'Occitane	欧舒丹
	L'Oréal	巴黎欧莱雅
	Nuxe	欧树
巴黎	Bourjois	妙巴黎
	Balenciaga	巴黎世家
	L'Oréal	巴黎欧莱雅

Ce résultat est manifestement le fruit d'études sur la psychologie du consommateur chinois. En effet, « 欧 » (Europe) et « 巴黎 » (Paris) évoquent, dans la conscience collective chinoise, l'idée de romantisme.

2. Adaptation formelle et conceptuelle dans la traduction des noms de marques

Essentiellement en recourant à un canevas interdisciplinaire constitué de la traductologie, de la linguistique et de l'interculturel, nous réfléchissons à l'adaptation formelle et conceptuelle dans la traduction en chinois des NMs désignant des produits cosmétiques français.

Le processus de la traduction des NMs se compose de huit étapes au cours desquelles un processus de sélection est réalisé. De ces étapes, il n'est nécessaire de s'intéresser qu'à la sixième. Celle-ci consiste à « *trier les noms restants en fonction de leur performance linguistique et des connotations culturelles* »⁶ (He, et al. 2003 :142). Si la première partie du présent article est destinée à donner un aperçu de la performance linguistique des marques traduites en chinois, cette seconde partie traite, en plus de la connotation culturelle, de l'adaptation dans la traduction.

« *Traduire non la lettre mais l'esprit, non les mots, mais les fonctions* » (Tatilon, 1990 : 245). Voilà, selon cet auteur, ce qu'il faut entendre par « adaptation ». La notion fait l'objet d'une littérature traductologique foisonnante (Bastin, 1993 :473). Or aucun ouvrage n'y a été consacré auparavant (*ibid.*, p. 474). En effet, il faudra attendre la publication du résumé de la thèse de Georges L. Bastin, intitulée *Etude de l'adaptation ponctuelle et globale dans la version espagnole* soutenue en 1990, pour que soit proposée une définition de l'adaptation. Elle est la suivante : « *l'adaptation est un processus d'expression d'un sens visant à rétablir un équilibre communicationnel rompu par la traduction.* » (*ibid.*, p. 477).

L'observation de notre échantillon nous permet de nous rendre compte que la traduction des noms de marques liées à l'industrie cosmétique recourt à l'adaptation en vue de « *rétablir un équilibre communicationnel* ». Concernant la traduction des noms de marque, l'équilibre communicationnel entre l'original et la traduction consiste à réaliser des fonctions équivalentes des marques dans la langue ciblée. D'après Heilbrunn (Heilbrunn, 2010 :69-72), du point de vue du consommateur, les marques ont en général cinq fonctions que nous résumons comme suit :1) la fonction de garantie ; 2) la fonction de repère ; 3) la fonction « *antisurprise* » (diminuer le niveau de risque associé par le consommateur à la catégorie de produits en jeu) ; 4) la fonction d'expression identitaire ; 5) la fonction de placebo, particulièrement importante en ce qu'elle guide nos croyances et oriente nos choix.

Dès lors, la question qui se pose est celle de savoir comment les différents types d'adaptations parviennent à remplir les fonctions de la marque ? Pour répondre à cette question, nous nous écarterons de la distinction faite par Bastin entre l'adaptation ponctuelle et l'adaptation globale. Nous traiterons la question du point de vue de l'adaptation formelle (2.1) et conceptuelle (2.2).

2.1 Adaptation formelle

L'adaptation formelle repose sur l'association des propriétés linguistiques du mandarin et des règles phonétiques employées dans le processus de formation du nom de marque, de sorte que les marques issues de la traduction sont sensiblement perceptibles par la vue et par l'ouïe des sinophones. Elle vise notamment à remplir la fonction de repère et se révèle, d'une part, au niveau de la longueur et des caractères choisis (2.1.1) et, d'autre part, au niveau phonologique (2.1.2).

2.1.1 Au niveau de la longueur et des caractères choisis

Dans notre enquête, le constat selon lequel les marques traduites sont majoritairement formées de deux ou trois caractères chinois n'est pas le fruit du hasard, mais le résultat de la combinaison de certaines règles phonétiques et de certaines propriétés du mandarin. L'une de ces règles phonétiques, parmi les plus essentielles, veut que le nom démarque issu de la traduction soit aisément prononçable, d'où la recherche de marques composées de deux ou trois syllabes, au plus (Laurent, 2010 :192). En outre, du point de vue linguistique, il n'est pas inutile de rappeler que le mandarin est une langue monosyllabique. A titre d'illustration, le nom sinisé de « Vichy » est composé de deux caractères «薇» et «姿», dont chacun correspond à une syllabe. «薇» se rapporte à « wēi » et «姿» à « zī ». La synergie de la règle phonétique, telle qu'elle est rappelée ci-dessus, et du monosyllabisme, aboutit à une longueur privilégiée de deux ou trois caractères.

Parmi les noms originaux recueillis dans la présente recherche, les noms patronymiques et les noms toponymiques ne manquent pas. Ces noms propres s'avèrent inaccessibles pour les consommateurs chinois. De fait, la fonction de distinction du nom de marque s'en retrouve fortement affaiblie. Dès lors, comment y remédier ? En raison de la propriété morphologique du caractère chinois, on recourt aux phonogrammes (sept caractères contenant la clé «女» et douze possédant le radical «艹») et aux pictogrammes («蘭» et «泉») en vue d'adapter les noms originaux au marché chinois, pour qu'ils fassent sens auprès du public final. Ces caractères insufflent dans les noms traduits du sens intelligible aux yeux des consommateurs chinois pour que le public cible puisse s'y identifier facilement.

2.1.2 Au niveau phonologique

Le processus qui mène au choix de la marque intègre nécessairement une réflexion sur sa prononçabilité sur le marché visé. S’agissant des marques françaises, celles-ci sont adaptées au moyen de l’imitation phonétique.

La pertinence phonétique constitue un critère linguistique de premier choix pour le marché chinois. Cela signifie que la marque traduite présente des similitudes phonétiques avec la marque d’origine, tout en étant adaptée au marché cible (Fornerino et al., 2006 :18). Ce critère explique pourquoi la translittération, méthode de traduction fondée sur la prononciation, est la plus utilisée actuellement (1.2.1). Cela se justifie par le fait qu’il permet un meilleur contrôle de la signification de la marque (Fornerino et al., 2006 :19).

2.2 Adaptation conceptuelle

Destinée à faire correspondre les valeurs des marques construites par les entreprises aux attentes du public final, l’adaptation conceptuelle se manifeste notamment à travers des caractères spécifiques. Elle a pour objet de remplir des fonctions de marques, entre autres, celle de garantie, de placebo et celle de l’expression identitaire. A cette fin, l’adaptation conceptuelle se décline en trois aspects. Dans un premier temps, l’intégration de la valeur féminine du public chinois dans les noms traduits (2.2.1). Deuxièmement, la manifestation de la pensée chinoise dans les traductions (2.2.2). Enfin, la conformité des marques en chinois à la représentation que les Chinois se font de la France (2.2.3).

2.2.1 L’adaptation à la valeur féminine du public visé

Nous avons relevé sept caractères possédant la clé « 女 » dont cinq partagent des significations communes en termes de qualités féminines d’après le *Grand dictionnaire Ricci de la langue chinoise* :

Tableau 5 : Les caractères possédant le radical « 女 » et leurs significations

Caractères possédant le radical « 女 »	Signification	
妙	Merveilleux; subtil; habile; excellent; jeune.	
娇	Mignon; gracieux; charmant; attrayant; délicat; tendre.	
妍	Beau; gracieux; habile.	
娜	nà	caractère utilisé dans la transcription phonétique de mots ou noms étrangers.
	nuǒ	Gracieux; délicat.
姿	Joli; gracieux ; charmant.	

Outre les caractères composés de la clé « 女 » (nǚ), « 雅 » (yǎ) et « 丽 » (lì) sont aussi deux caractères privilégiés par les créateurs de marques chinoises. « Gracieux et élégant », la signification de « 雅 » et « 丽 » recoupe celles du tableau ci-dessus. Tous ces caractères évoquent de manière criante la féminité physique et la beauté spirituelle, omniprésentes dans la société chinoise. C'est ainsi que les marques françaises désignant des produits cosmétiques visant à stimuler le désir de la consommatrice chinoise parviennent à être identifiés, reconnus et connus.

2.2.2 L'adaptation à la pensée chinoise

Le fond de la pensée chinoise est bâti sur le taoïsme et le confucianisme. Le taoïsme met l'accent sur la relation entre l'homme et la nature. Dans le 25^e chapitre du *Livre de la voie et de la vertu*, Lao-tseu indique : « *L'homme imite la terre ; la terre imite le ciel ; le ciel imite le Tao ; le Tao imite la nature.* » La philosophie taoïste insiste sur le fait que la nature ne peut jamais être violée et que l'homme doit développer une relation harmonieuse avec elle. En somme, la nature est omnipotente ; elle prime sur tout et s'impose à tous. Cette idée est solidement ancrée dans la culture et, par conséquent, dans la société chinoise.

Ce rapport entre l'homme et la nature est également omniprésent dans la pensée confucéenne, laquelle a été recueillie dans *Les entretiens de Confucius*, dans lesquels il confie notamment : « *L'homme intelligent aime l'eau, et l'homme honorable les montagnes* ». Le maître compare l'homme intelligent à l'eau et l'homme honorable aux montagnes en raison des ressemblances entre l'homme et la nature. L'appréciation de la nature et la recherche de l'harmonie entre l'homme et la nature sont ancrées dans la conscience collective chinoise.

Les entreprises françaises du secteur cosmétique ont remarquablement intégré ces particularités si fortes et si présentes dans le marché chinois. En attestent les marques incorporant des caractères spécifiques tels que ceux représentant la végétation (Tableau 2, caractère « 兰 ») et l'eau (le caractère « 泉 »). A titre d'illustration, « 兰 » est un pictogramme qui incarne l'orchidée, laquelle est, dans la conscience collective chinoise, connotée d'élégance et de grâce. Quant au caractère « 泉 », il renvoie à une eau jaillissant naturellement de la terre.

2.2.3 L'adaptation par l'utilisation de l'image de la France aux yeux des Chinois

Si l'adaptation à la valeur féminine, au public cible et à la pensée chinoise ont pour objet de faciliter la réception des marques sur le marché cible, il n'est pas moins important de noter que ces marques françaises surfent sur les avantages que leur procure la marque « France ». A cet effet, la représentation de la France dans la culture chinoise est mise en avant. Pour le consommateur chinois, la France

est étroitement associée à l'industrie cosmétique, à la mode et à la parfumerie (Zheng et al., 2003 : 25-28). Dès lors, les entreprises françaises bénéficient généralement d'une représentation positive dans ces secteurs d'activité, et en particulier en termes de commercialisation des produits cosmétiques en Chine. Elles en sont conscientes et elles en jouent. Il n'est donc pas surprenant d'observer que certaines marques se réfèrent au nom propre « 巴黎 » (*bā lí*), ce qui signifie « Paris ». Cette référence à la capitale française participe à la valorisation de la marque et de sa notoriété, des produits qu'elle désigne et de leur origine. Par ailleurs, le consommateur achète parfois davantage pour la marque que pour le produit lui-même, la marque procurant une satisfaction personnelle qui comble un désir de reconnaissance sociale. (Zheng et al., 2003 : 60). Pour cette raison, il n'est pas inutile de chercher à insérer le caractère « 欧 » (*ou*), utilisé pour la transcription phonétique de « Europe ». En effet, on le retrouve d'une manière récurrente dans la traduction (Tableau 6). Les entreprises cherchent à capter des parts de marché en surfant sur l'image que renvoient « Paris », « France » et « Europe » dans l'esprit du consommateur chinois. C'est un point particulièrement important dans la mesure où l'indication des lieux rassure le consommateur chinois sur l'origine, le savoir-faire et la qualité des produits désignés par la marque.

Conclusion

Les produits cosmétiques français jouissent d'une grande notoriété sur le marché chinois. La traduction joue un rôle prépondérant dans la distribution des produits sur un marché étranger et, en conséquence, la réflexion qui mène à cette traduction doit être prise très au sérieux.

Fondée sur un échantillon constitué de cinquante-quatre marques cosmétiques françaises et de leur traduction en chinois, l'analyse commence par une description de leurs particularités morphologique, phonologique et évocatoire. D'une part, la particularité morphologique tient compte du nombre de caractères et morphèmes présents dans les traductions. Les marques chinoises composées de deux et trois caractères sont dominantes. On observe également que les clés « 女 » (*nǚ*) et « 艹 » (*cǎo*) ainsi que les caractères « 兰 » (*lán*) et « 泉 » (*quán*) sont particulièrement présents dans les traductions en chinois. L'imitation phonétique relève des propriétés de la phonologie. Enfin, s'agissant de l'évocation, nous avons pu observer que la traduction chinoise des marques françaises n'hésite pas à renvoyer à l'imaginaire romantique français et poétique, tel que reçu dans la conscience collective chinoise.

De l'observation des particularités de la traduction, nous avons poursuivi notre étude jusqu'à la distinction entre l'adaptation formelle et l'adaptation conceptuelle. La première concernant à la fois la longueur des noms des marques

issus de la traduction et la sonorité adaptée à la langue chinoise, permet un repère visuel et auditif aux consommateurs. La deuxième se rapporte à l'acclimatation aux valeurs socio-culturelles de la Chine, à savoir la valeur féminine, sa pensée séculaire ou encore la représentation de la France dans la société chinoise. L'adaptation formelle permet une identification efficiente aux noms en leur octroyant une sonorité mélodieuse et une longueur optimisée. L'adaptation conceptuelle agit comme garantie de la qualité des produits et comme expression identitaire.

La présente étude ne prétend pas être exhaustive tant sur la construction du corpus que sur le dépouillement. Dans la société chinoise où les classes moyennes se développent, est-il légitime que la traduction des noms de marques de produits cosmétiques français se conforme à l'évolution sociale ? Quels sont les apports de la science cognitive dans la traduction des noms de marques ? Telles sont, en autres, les questions qui pourront faire l'objet de futures recherches.

Bibliographie

- Bastin, G. L. 1993. La notion d'adaptation en traduction. *Meta: Journal des traducteurs*, 38(3), 473.
- Becker, C. (2012). La marque France vue de Chine. *Revue française de gestion*, (218-219), 4551.
- Dinouart-Jatteau, P. 2006. « Idéogramme » ? Vous avez dit « idéogramme » ? *Acupuncture & Moxibustion*, 5(3), 190194.
- He, C., Xiao, Y. 2003. Brand Name Translation in China: An Overview of Practice and Theory. *Babel*, 49(2), 131148.
- Heilbrunn, B. 2010. La marque du point de vue du consommateur. *Que sais-je ?*, 2e éd. (255), 6882.
- Hu, X. 2013. *La qualité esthétique dans la traduction en chinois des noms de marques cosmétiques françaises*. Université des Etudes Internationales du Sichuan, Chongqing.
- Tatilon, C. 1990. Le texte publicitaire : traduction ou adaptation? *Meta: Journal des traducteurs*, 35(1), 243.
- Xu, J., Liu, H. 2004. Expériences et théorisation de la traduction littéraire en Chine. *Meta*, 49(4), 786804.
- Zheng, L., Desjeux, D., Boisard, A.-S. 2003. *Comment les Chinois voient les Européens: Essai sur les représentations et les valeurs des Chinois*. Paris: Presses Universitaires de France.

Notes

1. Cette recherche est menée dans le cadre du *Innovative School Project in Higher Education of Guangdong, China* (广东省高等教育‘创新强校工程’项目) et du *projet de recherche au niveau universitaire* (广东外语外贸大学校级科研项目). / Codes des projets de recherche : *GWTP-BS-2014-01* et *13Q8*
2. Citation traduite du Chinois : 名不正 ; 则言不顺. Confucius, Entretiens avec ses disciples, XIII.3. Traduction par André Lévy, Paris : Flammarion 1994.
3. <http://www.carrefour.com.cn/about/intro.aspx>, [consulté le 27 juin 2016].

4. <http://www.next-finance.net/Comprendre-les-marches-chinois-des>, [consulté le 3 juin 2016].
5. <http://m.eeo.com.cn/2015/0926/280085.shtml>, [consulté le 3 juin 2016].
6. Citation traduite de l'anglais: To screen the remaining names for linguistic performance and cultural connotation in the target language and society.
7. Les caractères « 姬 » et « 奴 », concepts généraux renvoyant respectivement à la femme et à l'esclave sont exclus de l'analyse.



ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

Traduire Pierre Bourdieu en chinois : les défis culturels

ZHANG Yinde

Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, France
yindezhang@sorbonne-nouvelle.fr

Reçu le 02-05-2017 / Évalué le 10-05-2017 / Accepté le 19-06-2017

Résumé

La traduction d'ouvrages de sciences sociales occidentaux en chinois soulève une série de questions en termes de transferts conceptuels. Ils sont en réalité tributaires du « lieu culturel », tel qu'il est défini par Annie Brisset. La traduction de Pierre Bourdieu en chinois, que le présent article se propose d'examiner, le confirme dans la mesure où dans le reparamétrage translinguistique intervient un ensemble d'éléments idéologiques, axiologiques et institutionnels.

Mots-clés : Pierre Bourdieu, traduction chinoise d'ouvrages de sciences sociales, lieu culturel

布尔迪厄著作的汉译—文化之挑战

摘要：西方社科著作的汉译提出了概念转移的问题。但这一问题是与安妮·碧丽塞所定义的「文化之地」紧密相关的。本文以布尔迪厄的汉译为例，对这一现象进行一番考察，以期证明意识形态，价值论以及制度约束等一系列文化因素对跨语言的重新参数化具有举足轻重的作用。

关键词：布尔迪厄，社科汉译，文化之地

To translate Pierre Bourdieu into Chinese : cultural challenges

Abstract

The translation of Western social science books into Chinese raises a series of questions in terms of conceptual transfers. They are in fact dependent on the "cultural place", as defined by Annie Brisset. Pierre Bourdieu in Chinese, which the present article proposes to examine, confirms this aspect insofar as the translinguistic reparameterization is determined by a variety of ideological, axiological and institutional factors.

Keywords: Pierre Bourdieu, Translation of Social Science Books into Chinese, Cultural Place

L'introduction en Chine des ouvrages français en sciences sociales se poursuit de façon intensifiée depuis le début des années 1980 (Jean-Luc Domenach, 2008)¹. Pierre Bourdieu est néanmoins l'un des rares chercheurs qui donne lieu à des traductions systématiques, faites à partir de la langue originale, contrairement à certain nombre de penseurs français connus en Chine parfois grâce aux retraductions de l'anglais, tels que Michel Foucault ou Jacques Derrida. La traduction de ses ouvrages soulève des questions paradigmatiques dans le domaine de la traduction en sciences sociales. Pour être d'ordre divers, elles n'en montrent pas moins la centralité des implications culturelles, amplifiées dans le contexte chinois actuel.

Daniel Simeoni, dans sa thèse consacrée à la traduction des sciences sociales, formule la théorie de la norme primordiale, établie par l'histoire et qui régit la langue du traducteur¹. Des recommandations pragmatiques, telles qu'elles existent en Amérique, soulignent aussi les facteurs culturels déterminants dans ce domaine². En effet, un ensemble d'éléments idéologiques, axiologiques et institutionnels interviennent dans le reparamétrage translinguistique. Ainsi un « lieu culturel », selon Annie Brisset, structure-t-il le rapport entre le sujet et l'objet de la traduction, par un cadre cognitif, référentiel et conjoncturel spécifique³.

La traduction chinoise de Bourdieu confirme cette dimension culturelle, révélatrice de l'incidence des décisions collectives sur les choix individuels. Les écarts qui découlent des obstacles difficilement surmontables, intrinsèques au transfert linguistique et conceptuel, révèlent des contraintes extérieures, perceptibles dans la manière dont on les franchit ou contourne. En nous limitant à quelques uns des ouvrages les plus importants, comme *Le Sens pratique* et *La Noblesse d'Etat*, nous tenterons de montrer des démarches qui, au niveau référentiel, conceptuel et syntaxique, s'inscrivent dans un cadre spécifique à partir duquel les textes reçoivent sens et valeur. On assiste à des paradoxes qui dépassent la simple dichotomie exotisation/naturalisation. Un ensemble de facteurs nationaux et extranationaux intervient pour déplacer la problématique, en incitant à s'interroger sur quelques impensés de la pratique : le « lieu culturel » relativise la primauté du message, fait rejaillir la présence sous-jacente du style, et enfin, arrime l'obsession de la fidélité aux effets de la réception.

Il n'est pas malaisé d'établir le constat des écarts. Ils renvoient d'abord au décalage institutionnel, qui laisse percevoir moins les approches délibérément ethnocentriques que l'incidence d'une idéologie diffuse, à la fois nationale et mondialisée. C'est le cas du système d'enseignement français, objet de longues descriptions chez Bourdieu, dans *La Noblesse d'Etat. Les grandes écoles et l'esprit de corps*. En l'absence d'équivalents dans la société chinoise, les « grandes écoles » sont traduites par *mingpai daxue* 名牌大学, « universités renommées » :

le qualificatif *mingpai*, littéralement « marque », appliqué à *daxue*, « université ». Ce terme, emprunté au marketing, renvoie au modèle de hiérarchisation propre à l'enseignement supérieur en Chine, lui-même largement calqué sur les prestigieuses universités américaines. Ainsi s'observe une double emprise économique et internationale, qui agit d'ailleurs sur d'autres choix. *La Noblesse d'Etat* est traduite par *guojia jingying* 国家精英, littéralement « élite d'Etat », au lieu de *guojia guizu* 国家贵族⁴. La noblesse fait allusion certes à l'élite formée par les grandes écoles. Mais en la nommant « noblesse », Bourdieu conduit des réflexions critiques sur le mécanisme de reproduction, héritier de l'ancien régime, en dépit de l'Etat-nation démocratique. L'oxymore noblesse/Etat qui problématise cette continuité disparaît dans la traduction, laquelle privilégie un terme qui idéalise l'élite de la nation, plus conforme au discours officiel de la modernisation.

Ces écarts observés dans la transposition des structures institutionnelles démontrent donc un consensus influencé par le contexte international, tandis que le transfert notionnel est soumis davantage à des contraintes sociolinguistiques. Les approches scrupuleuses, en l'absence d'invention lexicale, illustrent la négociation à laquelle doivent se livrer les exigences conceptuelles. Trois cas de figure se dessinent dans les compromis à travers les rapports qu'entretient la terminologie avec le langage courant, le discours spécialisé, ainsi que l'horizon du lectorat.

Certains concepts sont traduits sans bousculer le langage courant. *L'habitus*, notion bourdieusienne fondamentale, qui signifie « ensemble de dispositions durables et transposables, structure structurée prompte à fonctionner comme structure structurante », engendre en chinois *guanxi* 惯习, « habitude », « manière d'être ». Il s'agit d'un terme archaïque, synonyme de *xiguan* 习惯, terme aussi ancien, mais dont l'usage est conservé en chinois moderne. Le premier se lit aujourd'hui comme l'inversion du mot courant, restituant le sens d'origine, avec un effet de défamiliarisation discrète. Loin d'être fixée, cette expression cède parfois à un autre terme usuel *xixing* 习性, litt. « habitude-nature », terme utilisé par ailleurs pour traduire « disposition ». Le maintien timide de l'étrangeté terminologique, exposé de surcroît au risque de fluctuation, traduit ici la tension entre le discours spécialisé et le langage courant.

Le transfert notionnel est aussi tributaire d'un autre système de référence, constitué par le discours spécialisé dans la langue d'accueil. Ce système de référence clos se révèle à la fois comme un réservoir indispensable et comme un élément conservateur qui freine parfois l'inventivité lexicale. La domination, chez Bourdieu, est un mécanisme qui structure objectivement les champs sociaux, recouvrant les rapports entre individus, classes, voire pays. Le chinois, rétif à une telle hyperonymie, se contente d'expressions existantes en contextualisant le concept :

zhipei 支配, litt. « disposer de, avoir autorité sur, diriger », s'agissant d'inégalités entre individus, sexes, âges ; *tongzhi* 统治, litt. « gouverner (un pays), exercer le pouvoir suprême », quant à la hiérarchisation des classes sociales, et *baquan* 霸权, « hégémonie », pour la nécessité d'explicitier la position anti-impérialiste du sociologue⁵.

Cette fidélité « contextualisée », à défaut de dénominateur commun, côtoie une certaine rigidité dans la reprise des traductions disponibles, sans qu'on cherche à discerner les constructions proprement conceptuelles d'avec la rhétorique dont Bourdieu se délecte. En opposant la théorie de la pratique à l'objectivisme, Bourdieu associe ce dernier à une forme d'idéalisme : point de vue souverain et ordonnateur qui risque de transformer le monde en objet de la pensée et de l'esprit. Mais la juxtaposition de deux expressions, « idéalisme intellectualiste » et « idéalisme objectiviste », provoque l'illusion d'un antagonisme. *Lizhi zhuyi weixinlun* 理智主义唯心论 et *keguan zhuyi weixinlun* 客观主义唯心论, en chinois, confortent cette illusion oppositionnelle en reprenant les traductions consacrées. En réalité, les deux expressions, l'une exprimant la redondance et l'autre la restriction, sont uniformément décriées par l'auteur, au même titre que le « matérialisme positiviste », leur excès inverse, traduit en *shizheng zhuyi weiwulun* 实证主义唯物论. Dans ces conditions, *weilizhilun* 唯理智论, l'« intellectualisme », pour rendre l'« idéalisme intellectualiste », aurait permis de passer outre à la redondance d'origine, contribuant à atténuer son ambiguïté⁶.

Au langage courant et au discours spécialisé établi s'ajoute le lectorat privilégié. La compétence des lecteurs se trouve d'autant plus sollicitée que le travail définitionnel et argumentatif chez Bourdieu repose sur des démarches singulières, liées en partie à la manière dont il exploite des champs sémantiques et lexicaux. Dans le premier cas, la définition du « sens pratique », au chapitre 4 de l'ouvrage, s'effectue par la déclinaison du mot « sens », placé dans le contexte du jeu, en particulier sportif, pour expliquer la rencontre du champ et de l'habitus, de l'histoire incorporée et de l'histoire objectivée. Ainsi le « sens du jeu » (« **sens du placement** », art d'« anticiper ») a-t-il « un **sens subjectif**, c'est-à-dire une signification et une raison d'être, mais aussi une direction, une orientation, un à-venir [...] Et aussi un sens objectif... le principe de pratiques **sensées**, c'est-à-dire liées par une relation intelligible aux conditions de leur effectuation, et aussi entre elles, donc immédiatement dotées de **sens** et de raison d'être pour tout individu doté du **sens du jeu** ». Le sens revêt quatre ou cinq sens : intuition, sensation, signification, direction, raison d'être, que la traduction chinoise est obligée de préciser : *yishi* 意识, *gan* 感, *yiyi* 意义, *fangxiang* 方向, *heli* 合理⁷. Le jeu, qui fonde la croyance collective, selon son acception ludique, sportive ou financière (enjeu), se décline aussi en *youxi* 游戏, *jingsai* 竞赛, *xiadu* 下赌.

La démultiplication contrainte suit un mouvement inverse lorsque la déficience apparaît devant l'exploration systématique d'un champ lexical. Le terme *xinnian* 信念, avec lequel on traduit la « croyance », constitutive de l'appartenance à un champ, reste invariable, contrairement au texte original, où il s'enrichit de « foi pragmatique » (Kant) (*shiyong xinnian* 实用信念), « foi pratique » (*shijian xinnian* 实践信念), « doxa » (*xinnian* 信念), « croyance originaire » (*yuanshi xinnian* 原始信念), excepté « adhésion », rendue en *xincong* 信从⁸.

Le champ sémantique et lexical provoque ainsi des écarts considérables par ce chiasme polysémique. La seule compensation concevable semble apportée par l'insertion des termes d'origine, mis entre parenthèses et qui suivent la traduction. On n'écarte pas l'hypothèse d'un pis-aller voire d'un aveu d'impuissance. La pratique, néanmoins, constitue une invite qui laisse les lecteurs juges de la pertinence, puisque la méthode s'étend sur toutes les notions clés. Le calque, pratique courante dans les années 1920-30, par le recours, dans ce domaine, à la transcription phonétique des termes spécifiques comme « bourgeois » (*buerqiaoya* 布尔乔亚) ou « international » (*yingtenaixiongnai* 英特耐雄耐尔), recule définitivement devant la traduction suivie des termes d'origine, preuve d'une confiance renouvelée aux lecteurs, ayant un meilleur accès aux langues étrangères.

L'implication du lectorat comme gage de la fidélité est perceptible ultimement dans le traitement syntaxique. Les longues phrases émaillent les ouvrages de Bourdieu, occupant allègrement douze lignes, pour s'étirer parfois sur deux pages et demi. Mais contrairement à la traduction littéraire en chinois, tiraillée entre la prise de conscience d'un style personnel et les impératifs de la lisibilité, ici l'extension syntaxique est restituée avec sérénité, les lecteurs étant considérés comme rompus à une forme discursive qui dramatise à peine la formulation élaborée en sciences sociales. L'effort ne porte plus sur la réduction de la phrase « proustienne » de Bourdieu en segments conformes à la norme chinoise, mais sur la restitution de la discursivité, au prix parfois d'une nécessaire réorganisation de l'argumentation. Sur le plan matriciel, cette phrase qui s'étend sur deux pages et demie, au début du chapitre 4 du *Sens pratique*, a suscité dans la traduction chinoise un seul alinéa, qui intervient au milieu de la « tirade » : « quand il s'agit du jeu... »⁹. Dans l'ensemble, la traduction chinoise respecte le raisonnement totalisant de Bourdieu, en intégrant sans réserve la profusion de relatives, d'appositions, de tirets, comme en témoignent ces deux exemples pris au *Sens pratique* (Pierre Bourdieu, 1980 : 88-89) :

« Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des habitus, / systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de

représentations / qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, / objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre ».

« 条件制约与特定的一类生存条件相结合，生成习性 (*habitus*)。习性是持久的，可转换的潜在行为倾向系统，是一些有结构的结构，倾向于作为促结构化的结构发挥作用，也就是说作为实践活动和表象的生成和组织原则起作用，而由其生成和组织的实践活动和表象活动能够客观地适应自身的意图，而不用设定有意识的目的和特定地掌握达到这些目的所必需的程序，故这些实践和表象活动是客观地得到 « 调节 » 并 « 合乎规则 »，而不是服从某些规则的结果，也正因为如此，它们是集体地协调一致，却又不是乐队指挥的组织作用的产物。¹⁰

Rétrotraduit en français :

« Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des *habitus*. Les *habitus* sont des systèmes de dispositions durables et transposables ; ils sont des structures structurées prédisposées à agir comme structures structurantes, c'est-à-dire agir en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations ; or les pratiques et représentations ainsi générées et organisées peuvent être objectivement adaptées à leur propre but, sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre ; ces pratiques et représentations sont partant objectivement « réglées » et « régulières », sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles ; c'est la raison pour laquelle elles sont collectivement coordonnées, sans pour autant être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre ».

Une coupure a été instaurée à la fin de la première proposition, transformée ainsi en phrase. L'apposition suivante est remplacée par une assertion introduite par le sujet qui reprend le mot précédent, « *habitus* ». Cette première modification sera suivie d'une seconde qui porte sur le pronom relatif « qui », remplacé par la répétition du syntagme « pratiques et représentations », engendrant ainsi une phrase indépendante. L'ajout de l'adjectif démonstratif « ces », *zhexie* 这些, au même syntagme, repris pour la deuxième fois, permet d'éviter toute ambiguïté, de même que le marqueur de causalité, *gu* 故, « partant », avec son efficience classique et discrète, renforce l'argumentation.

En dépit des solutions scrupuleuses appliquées à la segmentation, le passage suivant crée un autre ordre de lecture, en proposant une réorganisation argumentative, que seuls justifient les impératifs de la lisibilité :

« Il s'agit d'échapper au *réalisme de la structure* auquel l'objectivisme, moment nécessaire de la rupture avec l'expérience première et de la construction des relations objectives, conduit nécessairement lorsqu'il hypostasie ces relations en les traitant comme des réalités déjà constituées en dehors de l'*histoire* de l'individu et du groupe, sans retomber pour autant dans le subjectivisme, totalement incapable de rendre compte de la nécessité du monde social : pour cela, il faut revenir à la pratique, lieu de la dialectique de l'*opus operatum* et du *modus operandi*, des produits objectivés et des produits incorporés de la pratique historique, des structures et des habitus » (Pierre Bourdieu, 1980 : 87-88).

« 客观主义是与原初经验的决裂和客观关系的构成所必需的阶段， 当它把这些关系当做已经在个人和集体历史之外形成的现实事物而使它们实体化时必然会导致结构实在论。所以关键是摆脱这种结构实在论， 而又不重新陷入完全不可能阐明社会世界之必然性的主观主义。为此必须回到实践中来， 因为实践是实施结果和实施方法， 历史实践的客观化产物和身体化产物， 结构和习性的辩证所在。 »¹¹

Rétraduit en français :

« L'objectivisme est un moment nécessaire de la rupture avec l'expérience première et de la construction des relations objectives ; lorsqu'il hypostasie ces relations en les traitant comme des réalités déjà constituées en dehors de l'*histoire* de l'individu et du groupe, il conduit nécessairement au réalisme de la structure. Par conséquent, l'essentiel est d'échapper à ce *réalisme de la structure*, sans retomber pour autant dans le subjectivisme, totalement incapable de rendre compte de la nécessité du monde social. Pour cela, il faut revenir à la pratique, car la pratique est le lieu de la dialectique de l'*opus operatum* et du *modus operandi*, des produits objectivés et des produits incorporés de la pratique historique, des structures et des habitus ».

La réorganisation s'avère nécessaire, avec le report de l'antécédent « *réalisme de la structure* », pour assurer une parfaite intelligibilité en chinois. Mais en mettant cette expression au milieu de la phrase, on retarde son apparition, atténuant ainsi la force de l'assertion, car ce terme mis en italique et en position inaugurale, constitue la proposition capitale étayée par les arguments suivants. La traduction, en anticipant le mot « objectivisme », crée un réagencement qui, pour avoir apporté une garantie minimale de lisibilité, n'en suggère pas moins une autre progression argumentative.

En définitive, la manière dont on a surmonté les difficultés au niveau conceptuel et syntaxique renvoie à une pratique paradoxale, caractéristique de la traduction français-chinois en sciences sociales. Le lieu culturel révèle un certain dilemme, peu propice au transfert du savoir. D'un côté, la conviction persistante, dans ce

domaine des textes-sources, confère à ces derniers un statut sacralisé, au nom du principe de la vérité. Le règne d'une telle conviction explique pourquoi les facteurs culturels, au lieu d'infléchir le texte d'origine vers l'assimilation, sont censés le maintenir dans son identité propre. De l'autre, le vœu pieux est démenti par les mêmes facteurs culturels, qui ne manquent pas de rappeler les impératifs de la langue d'accueil. Il en résulte une tension qui conduit à un certain conservatisme, peu courant dans d'autres domaines. On constate même un dynamisme inventif, ailleurs, notamment dans la traduction commerciale. Délestées de l'obsession ontologique et du complexe de la secondarité, ces traductions revivifient toutes les ressources linguistiques et culturelles du chinois, pour générer des créations sémantico-phonétiques insoupçonnées : Carrefour se métamorphose en Jialefu 家乐福, « bonheur joyeux en famille », Hermès en Aimashi 爱马仕, « mandarin qui aime les chevaux », ou encore Peugeot en Biaozi 标致, « délicat, fin et élégant ». C'est peut-être cet « idéalisme matérialiste », pour pasticher le sociologue, qui fait défaut dans sa seconde vie en chinois.

Notes

1. Jean-Luc Domenach, « Les Sciences humaines dans l'édition chinoise au début du XXI^e siècle », propos recueilli par Sylvain Allemand, site du Bureau international de l'édition française : <http://www.bief.org/Publication-2545-Article/Les-sciences-humaines-dans-l%E2%80%99edition-chinoise-au-debut-du-XXIe-siecle.html>. Pour l'évolution de la sociologie en Chine, voir Laurence Rouleau-Berger, Guo Yuhua, Li Peilin et Liu Shiding (dir.), *La Nouvelle sociologie en Chine*, CNRS éditions, 2008 ; voir aussi le site de Chinese sociology : http://www.sociology.cass.net.cn/shxw/shll/t20071123_14442.htm
2. Daniel Simeoni, *Traduire les sciences sociales : l'émergence d'un habitus sous surveillance, du texte support au texte-source*, thèse de doctorat sous la direction de Pierre Encrevé, EHESS, 2001.
3. Michael Henry Heim et Andrzej W. Tymowski, « Recommandations pour la traduction des textes de sciences humaines », traduit de l'anglais par Bruno Poncharal, *American Council of Learned Societies*, New York, 2006 ; cf. notamment p. 3-4, pour des conseils pratiques, en relation avec les facteurs contextuels, idéologiques et culturels, à l'appui des exemples chinois.
4. Annie Brisset « L'identité culturelle de la traduction. En réponse à Antoine Berman », *Palimpseste*, n° 11, « traduire la culture », 1998, p. 31-51.
5. Pierre Bourdieu, *La Noblesse d'Etat. Grandes écoles et esprit de corps*, Minuit, 1989 ; traduction chinoise par Yang Yaping (杨亚平), *Guojia Jingying-Mingpai daxue yu quanti jingshen* (国家精英-名牌大学与群体精神), Beijing, Shangwu yinshuguan, 2005.
6. Pierre Bourdieu, *Contre-feux*, Liber-Raisons d'agir, 1998 ; *Contre-feux 2*, Raisons d'agir éditions, 2001 ; trad. chinoise par He Qing (河清), *Ezhi yehuo* (遏止野火), Guilin, Guangxi shifan daxue chubanshe, 2007.
7. Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, Minuit, 1980, p. 87 ; trad. chinoise par Jiang Zihua (蒋梓骅), *Shijian gan* (实践感), Nanjing, Yilin chubanshe, 2003, p. 79.
8. *Ibid.*, p. 111 ; trad. chinoise, p. 101.

9. *Ibid.*, p. 113-114 ; trad. chinoise, p. 103-104.

10. *Ibid.*, p. 111-113 ; trad. chinoise, p. 102.

11. *Ibid.* p. 88-89 ; trad. chinoise, p. 80-81.

12. *Ibid.* p. 87-88 ; trad. chinoise, p. 80.



ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

Une réflexion sur l'image littéraire dans la traduction des œuvres poétiques

XU Feng

School of European Languages and Cultures
Guangdong University of Foreign Studies
xufeng@ynu.edu.cn

Reçu le 19-12-2016 / Évalué le 05-05-2017 / Accepté le 19-06-2017

Résumé

Tout comme le signe linguistique qui est composé du signifiant et du signifié, le terme chinois 意象 comprend le 意 et le 象. Puisque le rapport entre le 意 et le 象 est arbitraire, le même 象 pourrait exprimer différents 象 dans les cultures différentes. Pourtant, il arrive que des traducteurs le négligent parfois, même mal comprennent et mal traduisent la vraie signification de l'image adoptée par l'auteur. Néanmoins, dans la traduction littéraire, l'essentiel est de traduire surtout le 意 inclus dans le 象 en respectant l'intention du texte original.

Mots clés : image, intention, objet, arbitraire, traduction, lune

对诗歌作品翻译中的文学形象的思考

摘要：犹如语言符号系由能指和所指所构成一样，意象包含“意”和“象”两部份。既然“意”和“象”之间的关系是任意的，在不同的文化中，同一个“象”就可能表达不同的“意”。但有的译者在翻译过程中却忽视了这一特征，因而导致误读或误译作者的创作意图。然而，在文学翻译中，尤其重要的是尊重原文的意图，准确传达包含在“象”中的“意”

关键词： 意象、意、象、任意性、翻译、月

A reflexion on the literary image in the translation of poetic works

Abstract

The linking of meaning and image, like that of signifier and signified, is arbitrary. Therefore, in the context of different culture and language, image associates different connotation. For example, the image of moon may provoke Chinese into nostalgic sentiment, for the full moon signifies reunion, perfection and good luck, but in the western countries, moon implies being frantic with changeable character and mentality. A translator should be aware of the differentiation and avoid misunderstanding and mistranslating the image. However, some translator neglects the differentiation of expression through images in different culture and language,

misunderstands the real literary meaning of the image used by the author and replaces the original meaning with the image in the translator's cultural background to such an extent that the translation may violate the real meaning of the author.

Keywords: image, meaning, object, moon

Le terme chinois 意象 est composé de deux caractères “意”(yi) et “象”(xiang). yi veut dire sens, signification, idée ou intention. Et comme François Cheng l'indique : *A sa base, l'idéogramme yi désigne ce qui vient de la profondeur d'un être, l'élan, le désir, l'intention, l'inclination ; l'ensemble de ces sens pouvant être englobé approximativement dans l'idée d' «intentionnalité». Combiné avec d'autres caractères, il donne une série de mots composés aux sens variés mais ayant entre eux des liens organiques : on peut grosso modo les ranger sous deux catégories, ceux qui relèvent de l'esprit : idée, conscience, dessein, volonté, orientation, signification ; ceux qui appartiennent à l'âme : élan du cœur : charme, saveur, désir, sentiment, aspiration, élan du cœur*¹. Quant à xiang, il signifie image, figuration, être, objet. Le terme yixiang indique donc une entité de deux éléments à la fois distincts et inséparables, à savoir une idée ou une signification à exprimer et un support ou une expression de la représentation mentale d'un être ou d'un phénomène. Autrement dit, c'est une image qui enferme un sens caché, un objet ou un être avec lequel l'on transmet sa pensée ou ses sentiments. Quant à l'image littéraire, nous pourrions la considérer comme une association de l'intention de l'écrivain et le support concret de son intention abstraite, c'est-à-dire un être ou un objet qui porte des idées ou des sentiments de l'auteur, et qui a donc un sens spécial.

Puisque le yi est exprimé par le xiang qui est concret et objectif et que les différents Xiang ont leurs propres noms dans les différentes langues, est-ce qu'il suffit de trouver dans la langue d'arrivée le mot correspondant au mot qui représente l'image littéraire dans la langue de départ ? Prenons comme exemple un grand oiseau échassier, dont le nom chinois est 鹤 (he) et qui est nommé en français la grue. Nous voyons que les deux mots he et grue indiquent le même oiseau dans les deux langues. Dans ce cas, on peut utiliser le mot la grue pour traduire le he chinois et vice versa. Mais si un écrivain chinois choisit cet oiseau comme image métaphorique dans son œuvre littéraire, ce qui est un usage fréquent dans la tradition chinoise, cela devient plus compliqué. La vraie intention enfermée dans le mot he risque d'être déformée dans la traduction, bien que le mot la grue de la langue d'arrivée désigne le même oiseau nommé He dans la langue de départ. Parce que dans la culture chinoise, la grue symbolise la longévité et l'immortalité. Pour faire un compliment à un vieillard encore vert, on dit qu'il a 鹤发童颜 (des cheveux de grue et un visage d'enfant) alors que dans la langue française, le mot

grue serait utilisée pour désigner une femme de mauvaise vie (Sale petite grue! un terme d'insulte)². De même, le mot français *narcisse* a son correspondant chinois 水仙 (*shuixian*) quand il désigne cette plante herbacée à fleurs campanulées blanches très odorantes. Mais dans la culture occidentale, le narcisse désigne un homme qui se contemple, s'admire, alors qu'il symbolise l'élégance, la grâce et qu'on l'appelle *fée s'élevant au-dessus des vagues* en Chine.

Etant un des deux plus grands astres visibles à l'œil nu, la lune fait l'objet de contemplation des peuples du monde entier. Elle constitue une des images préférées dans un grand nombre d'œuvres littéraires de pays différents. Les Chinois aiment beaucoup la lune. Ils lui ont accordé une riche signification. Cette tradition remonte aux temps éloignés. Dans un recueil appelé *Le Classique des vers* (诗经), une anthologie rassemblant des textes qui vont du XI^e au V^e siècle av. J.-C. nous lisons une chanson populaire du Royaume Chen :

陈风·月出	La lune à son lever
月出皎兮，	La lune à son lever brille d'une clarté pure.
佼人僚兮。	Ce beau visage est aimable.
舒窈纠兮，	Sa vue dilate un cœur serré par la tristesse.
劳心悄兮。	L'inquiétude fatigue mon cœur.
月出皓兮，	La lune à son lever brille d'une clarté pure.
佼人嫺兮。	Ce beau visage est aimable.
舒忧受兮，	Sa vue dissipe la tristesse la plus profonde.
劳心慄兮。	L'inquiétude agite mon cœur.
月出照兮，	La lune à son lever éclaire la terre.
佼人燎兮。	Ce beau visage est brillant.
舒夭绍兮，	Sa vue dilate un cœur serré par le chagrin.
劳心惨兮。	L'inquiétude accable mon âme.

Ce serait le premier poème chinois où apparaisse l'image de la lune qui exerce une influence profonde sur des œuvres littéraires chinoise. La lune a été comparée à une beauté. Sa vue évoque l'élégance de la belle fille aimée. Cette association reste actuelle et populaire encore en Chine. La lune personnalisée chinoise est en effet une beauté, Chang'e². L'on peut aussi trouver l'image de la lune dans d'innombrables œuvres littéraires chinoises, surtout dans des poèmes. Selon une statistique incomplète, Li Bai (701 - 762), poète immortel de la dynastie des Tang a composé au moins 300 poèmes où il a chanté ce miroir céleste. Un de ses poèmes les plus populaires est sa *Pensée nocturne* 《静夜思》, un poème que tout le monde connaît en Chine, qu'il soit vieux ou jeune :

床前明月光 Devant mon lit --- clarté, transparence,
疑是地上霜 Est-ce bien du givre sur la terre ?
举头望明月 Tête levée : je contemple la lune
低头思故乡 Yeux baissés : je songe au pays natal³.

Si ce petit poème écrit il y a plus de mille ans reste si populaire que même les gosses du jardin d'enfants chinois le récitent couramment, c'est parce qu'il touche un sentiment commun de tous les Chinois, la nostalgie. En effet, la lune est devenue le symbole de la nostalgie dans la culture chinoise. Quand un Chinois aperçoit une pleine lune dans le ciel, il ne manque pas d'éprouver un regret obsédant du pays natal et de songer à sa famille.

La forme du disque de la lune est changeante. Ce phénomène, les Chinois le comparent à la vicissitude de la vie, la réunion et la séparation des gens aimés, et ils préfèrent la pleine lune, parce qu'elle se présente sous une forme ronde, donc parfaite à leurs yeux. Su Dongpo (1037 - 1101), grand poète de la Dynastie des Song, nous présente cette image de la lune dans un de ses poèmes connus, *Shui Diao Ge Tou, Depuis quand existe la lune argentée ?*

水调歌头 《明月几时有》
明月几时有？
把酒问青天，
不知天上宫阙，
今夕是何年。
我欲乘风归去，
只恐琼楼玉宇，
高处不胜寒。
起舞弄清影，
何似在人间。
转朱阁，低绮户，照无眠。
不应有恨，何事长向别时圆？
人有悲欢离合，
月有阴晴圆缺，
此事古难全。
但愿人长久，
千里共婵娟。

Aura-t-on à nouveau une lune si brillante ?
Un verre de vin à la main, j'interroge les cieux.
Je ne sais pas où se trouve le palais céleste
Ou même en quelle année se situe cette nuit.
Je veux chevaucher le vent,

Mais je crains dans les hauteurs du palais de jade
De ne supporter le froid et la solitude.
Alors je danse avec mon ombre
Parmi les hommes sur terre.
Autour du pavillon rouge
A travers les fenêtres ajournées,
La lune éclaire celui qui ne dort point/
Se peut-il que la lune nourrice du ressentiment
A n'être pleine qu'au moment des séparations ?
Les hommes connaissent joie et peine, séparation et réunion.
La lune apparaît lumineuse et couverte, pleine ou partielle.
La perfection n'est jamais aisée à atteindre.
Mais l'homme aspire à une longue existence
Éclairée par la même lune quelle que soit la distance.

Dans la langue chinoise, on nomme la pleine lune la lune ronde (圓月). Plusieurs termes chinois sont composés avec le caractère 圓 (yuan) qui veut dire en français *rond, parfait*, comme 團圓 (*tuanyuan*, se réunir, se retrouver après une séparation), 圓滿 (*yuanman*, parfait, satisfaisant). Il est compréhensible qu'un voyageur chinois loin de son pays ne puisse s'empêcher de songer à sa famille lorsqu'il voit s'arrondir la lune dans le ciel en pensant que les membres de sa famille n'arrivent pas à se réunir. Mis à part le sentiment nostalgique qu'on accorde à la lune dans les poèmes chinois, la lune pourrait servir à représenter la sérénité, la pureté, grâce à la douceur et la pureté du clair de lune. Ainsi, le poète chinois, Zhang Ruoxu (647 - 730) écrit dans son poème intitulé *Nuit de lune et de fleurs sur le fleuve au printemps*:

春江潮水连海平，
海上明月共潮生。
滟滟扬波千万里，
春江何处无月明。

Au printemps, le grand Kiang⁴ enfle ses eaux, que le flux et le reflux tourmentent, et qui cherche le repos dans la mer ;
Au-dessus des eaux, la lune brillante monte et s'abaisse comme le flux et le reflux.
L'éclat scintillant de sa lumière suit les flots, à mille et dix mille li.
En quel lieu le grand Kiang, au printemps, serait-il privé du reflet de la lune⁵.

Quand on veut exprimer un souhait à l'adresse des nouveaux mariés, on dit 花好月圆 (*hua hao yue yuan* : Que les fleurs soient toujours belles et la lune ronde !

Dans une chanson largement répandue dans le milieu chinois du monde entier, l'amoureuse ou l'amoureux chante "la lune représente mon cœur" pour dire que son amour est pur et fidèle. Voilà l'intentionnalité générale des Chinois quand ils expriment leurs sentiments avec la lune comme image.

Alors que la lune a une image bienveillante dans la langue chinoise, elle présente une autre image en français et dans d'autres langues occidentales. Par exemple, la lune pourrait signifier le caprice, la frivolité d'une personne dans la poésie française. Dans le poème de Théodore de Banville, *la Lune*, nous lisons:

*Avec ses caprices, la Lune
Est comme une frivole amante ;
Elle sourit et se lamente,
Et vous fuit et vous importune.*

*La nuit, suivez-la sur la dune,
Elle vous raille et vous tourmente ;
Avec ses caprices, la Lune
Est comme une frivole amante.*

*Et souvent elle se met une
Nuée en manière de mante ;
Elle est absurde, elle est charmante ;
Il faut adorer sans rancune,
Avec ses caprices, la Lune.*

Dans son poème *Dans l'interminable*, le poète symbolique, Paul Verlaine nous présente, quant à lui, une image de lune mystérieuse, irrationnelle et inquiétante :

*Ennui de la plaine
La neige incertaine
Luit comme du sable.
Le ciel de cuivre
Sans lueur aucune
On croirait voir vivre
Et mourir la lune...*

La lune pourrait même présager le malheur, la catastrophe. Dans un poème anglais du XIV^e, XV^e siècle, nous trouvons ces strophes concernant une conversation entre un capitaine et un marin à la veille de leur navigation :

*“Mak haste, mak haste, my mirry men all,
Our guid ship sails the morn.”
“O say na sae, my master dear,
For I fear a deadly storm.*

*“Late, late yestre’en I saw the new moon
Wi’the auld moon in hir arm,
That we will come to harm.”*

On a accordé à la lune un sens étonnant ! Un aspect naturel de la lune (*the new moon Wi’the auld moon in hir arm*) devient un sinistre augure. Cette association est inimaginable pour les Chinois. Un autre poète, Samuel Taylor Coleridge, a composé un poème sur la Chine, *Kublai Khan*, d’où ces quelques strophes :

*In Xanadu did Kublai Khan
A stately pleasure dome decree
Where Alph, the sacred river, ran
Though caverns measureless to man
Down to a sunless sea.*

*But oh! that deep romantic chasm which slanted
Down the green hill athwart a cedarn cover!
A savage place! As holy and enchanted
As e’er beneath a waning moon was haunted
By woman wailing for her demon lover!
And from this chasm, with ceaseless turmoil seething,
As if this earth in fast thick pants were breathing,
A mighty fountain momentarily was forced:
Amid whose swift half-intermitted burst!
Huge fragments vaulted like rebounding hail...*

D’après le poète, c’est une description de la scène qu’il a rêvée après avoir lu l’ouvrage de Marco Polo *Le livre des merveilles*. La lune fait partie de cette scène peu chinoise. Son image est plutôt occidentale, la femme agit comme une lunatique sous l’influence de la lune. Etymologiquement parlant, le mot lunatique vient du latin *lunaticus*, lunatique, de *luna*, lune, d’après une opinion fautive qui admettait une influence de la lune sur les maladies mentales. Il signifie fou, fantasque, extravagant, aussi changeant que la lune. En effet, certains occidentaux croyaient que la lune pouvait exercer une influence négative sur l’état d’esprit et les dispositions psychologiques ou morales de l’homme. La lune s’associe plutôt à une folie périodique (lunatique) et une humeur changeante. Ce qui explique partiellement pourquoi dans les pays occidentaux la lune n’a pas une image aussi bienveillante qu’en Chine.

Dans la traduction, le traducteur doit tenir compte de la différence de l'interprétation des images dans les langues différentes pour éviter une mauvaise traduction du vrai sens contenu dans l'image. Pourtant, il n'est pas rare de voir que des traducteurs n'arrivent pas à comprendre le vrai sens que l'auteur du texte à traduire veut exprimer avec une image littéraire, en négligeant la différenciation éventuelle de la signification de l'image littéraire dans les cultures différentes. Voici un exemple :

C'était, dans la nuit brune, Sur le clocher jaunissant, La lune, Comme le point sur le i.	记得那苍茫夜色中间, 在昏黄的钟楼上, 明月正圆, 好像玉盘顶在塔尖。
Lune, quel esprit sombre Promène au bout d'un fil, Dans l'ombre, Ta face et ton profil ?	明月, 莫非有什么幽灵 暗中用线将你牵引? 碧空清清, 衬映出你漫步的情影。
Es-tu l'œil du ciel borgne ? Quel chérubin cafard Nous lorgne Sous ton masque blafard ?	莫非你是老天的独眼? 哪位天使偏爱偷看 我们人间, 才借用你皎洁的假面?
N'es-tu rien qu'une boule ? Qu'un grand faucheur bien gras Qui roule Sans pattes et sans bras ?	莫非你不过是只圆球? 像肥硕的盲蛛光光溜, 无手无脚, 只以滚动代替行走
...	
Et vite il se dépêche, Mais quel démon caché L'empêche De commettre un péché ?	说罢他竟益发放肆, 此其时忽有神差鬼使, 将他阻止, 不容他如此轻薄自恣。
«Ah! dit-il, prenons garde. Quel témoin curieux Regarde Avec ces deux grands yeux ? »	“啊!” 新郎说, “且慢, 且慢! 何人好事把隐私窥探? 竟来偷看, 睁着这么亮的一双大眼。” ⁶

Dans ce poème, la pénombre de la nuit est sombre, la lune, peu bienveillante. Musset emploie une série de mots péjoratifs en associant la lune à un voyeur qui, attiré par une curiosité malsaine, guette une scène intime des amoureux. Mais dans la version chinoise, l'image de la lune a été grandement embellie, le sens

défavorable que le poète a accordé à la lune n'est pas précisément transmis (voir les mots souligné dans les deux textes). Le traducteur a utilisé l'expression chinoise 明月 (*mingyue*, lune claire) pour traduire le mot simple *la lune* du poème. La comparaison française de la lune *Comme le point sur le i*, a été remplacée par une comparaison traditionnelle chinoise 玉盘 (*yupan*, plateau de jade). Certains mots péjoratifs comme *cafard* ne sont pas traduits, ou remplacés par des mots mélioratifs *blafard* → 皎洁的 (*jiaojiede*, d'une blancheur immaculée, éclatante). En effet, ce sont des expressions, des procédés usuels qu'on emploie pour faire une image de lune typiquement chinoise. Il apparaît que cette image ne correspond pas à celle que le poète a essayé de créer.

Les exemples susmentionnés montrent que l'association entre *yi* et *xiang* est arbitraire. Le même être ou le même objet pourrait représenter des idées différentes selon la langue qu'on parle. Tout comme le rapport entre le signifiant et le signifié, qui est arbitraire, l'association de l'objet avec la signification est libre aussi dans l'image littéraire. Il en résulte que la signification d'un même objet pourrait se différencier de celle qu'on lui donne dans une autre langue ou culture. Umberto Eco, traducteur de *Sylvie* de Nerval et de *Exercices de style* de Queneau en italien, a bien dit ... *elle (la traduction) doit toujours viser, fût-ce en partant de la sensibilité et de la culture du lecteur, à retrouver je ne dis pas l'intention de l'auteur, mais l'intention du texte, ce que le texte dit ou suggère en rapport avec la langue dans laquelle il est exprimé et au contexte culturel où il est né*⁷ dans la traduction des images littéraires, il importe surtout de transmettre l'intention des écrivains en utilisant la langue d'arrivée. Sinon, l'image littéraire du texte original risque d'être remplacée par celle du traducteur qui n'est pas tout à fait la même que l'image présentée dans le texte à traduire. En parlant de la poésie, Mallarmé a dit *Nommer un objet, c'est supprimer le trois quarts de la jouissance du poème qui est fait du bonheur de deviner peu à peu; le suggérer, voilà le rêve*.⁹ Il en est de même pour la traduction de l'image qui consiste surtout à laisser jouir du bonheur de deviner peu à peu la connotation de l'image du poème original.

Bibliographie

- Cheng, F. 2008. *Cinq méditations sur la beauté*. Paris : Albin Michel.
Feibai. 1996. *Poèmes du monde*, Beijing : Shuwu,
Mounin, G. 1963. *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris : Gallimard.
Xie Tianzhen, Mu Lei, Guo Jianhong, Shen Dan, Tan Zhaixi, Dialogue : Théorie et pratique de la traduction littéraire, *Traductologie chinoise*, Beijing. 2001.

Notes

1. Chen, François. *Cinq méditations sur la beauté*, Paris : Albin Michel, 2008.
2. Il est intéressant de remarquer que le mot *grue* serait utilisée pour désigner une femme de mauvaise vie dans la langue française, alors que les Chinois la désignent avec le mot *poule* qui pourrait s'employer par contre comme terme d'affection de la femme aimée en français.
3. Confucius serait l'auteur de cette anthologie, et aurait lui-même choisi plus de trois cents poèmes sur trois mille d'origine. C'est pour cette raison que le recueil a été élevé au rang de classique.
4. Chang'e: C'est un personnage de la mythologie chinoise, femme de l'archer Houyi. Séparée de son mari et du reste des humains, elle réside éternellement sur la Lune, dans un palais de jade avec pour seuls compagnons Wugang, un apprenti immortel exilé, occupé à battre un cannelier qui repousse sans cesse, et un lièvre apothicaire, assisté selon certains d'un crapaud.
5. HE Ru, *Cent poèmes Tang*, Forain Langage Technol. anda Reset Presse, Beijing, 2003, PP. 42-43.
6. Jiang, signifie fleuve, ici le fleuve Bleu.
7. *Poésies de l'époque des Tchang*, traduites du chinois et présentés par le Marquis d'Herve Saint Deys, Editions Champ libre, Paris, 1977. P. 331.
8. Fei Bai *Bibliotheca mundi poetica*, Rdition Hucheng, Guangdong, 1994, vol.3, p. 244.
9. Umberto Eco : *Dire presque la même chose Expériences de traduction* traduit de l'italien par Miriem Bouwaber, Edition Grasset et Fasquelle, 2006. p.16.
10. Voir *Sur l'évolution littéraire, Œuvre. Complète*. La Pléiade, 1945.



ISSN 1776-2669
ISSN en ligne 2260-6483

Synergies Chine n° 12 - 2017 p. 183-192

Quelques enseignements et réflexions tirés de notre expérience de traduction du français en chinois du *Précis du Plurilinguisme et du Pluriculturalisme* (PPP)¹

FU Rong

Université des Langues étrangères de Beijing, Chine
furong@bfsu.edu.cn

Reçu le 19-12-2016 / Évalué le 05-05-2017 / Accepté le 19-06-2017

Résumé

Notre article se déroule autour de deux axes. Dans un premier temps, nous allons mettre à plat des embûches linguistiques, culturelles et disciplinaires rencontrées au cours de notre traduction en chinois de l'ouvrage du *Précis du Plurilinguisme et du Pluriculturalisme* (paru en 2008, sous la direction de Geneviève Zarate, Danielle Lévy et Claire Kramsch, ci-après *Précis*) pour illustrer d'importants enjeux de traduction que soulève la circulation internationale des idées en didactique des langues dans un espace mondialisé. Puis, dans un deuxième temps, nous allons montrer, avec des exemples à l'appui, nos stratégies de traduction adoptées principalement sur le modèle *interprétatif* au sens de Seleskovitch et de Lederer, de manière à assurer autant que possible une bonne circulation internationale des idées en didactique des langues en Chine contenues dans le *Précis*.

Mots-clés : circulation internationale des idées en didactique des langues, traduction interprétative, *Précis*, Chine

由汉译《多元语言和多元文化教育思想引论》引发的思考

摘要：本文分两章：首先通过典型例证，介绍我们在汉译《多元语言和多元文化教育思想引论》（以下简称《引论》）这部著作的过程中面对的语言、文化和学科等方面的挑战，以及迎接这些挑战采取的办法；然后，我们以 Seleskovitch 和 de Lederer 的“释意翻译理论”为指导，总结我们采用的主要翻译策略和手段，以助于《引论》中诸多教学法理念、观念和术语的准确汉译。

关键词：外语教学法，国际传播，释意翻译，《引论》，中国

**Some lessons and reflection drawn from our experience of translating
Précis du Plurilinguisme et du Pluriculturalisme from French into Chinese**

Abstract

This paper consists of two parts. Firstly, the paper describes the linguistic, cultural and disciplinary challenges encountered during the translation into Chinese of the *Handbook of Multilingualism and Multiculturalism* (published in 2008 under the direction of Geneviève Zarate, Danielle Lévy and Claire Kramersch, hereinafter referred to as the *Handbook*, in a bid to illustrate the importance of translation issues in the international circulation of ideas in language teaching in the context of globalization. Then, guided by the interpretative translation theory of Seleskovitch and Lederer, this paper will summarize, with supporting examples, our main translation strategies and measures in the aim of an accurate translation into Chinese of many teaching perspectives, ideas and terms contained in the *Handbook*.

Key words: language teaching, international circulation, interpretive translation, *Handbook*, China

Introduction

De prime abord, il faut signaler que le présent article a été écrit et complété à partir d'une communication orale faite à l'occasion de la Journée scientifique organisée en mon honneur par PLIDAM d'Inalco en février 2017. Il s'agit en réalité d'un compte rendu réflexif de notre grand projet de traduction du français en chinois de l'ouvrage du *Précis* (paru en Chine en 2016). A cet égard, qu'il nous soit permis d'affirmer tout de suite que si *la nature même de la recherche peut handicaper ou stimuler de fait certaines échelles de diffusions* (Zarate, 2009 : 19), il en est de même, voire davantage pour la traduction du français en chinois, deux langues perçues comme linguistiquement et culturellement distancées, d'une importante recherche telle que le *Précis* accomplie par 90 enseignants-chercheurs venus de 68 institutions situées dans 20 pays différents d'Europe, d'Afrique, d'Amérique et d'Australie. Quels sont alors les défis auxquels nous avons été confrontés ? Comment les avons-nous relevés ? Quels sont des enseignements et réflexions qu'on pourrait et devrait en tirer ? Tel est le fil conducteur de notre article dans les pages qui suivent.

1. Des embûches linguistiques, culturelles et disciplinaires rencontrées dans la traduction chinoise de l'ouvrage

D'emblée, il convient de reconnaître que pendant les quatre ans de la traduction du *Précis*, l'essentiel de nos efforts a été porté sur la définition et en particulier sur une interprétation commune de nombreuses notions importantes avancées dans

le *Précis*, qui touchent aussi bien à la didactique des langues et des cultures, aux sciences du langage ou de l'éducation qu'à la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, le cognitivisme ou encore les sciences politiques. Ces zones de contact ont été l'occasion de débats spécialement et à la fois linguistiques, disciplinaires et culturels.

1.1 Discussions au niveau linguistique

En traduisant l'ouvrage du *Précis* en chinois, nous participons à sa diffusion dans un paysage très différent du contexte chinois. Cette différence est d'abord et avant tout identifiée et identifiable dans l'acte de la médiation² entre le français et le chinois, deux langues perçues linguistiquement et culturellement « distantes ». Parmi les aspects les plus intéressants qui ont alimenté souvent des débats a été pour nous la circulation franco-chinoise du sens des mots véhiculé par les deux termes de langues différentes à la suite d'un déplacement du langage académique du français en chinois. Car, sous les structures linguistiques, on rencontrait parfois des représentations du monde sinon absentes, incompatibles, du moins différentes, et des allusions qui vont de soi aux yeux des auteurs occidentaux mais ont besoin d'être explicitées, revisitées en contexte chinois, voire même co-construites pour le sens également en contexte chinois. Nous pensons ici en particulier au terme « Erasmus » dans des expressions comme « étudiant Erasmus », « génération Erasmus » qui devaient faire l'objet d'une note explicative en version chinoise.

C'est notamment le cas de la difficile distinction en chinois du « plurilinguisme » d'avec le « multilinguisme », une double notion fondamentale du *Précis*. En effet, étymologiquement et linguistiquement parlant, comme les deux préfixes « multi- » et « pluri- » signifient « nombreux », nos lecteurs chinois ont *a priori* tendance à croire que ce sont les deux synonymes ou presque. Cette impression aurait la forte chance d'être confirmée dans la mesure où en chinois, au niveau sémantique, on ne fait guère la distinction entre *pluri-* et *multi-* pour désigner tous les deux la notion “多”, à savoir « beaucoup » ou « nombreux ». Or, nous savons très bien qu'à la différence fondamentale du multilinguisme qui est, selon le CECR, *la connaissance d'un certains nombres de langues ou la coexistence de langues différentes dans une société donnée* (CECR, 2001 : 13), le plurilinguisme, étroitement lié en parallèle à la pluriculture, vise à mettre en valeur la construction d'une compétence communicative d'un individu à laquelle contribuent toute connaissance et toute expérience des langues et dans laquelle les langues sont en corrélation et interagissent (CECR, 2001 : 13). Ainsi, soucieux de faire comprendre aux lecteurs chinois les enjeux linguistique, politique et culturel qu'implique la défense du plurilinguisme en Europe

avec l'introduction de cette notion clé dans la langue chinoise, qui, à notre avis en didactique des langues, a au fond pour objectif de mieux préparer les étudiants à la communication internationale, et surtout de travailler sur la « reconnaissance de la diversité, nous avons proposé de traduire en chinois plurilinguisme par « 多元语言 » (littéralement, la diversification linguistique), ou « 多元语言能力 », tandis que le « multilinguisme » est rendu par 《多语言化》 (littéralement, la multiplication linguistique). Nous y reviendrons quant à la traduction du « -isme » en chinois dans la perspective d'une considération socioculturelle chinoise au sens surtout politique ou même idéologique.

Un troisième exemple concerne la traduction chinoise du terme de « précis » en tant que titre de l'ouvrage. En consultant le dictionnaire français-chinois, nous avons à notre disposition plusieurs réponses possibles telles que 概要 (*gaiyao*, littéralement, sommaire et points essentiels), 摘要 (*zhaiyao*, abrégé), 梗概 (*genggai*, résumé sommaire), 实用手册 (*sheyong shouce*, manuel pratique), 精要 (*jingyao* (quintessence et points essentiels) ou 总论精义 *zonglun jingyi* (théorie générale et traité de l'essence)³. Mais en lisant de plus près l'ouvrage tout entier, et en particulier son introduction générale, nous avons constaté qu'aucune de ces traductions existantes ne correspond au sens même que les auteurs voulaient attribuer à leur ouvrage, puisque selon les auteurs, ce n'est ni *un petit manuel, ouvrage didactique qui expose de façon claire et succincte l'essentiel d'une matière*, ni *une méthode, encore moins une encyclopédie dogmatique ou universelle* (Zarate, Lévy, Kramsch, 2008 : 22), mais *un débat qu'il s'est donné pour objet d'ouvrir en didactique des langues sur le plurilinguisme et le pluriculturalisme, en Europe et hors de l'Europe* (Zarate, Lévy, Kramsch, 2008 : 22). De ce fait, nous avons choisi « 引论 » (*yinlun*, introduction et discussion) dans le sens d'une présentation de toutes les idées en question afin de provoquer une réflexion personnelle et collective, ouverte et évolutive.

1.2 Discussions au niveau disciplinaire et culturel

Notre expérience de la traduction en chinois du *Cadre européen commun de référence*, ainsi que celle de la traduction du *Précis* ont pu nous permettre d'observer que le simple fait de traduire n'assure pas forcément la circulation, encore moins la réception, parce qu'il s'agit dans la plupart des cas d'une communication non seulement langagière mais aussi interculturelle au sens large du terme.

Revenons donc sur la traduction en chinois du suffixe français « -isme » dans le cas du « plurilinguisme » et du « pluriculturalisme ». Par une volonté implicite d'éviter toute évocation possible d'une idéologie politique qui n'a pratiquement plus

bonne presse dans la Chine d'aujourd'hui avec le mot en -isme comme stalinisme, socialisme ou capitalisme, nous avons délibérément retenu le terme « idées » qui signifie ici littéralement en chinois « pensées et réflexions », à la place de « 主义 » (*zhuyi*, doctrine directrice) pour désigner le plurilinguisme et le pluriculturalisme en tant que notions, concepts ou visions de la langue et de la culture. En outre, phonétiquement parlant, le terme « idées » en chinois s'accorde très bien avec le double « pluri- » (langue et culture). Il s'ensuit que le titre de l'ouvrage est traduit en chinois comme ceci : 多元语言和多元文化教育思想引论 (*duoyuan yuyan he duoyuan wenhua jiaoyu Sixiang yinlun*). De cette façon, le titre chinois semble concis, clair et facile à lire et à retenir.

Le terme « contrepoint » qui se trouve à la fin de chaque chapitre du *Précis* est un autre exemple révélateur de la discussion suscitée par l'acte de la traduction au niveau disciplinaire et socioculturel en contexte chinois. En effet, si une traduction calquée sur la métaphore musicale de ce terme utilisée en français a été vite écartée, en trouvant que cela n'avait rien à voir avec ce que veut dire le chinois, nous avons cependant eu des hésitations entre 反方观点 (*fanfang guandian*, littéralement, points de vue inverses), 争论 (*zhenglun*, débat) et 反驳 (*fanbo*, réfutation) avant de décider finalement le choix d'une expression chinoise imagée « 争鸣 » (*zhengming*) qui veut dire littéralement que « de nombreux oiseaux sifflotent à qui mieux », et aussi littérairement réactions critiques vis-à-vis d'un point de vue avancé. Mais historiquement et socio-culturellement, c'est aussi un mot chinois « à charge culturelle partagée » : qui de nous les Chinois ne se rappelle pas le fameux slogan lancé par Mao Zedong en 1956 disant « 百花齐放, 百家争鸣 » (*baihuaqifang, baijiazhengming*, Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent), lequel remonte à son tour au grand philosophe taoïste Zhuangzi à propos des nombreuses écoles de pensée de l'Antiquité. Ainsi que mes collègues l'ont bien remarqué, « cette traduction, véhicule aussi à merveille l'esprit de la coopération internationale, qui, ayant conduit à la parution du *Précis*, amènera à la publication de la version chinoise, un esprit qui encourage le dynamisme de toute pensée en invitant tout le monde à s'exprimer, à discuter, à faire entendre sa voix » (Dai, Pernet-Liu, Tan, 2015).

La traduction du concept de « mobilités » illustre une fois de plus la nécessité et l'importance de la prise de conscience de l'enracinement culturel et/ou disciplinaire d'un terme déterminé. En effet, ce terme de « mobilités » signifie *a priori* dans le *Précis* les « échanges d'étudiants » interuniversitaires dans le monde académique européen en vue de développer la mobilité professionnelle dans l'Union européenne, tandis qu'en Chine, ce même mot renvoie automatiquement aux migrations et immigrations qui comportent une certaine connotation plutôt

négative aux yeux des Chinois. Cela fait penser à la pauvreté, au vagabondage, à la guerre ou encore à la dissidence politique. C'est pourquoi pour enlever toute ambiguïté et souligner qu'il est ici question d'un concept spécifique en Europe, « mobilités » a été traduit par « échanges interuniversitaires d'étudiants » (大学生国际校际交流 *daxueshengguojixiaojijiaoliu*).

Mais l'exemple le plus flagrant pour montrer combien sont mis en jeu les éléments culturels et disciplinaires dans notre traduction du *Précis* est sans doute le terme « bricolage ». Certes, ce mot est traduit dans le dictionnaire français-chinois par « 在家修修弄弄 » (*zai jia xiuxiu nongnong*, littéralement, petites réparations faites chez soi), « 临时修理 » (*linshi xiuli*, réparation provisoire) ou encore au sens figuré et négatif « un travail accompli par un non-professionnel⁴ », mais toutes ces traductions deviennent faux-amis au regard du texte du *Précis*, où ce même mot est un concept central qui vient de la sociologie et de l'anthropologie, et plus précisément de Levi-Strauss (*La pensée sauvage*) ou de M. de Certeau (*L'invention du quotidien*). Comment alors passer d'un terme à l'autre qui est absent dans la langue chinoise en tant que concept, et exprimer ce concept dans les termes de la langue chinoise ? Tel est un grand défi à relever par nous pour contribuer à une bonne circulation des idées dans un contexte sociolinguistique et socioculturel chinois très différent. Pour y arriver, nous avons explicité sous forme de note informationnelle et explicative sa référence disciplinaire et culturelle pour faire valoir qu'il s'agit bien de ce que Galisson appelle un « mot à charge culturelle partagée » (Galisson, Puren, 1999 : 122) qui « sert, dans le *Précis*, à rendre compte de l'inventivité des pratiques langagières du locuteur plurilingue » (Dai, Pernet-Liu, Tan, 2015). Dans cette optique, nous avons interprété ce terme tout en y affichant toujours une valeur ajoutée au moyen d'une traduction d'ajustement et de création. Ce sont par exemple « entre construction et déconstruction : bricolages linguistiques » (p.137) est traduit par « 建构与解构: 有创意的语言修补 » (littéralement, accommodages linguistiques avec de la créativité) ; « les bricolages identitaires en jeu » (p.132) est rendu en chinois « 为建立自己的身份认同所做的种种独具匠心的努力 » (littéralement, « tous les efforts pour construire son identité avec une adresse et une originalité ingénieuses).

2. Nos stratégies de traduction adoptées⁵

Nous avons opté dès le départ pour la traduction interprétative au sens de Seleskovitch et de Lederer comme approche de travail. Il s'agit d'une théorie du sens fondée sur le processus d'interprétation, de déverbalisation et de reformulation. Dans ce processus de la traduction, l'essentiel consiste à bien comprendre

le sens du texte original et à l'exprimer dans la langue d'arrivée, d'où la traduction interprétative par équivalences contrairement à la traduction linguistique par correspondances.

Notre expérience de la traduction en chinois du *CECR* et du *Précis* semble bien venir confirmer une fois de plus l'utilité et la pertinence de cette méthode de la traduction interprétative notamment du point de vue traductologique axé sur la compréhension du sens en contexte, mais aussi en termes culturels liés au mode de vie ou/et au mode de pensée d'une communauté, en l'occurrence, celle des Chinois.

2.1 Traduire le sens au moyen des équivalences

Dès lors que nous nous appuyons sur la théorie interprétative qui donne une grande importance à la compréhension du sens du texte à traduire, il est utile de définir ici le terme « sens » tel que nous l'entendons dans cet article en le distinguant du terme « signification ».

Parmi de nombreuses définitions données, nous nous intéressons à celle de Prieto décrite dans *le Dictionnaire de la Linguistique* dirigé par G.Mounin : *La signification est obtenue par l'ensemble des signifiés abstraits, tandis que le sens se réfère à un énoncé particulier concret, explicité par le contexte et les circonstances* (1974 : 294). Le sens d'un texte ou d'un discours est donc totalement lié à la situation et au contexte. Ceux-ci ne sont pas uniquement importants pour la traduction mais aussi pour l'interprétation et la compréhension de tous genres de textes, qu'ils soient littéraires ou non-littéraires.

Pour ce qui nous concerne, le traducteur qui est avant tout un lecteur, après avoir compris le message (le sens) du texte doit le reformuler dans la langue d'arrivée. Pour cela, nous adoptons principalement une traduction fondée sur des équivalences au lieu de correspondances de sens entre la langue de départ (le français) et celle d'arrivée (le chinois), dans la mesure où le français comme le chinois ont chacun une manière différente pour représenter la réalité et que, d'ailleurs, Nida (1969) en avait conclu qu'il ne saurait y avoir de correspondance absolue entre langues. C'est notamment le cas par exemple de la traduction en chinois des notions ou concepts disciplinaires totalement absents en Chine. Nous pensons ici en particulier au fameux « *plurilinguisme* » / « *multilinguisme* » que nous avons cherché, on l'a vu, à reformuler en prenant en compte la culture du destinataire du message en vue de produire chez le destinataire du texte cible un effet équivalent à celui produit chez le destinataire du texte source.

De même, nous avons traduit, on l'a vu également, « contrepoint » en « 争鸣 » (zhengming) afin de créer un effet équivalent au vrai sens du terme employé en français. Cette traduction interprétative peut s'expliquer par une autre considération non moins importante que la précédente, avancée dans la première partie du présent article. En effet, en plus de leur non-conformité de sens avec le terme français de « contrepoint », les propositions de traduction chinoise énumérées ci-dessus s'avèrent plus ou moins dures, gênantes, susceptibles donc de défavoriser la réception ou la circulation des idées dans un milieu historique, culturel et idéologique chinois où toute notion de « contre » s'aligne facilement sur « l'opposition », « la contradiction » ou encore « la lutte », alors que la culture traditionnelle chinoise représentée souvent par le « juste Milieu » préfère éviter la confrontation qui est censée finir souvent par une rupture, la perte de face, l'impasse.

2.2. Traduire le sens dans la considération globale du texte

Cette stratégie interprétative s'est inspirée en partie de l'approche globale des textes écrits avancée par Sophie Moirand en 1976 et largement pratiquée dans les années 1980. Il s'agit en fait d'une lecture globale qui vise à conduire le lecteur à construire le sens global du texte sans effectuer de lecture linéaire ou de déchiffrage mot à mot. Dans ce même ordre d'idées, rappelons-le à titre d'exemple, nous nous sommes longtemps attardés sur la traduction du titre du *Précis*. C'est en effet après avoir achevé toute la traduction de l'ouvrage que nous avons fini par trouver un bon titre chinois qui non seulement traduit bien l'intention des auteurs de bien vouloir développer un débat international sur le plurilinguisme et le pluriculturalisme en didactique des langues, mais encore tient compte de l'acceptabilité de son langage académique en contexte chinois.

Nous avons recouru à cette même stratégie quand il s'agit de la traduction de l'une des plus importantes notions du *Précis* : « représentations », pour le simple fait que tous les auteurs du *Précis* parlent de cette notion sans pour autant parler du même objet, ni de la même façon parce qu'ils ne partagent pas le même horizon universitaire français ni les mêmes présupposés scientifiques que nous les traducteurs au point que cette notion omniprésente dans l'ouvrage connaît une interprétation très variée voire même instable. Nous avons la plupart du temps choisi 意识表征 (*yishi biaozheng*) « pour englober à la fois la dimension d'image (表征 : signe) et la dimension mentale (意识 : conscience) » (Dai, Pernet-Liu et Tan, 2015).

Pour conclure

En tant que traducteurs-médiateurs-diffuseurs, la principale conclusion que l'on peut tirer de notre expérience de la traduction en chinois du *Précis* pourrait se résumer en deux points.

D'abord, par rapport à la diffusion internationale des idées en didactique des langues dans un espace mondialisé, le *Précis* et sa traduction en chinois nous a permis de bien prendre conscience de l'internationalisation irréversible du champ de notre discipline de la didactique des langues-cultures et du rôle croissant des langues dans cette internationalisation disciplinaire, car, d'un côté, ainsi que Zarate l'a indiqué à juste titre, de nos jours, *toute recherche qui se veut de qualité doit avoir en vue une diffusion internationale* (Zarate, 2009 : 17), et de l'autre, comme Zarate l'a remarqué également, *les idées n'ont pas d'existence indépendantes de la langue dans laquelle elles sont exprimées (...), les langues y sont donc à la fois un objet d'étude, un médium véhicule d'innovation et le produit d'une histoire sociale et culturelle qui résiste à toute transplantation des idées hors du contexte dans lequel elles ont été produites* (Zarate, 2009 :17).

Ensuite, par rapport à l'acte de la traduction-médiation, face à un texte général ou spécialisé comme le *Précis*, le point de départ est la compréhension : c'est quand on a compris que l'on cherche à traduire. Mais pour y arriver, le traducteur, qui est en communication avec deux mondes et avec deux façons de dire le monde en tant que médiateur, doit savoir faire preuve d'une grande capacité d'adaptation aux spécificités linguistiques, culturelles et disciplinaires du texte à traduire tout en mettant en valeur ses stratégies interprétatives de traduction.

Bibliographie

- Fu, R. 2010. « Un effort pour contribuer à la circulation internationale des idées en didactique des langues en Chine - le cas de l'expérience de traduction du *Cadre européen commun de référence* du français en chinois ». *Synergies Chine*, n°5, p.171-177.
[En ligne] : https://gerflint.fr/Base/Chine5/fu_rong.pdf [consulté le 15 décembre 2016].
- Galisson, R., Puren, C. 1999. *La formation en questions*. Paris, CLE International.
- Lederer, M. 1994. *La traduction aujourd'hui : Le modèle interprétatif*. Paris, Hachette.
- Moulin, G. 1974. *Dictionnaire de la Linguistique*. Quadrige, PUF.
- Nida, E. 1969. *The Theory and Practice of Translation*. Leiden E. H. Brill.
- Pernet-Liu, A., Dai, D.M., 2015. « Perspectives ouvertes par la traduction chinoise du *Précis du Plurilinguisme* et sa contextualisation sociolinguistique et didactique en Chine ». *Synergies Chine*, n° 10, p.199-217.
[En ligne] : https://gerflint.fr/Base/Chine10/pernet_liu_dai.pdf [consulté le 15 décembre 2016].
- Seleskovitch, D., Lederer, M. 1984. *Interpréter pour traduire*. Paris, Didier.

Zarate, G., Lévy, D., Kramsch, C. (dir.), 2008. *Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme*. Paris : Editions des archives contemporaines. Traduction chinoise Fu R. (dir.), 2016, Beijing : Editions des Langues étrangères.

Zarate, G. 2009. «La circulation internationale des idées en didactique des langues». *Le français dans le monde*, R & A n° 46, France.

Zarate, G., Gohard-Radenkovic, A., Fu R. 2015. « *Le Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme : une recherche internationale, face aux défis d'une conception plurilingue et d'une traduction en anglais et en chinois* ». *The Multilingual Challenge - Cross-Disciplinary perspectives*. De Gruyter Mouton, Berlin, 2015, p. 239-265.

Notes

1. Le présent article a été écrit à la suite d'une communication orale à l'occasion de la Journée scientifique organisée par PLIDAM d'Inalco le 17 février 2017.

2. Terme emprunté au *Cadre européen commun de référence pour les langues*, Conseil de l'Europe, Didier, Paris, 2001, p.18.

3. ZHANG Yinde, *Dictionnaire français-chinois*, Editions de Traductions de Shanghai, Shanghai, 1984, p.996.

4. *Idem*. p.154.

5. Cette partie a été reproduite pour une large part de mon article intitulé « Un effort pour contribuer à la circulation internationale des idées en didactique des langues en Chine - le cas de l'expérience de traduction du *Cadre européen commun de référence* du français en chinois » in *Synergies Chine*, n°5, GERFLINT, France, p.173-177.

Synergies Chine n° 12 / 2017



Varia





ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

Interprétation de la motivation morphologique des temps-*tenses* français sous l'angle de la linguistique cognitive¹

YING Xiaohua

Université Jiangnan, Chine
christineying@sina.com

Reçu le 27-02-2017 / Évalué le 12-04-2017 / Accepté le 20-06-2017

Résumé

La motivation morphologique désigne la relation logique entre la forme (le signifiant) et le concept (le signifié) d'un signe linguistique. Elle implique que le concept du signe pourrait être dégagé à l'aide de l'analyse de sa forme. En se fondant sur les connaissances de la linguistique cognitive, le présent article découvre deux groupes de marqueurs temporels dans les temps français et réussit à interpréter le mécanisme cognitif de leur transformation. Il révèle qu'une correspondance biunivoque se trouve entre la forme des verbes et son concept temporel, autrement dit, la motivation morphologique existe dans la transformation des temps français.

Mots-clés : linguistique cognitive, motivation morphologique, temps français, marqueur temporel

从认知语言学角度阐释法语时态的形态理据

摘要：形态理据是语言符号形态（能指）与意义（所指）之间的关联，它说明语言符号的意义可以通过对其形态构成进行分析获得。本文运用认知语言学的相关知识论证了法语中两组时态标记产生的动因，解释了法语时态转变和形态变化的认知机制，揭示了法语动词形态与其表达的时间概念间的对应关系，得出法语时态存在形态理据的结论。

关键词：认知语言学；形态理据；法语时态；时态标记

Interpretation of the Morphological Motivation in French Tenses from the Perspective of Cognitive Linguistics

Abstract

In linguistics, the morphological motivation is the relationship between the form (signifier) and the meaning (signified) of a linguistic symbol. It reveals that the meaning of a linguistic symbol can be deduced from the analysis of its form. Based

on the knowledge of cognitive linguistics, we find two groups of tense markers in French and discover the cognitive mechanism of French tenses' transformation. In this way, a correspondence between the verbal form and its time concept, in other words, the morphological motivation exists in the conjugation of French tenses.

Keywords: cognitive linguistics, morphological motivation, French tenses, tense marker

Introduction

La complexité des temps-*tenses* français constitue sans aucun doute une grande difficulté dans l'enseignement/apprentissage du FLE. Sous l'influence de la grammaire normative (dite aussi grammaire prescriptive) et de la linguistique formelle, l'enseignement/apprentissage traditionnel des temps-*tenses* met l'accent sur la connaissance des règles de grammaire, il n'arrive pas à révéler les raisons cognitives sous-jacentes de ces règles, autrement dit la motivation linguistique de ces règles. Par contre, la linguistique cognitive qui offre un nouvel horizon pour mieux connaître la langue, ne se contente pas de la description de la langue, mais se voue aussi à la recherche des explications ou de la motivation cognitive se cachant derrière les phénomènes linguistiques. Elle se dote d'une mission explicative, ce qui est considéré comme un progrès dans l'évolution des théories linguistiques² (Zhao, 2000 :11-12). Le présent article vise à interpréter la formation des temps-*tenses* français sous l'angle de la linguistique cognitive afin de déceler la motivation linguistique de la formation des temps-*tenses* en français, mais il ne traite pas la flexion verbale en fonction du sujet, ni la flexion aspectuelle du verbe³.

1. Linguistique cognitive et motivation linguistique

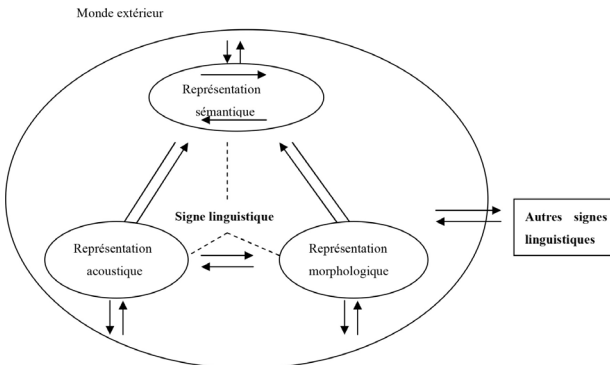
La « motivation » est un terme important, introduit par Saussure pour la première fois en linguistique pour désigner un arbitraire relatif ou argumentatif entre le signifiant (image acoustique) et le signifié (concept sémantique) du signe linguistique. Bien que Saussure avoue qu'il existe une motivation relative dans l'évolution diachronique de la phonétique et dans la formation des mots composés, il souligne le trait arbitraire du signe linguistique qui existe dans toutes les langues.

La linguistique cognitive met en cause l'arbitraire de Saussure et croit que les plurilexèmes sont souvent motivés et que même les monolexèmes ne sont pas tous arbitraires. Il est à noter que *la motivation linguistique* définie par la linguistique cognitive ne désigne pas un reflet direct du monde extérieur par les signes linguistiques, mais qu'elle reflète la manière d'appréhender le monde chez les êtres humains.

Actuellement, les recherches sur la motivation linguistique sont fructueuses. La motivation définie par Saussure qui ne se limite qu’au niveau lexical, par exemple, la motivation phonologique des mots, est considérée comme la motivation linguistique au sens strict (Yan, 2000 : 3). Au sens large, la motivation linguistique doit posséder un champ d’études plus large qui concerne des signes linguistiques dépassant les mots, tels que plurilexème⁴, locution, syntagme, phrase et même texte.

Par ailleurs, selon Lehmann & Martin-Berthet (2012 : 33), le signifiant du signe linguistique est composé d’un signifiant oral et d’un signifiant graphique, ce qui correspond à la division de la représentation perceptive des formes en formes orale et écrite, proposée par Gineste & Le Ny (2002 : 107). Ainsi, nous croyons que le signe linguistique est composé de trois composantes : représentation acoustique (signifiant oral), représentation morphologique (signifiant graphique) et représentation sémantique. La motivation linguistique, au sens large, ne se limite pas à la relation logique entre l’image acoustique et le concept, mais comprend diverses relations logiques existant entre le signe linguistique et le monde extérieur (soit la *motivation externe*, qui révèle la relation entre les signes et leurs référents dans le monde réel) ; entre le signe linguistique en question et d’autres signes (ex : *motivation morphologique* existant parmi des mots partageant le même radical, tels qu’*enseigner, enseignant, enseignement*) ; entre les différentes composantes d’un signe (ex : *motivation phonographique* qui révèle la relation entre les phonèmes et les graphèmes, *motivation morphologique* qui dévoile le lien entre le sens et la forme, etc.) et même à l’intérieur d’une seule composante (ex : *motivation sémantique* qui dégage les liens entre les sens différents d’un mot polysémique).

La figure ci-dessous nous montre le champ d’études de la motivation linguistique au sens large. Les flèches représentent les relations ou les motivations existant entre les différents éléments.



(figure 1)

La motivation « peut avoir une fonction non seulement descriptive, mais aussi mémorielle » (Cotaud, 1998 : 60), elle nous permet de percevoir les secrets de la langue et d'améliorer ainsi notre compréhension des langues (Wang et Si, 2002 : 275). Dans l'apprentissage des langues, « la recherche ou l'explication des motivations est susceptible d'aider l'apprenant dans la compréhension (notamment des réseaux sémantiques, des connotations) » (Achard-Bayle, 2009 : 55). Elle diminue ainsi la difficulté de l'apprentissage, fait mieux maîtriser les règles et enfin garantit une réussite d'apprentissage.

2. A la recherche de la motivation morphologique des temps-*tenses* français

La motivation morphologique qui se classe parmi les motivations linguistiques internes indique que le sens du signe pourrait être dégagé à l'aide d'une analyse de la forme du signe. Avant, les recherches sur la motivation morphologique se penchaient surtout sur la formation des mots. Etant donné que les temps-*tenses* français sont traduits par la flexion verbale, si le radical du verbe est considéré comme un monolexème, la flexion pourrait être comparée au suffixe ou préfixe. Ainsi, ayant un caractère identique à la formation des mots dérivationnels et composés, celle du temps-*tense* des verbes permet aussi une recherche de la motivation morphologique.

A la différence des autres mots, les verbes possèdent deux types de sens : sens conceptuel intrinsèque qui renvoie au sens propre du verbe et sens temporel, aspectuel ou modal qui se modifie en fonction du temps-aspect-modalité. Le présent article ne traite que le sens temporel du verbe et considère la formation des temps-*tense*, comme le signifiant et le sens temporel/la temporalité de cette formation comme le signifié. Il a pour objectif de rechercher la relation entre ce signifiant et ce signifié, soit la motivation morphologique des temps-*tenses* français.

2.1. Hypothèses sur les marqueurs de temps-*tenses* français

Il existe deux façons différentes pour exprimer la temporalité en langue : la première utilise des adverbes et des locutions adverbiales ou prépositionnelles, tels que *avant*, *hier*, *il y a plusieurs années*, *en 2000*, etc. ; la seconde fait appel à l'emploi des marqueurs temps-*tense* adhérant aux verbes. La première reflète explicitement le concept de temps-*time*, tandis que la seconde l'interprète d'une manière implicite qui demande une analyse intentionnelle de la forme du verbe à l'interlocuteur. Selon Langacker (2001 : 260), il n'existe que deux marqueurs² de temps-*tenses* en anglais : celui du présent et du passé, parmi lesquels le premier est discret³, donc souvent appelé marqueur zéro et le second est explicite et renvoie à *-ed* dans le *past tense*.

Ayant beaucoup de ressemblances avec l'anglais, le français devrait aussi avoir des marqueurs temporels dont l'ajout ne modifie point le sens intrinsèque du verbe, mais attribue un sens temporel au verbe.

Dans l'indicatif, par rapport au présent, quatre temps-*tenses* expriment le passé : *passé récent*, *passé composé*, *imparfait* et *passé simple*. Mais la formation du *passé récent* a recours à la structure « *venir de* + verbe à l'infinitif » dans laquelle la partie *venir de* signifie « venir ici d'un point de départ », par conséquent, « *venir de* + verbe à l'infinitif » signifie naturellement « venir ici de l'accomplissement d'une activité ». Ainsi, *venir de* garde son sens propre et au lieu d'être adhérent au verbe, il peut être considéré comme une structure indépendante, c'est pourquoi nous ne le catégorisons pas dans les marqueurs de temps-*tense* français.

Pour les trois autres temps-*tenses*, il est facile de trouver leur marqueur : 1. la structure « *avoir / être* + participe passé » dans le passé composé ; 2. la terminaison de l'imparfait ; 3. la terminaison du passé simple. Prenons l'exemple de la conjugaison du verbe *parler* à la troisième personne singulière, ces trois marqueurs se voient dans les formes suivantes : *il a parlé* ; *il parlait* et *il parla*. Mais parmi ces trois marqueurs, lequel est essentiel pour signifier la temporalité passée ?

Par rapport au présent, le temps-*tense* de référence, *l'imparfait* indique les actions secondaires qui pourraient être enlevées sans abîmer l'intégralité du récit. Il exerce un effet minimal sur l'état actuel. En ce qui concerne *le passé simple*, il décrit des activités situées dans un passé lointain par rapport à la situation actuelle. Son influence sur le présent est moindre. Comme le passé simple est rarement utilisé dans la communication quotidienne, nous pourrions même le considérer comme un temps archaïque issu du français ancien. Différent de ces deux temps, *le passé composé* décrit les activités qui se passent dans un passé récent et possède un lien plus étroit avec le présent.

De plus, nous trouvons un phénomène intéressant dans la formation du temps-*tense* passé dans quelques langues. En français, la structure « *avoir / être* + participe passé » est utilisée pour former le passé composé. En anglais, la même structure existe pour former le passé réalisé : « *has / have* + *done* ». Et dans certains dialectes chinois, on utilise le caractère « 有 », équivalent d'*avoir* en chinois, pour marquer un fait réalisé, tels que “我有吃饭”(je avoir manger), “我有给他写信, 但他没有回” (je avoir lui écrire, mais il ne pas avoir répondre). Dans ces trois langues, les auxiliaires utilisés pour marquer le fait passé : « 有 », « *has / have* » et « *avoir / être* » possèdent le même sens, soit « une réalité ou une existence réelle ». Est-ce une coïncidence ? Pas forcément, c'est probablement une convergence de la cognition humaine.

Taylor (1996) a effectué une analyse sur *have* et croit qu'il est un marqueur grammatical possédant un sens de l'antériorité à l'issue d'une évolution d'un mot plein (ou lexème autonome) à un mot vide. Nous croyons qu'un processus identique existe probablement aussi dans l'évolution d'*avoir* et *être* dans la langue française. Et en chinois, ce processus s'avère plus radical et conduit à une disparition totale de l'auxiliaire.

De plus, nous constatons que dans la langue française, beaucoup de temps-*tenses* exprimant l'antériorité, possèdent une structure similaire à celle du passé composé, tels que le plus-que-parfait, le passé surcomposé, le futur antérieur, etc. Ainsi supposons-nous que la formation « *avoir/être + participe passé* » est le marqueur essentiel pour exprimer l'antériorité dans le français, tandis que la terminaison de l'imparfait est considérée comme marqueur secondaire⁴.

A la différence de l'anglais, le temps-*tense* du futur ne fait pas appel à l'emploi des verbes modaux, malgré sa connotation de volonté subjective 5. Ainsi, on suppose l'existence des marqueurs du futur dans le français, qui sont sans aucun doute la structure de « *aller + infinitif* » dans le futur proche et la terminaison du futur simple. Prenons encore l'exemple du verbe *parler*, ses transformations à la troisième personne du singulier « *il va parler* » et « *il parlera* » nous montrent l'ajout de ces marqueurs. En considérant l'ampleur de l'utilisation du futur simple dans le français, nous supposons que la terminaison du futur simple soit le marqueur essentiel et que la formation du futur proche soit le marqueur secondaire pour marquer la temporalité de futur dans le français.

Ainsi obtenons-nous deux groupes de marqueurs de temps-*tenses* dans la langue française.

- Groupe 1. a. Marqueur essentiel de l'antériorité : *avoir / être + participe passé* ;
b. Marqueur secondaire de l'antériorité : *ais, ais, ait, ions, iez, aient* ;
- Groupe 2. a. Marqueur essentiel du futur : *ai, as, a, ons, ez, ont* qui adhèrent à l'infinitif ;
b. Marqueur secondaire du futur : *aller + infinitif*.

2.2. Interprétation des marqueurs de temps-*tenses* français du point de vue cognitif

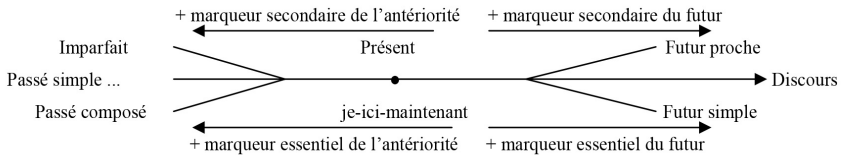
D'après la linguistique cognitive, le langage est un système symbolique qui reflète le monde réel, non pas directement par l'intermédiaire de la cognition humaine. « La langue n'est pas simplement un outil de communication, elle reflète aussi la

perception du monde ayant cours dans une communauté culturelle donnée ... Quand nous parlons, notre position dans l'espace et dans le temps nous sert de point de repère pour situer d'autres entités dans l'espace et dans le temps ». (Delbecques, 2002 : 15, 20) Autrement dit, *je-ici-maintenant* est le point de référence de notre perception du monde. C'est la vision égocentrique des êtres humains.

Employé dans les temps grammaticaux, ce principe se traduit par le fait que le moment où l'on parle est le moment repère, traduit par le présent. Toutes les autres activités trouvent leur position temporelle par rapport à ce moment. Et pour marquer l'écart temporel entre le moment de l'énonciation et les autres moments, il faut ajouter des marqueurs de temps-*tense*.

Langacker (2001 : 260) interprète un marqueur de temps-*tense* comme un cadre temporel immédiat imposé à l'action. Ce cadre doit se localiser en se référant au moment de l'énonciation. Un temps-*tense* passé renvoie à un cadre immédiat antérieur au moment de l'énonciation, tandis que le *présent* précise que son cadre immédiat coïncide avec le moment de l'énonciation. En tant que moment de référence, *le présent* pourrait ne pas avoir de marqueur de temps-*tense*, tandis que pour les moments d'antagonisme, il est nécessaire d'ajouter un marqueur pour qu'ils soient différents du premier. L'ajout des marqueurs de temps-*tense* qui met en relief l'écart temporel entre le moment de l'énonciation et le moment de l'événement correspond au besoin de la discrimination, une des phases importantes dans la conceptualisation humaine.

Si l'on utilise un axe pour localiser les différents temps-*tenses*, le milieu de l'axe est le moment de l'énonciation, reflété par *le présent*. En ajoutant les différents marqueurs de temps-*tense*, nous obtenons les différents temps-*tenses* passés et futurs dans la langue française :



(figure 2)

Il est à noter que la référence au moment de l'énonciation est implicite. Elle n'a pas besoin d'être évoquée dans le discours. Par exemple, dans « J'ai rencontré Paul », en composant la phrase, l'énonciateur compare le moment de sa rencontre et le moment où il parle et il en conclut que le premier se localise avant le deuxième. Ainsi, il décrit sa rencontre avec *le passé composé*. Il se peut que cette comparaison

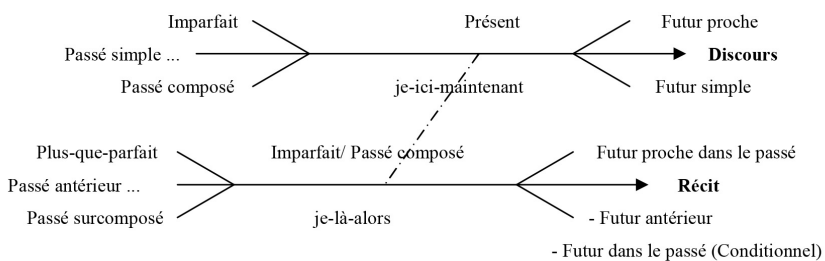
devienne si naturelle qu'elle se passe sans que le locuteur en ait conscience. Mais lorsqu'on rapporte un discours, le temps-*tense* de l'énonciation indirecte (*il a dit...*) apparaît explicitement dans la phrase et sert de point de référence aux autres événements. Par l'intermédiaire du temps-*tense* de l'énonciation indirecte, les autres événements établissent un lien temporel avec l'énonciation actuelle. Prenons un exemple pour l'illustrer :

Ex : Il a dit qu'il *avait acheté* une voiture et qu'il *voyagerait* en voiture pendant les vacances.

Dans cette phrase, l'énonciation indirecte se passe dans le passé par rapport au moment de l'énonciation directe ou actuelle. Son temps-*tense*, passé composé, devient l'axe de référence explicite pour les autres événements ; l'*achat de voiture* se passe avant cette énonciation, tandis que le fait de *voyager* doit avoir lieu après. Il est naturel que par rapport au moment de l'énonciation actuelle, leurs temps-*tenses* renvoient respectivement à un *passé dans le passé* et un *futur dans le passé*.

Ainsi, le jalonnement de l'énonciation indirecte modifie la comparaison monodimensionnelle entre les événements et le moment de l'énonciation actuelle et met en avant l'ordre temporel des différents événements.

Le principe de la transformation de l'énonciation directe en énonciation indirecte peut s'expliquer par la projection de l'axe du discours sur celui du récit :



(figure 3)

Dans cette projection, le point de référence *je-ici-maintenant* devient *je-là-alors* et le discours d'ici devient le récit d'alors. *Le présent* du discours se projette dans le passé et devient enfin *l'imparfait* ou *le passé composé*. Les autres temps de l'axe du discours avancent aussi dans le passé, d'où les différents temps-*tenses* français qui signifient *passé dans le passé* ou *futur dans le passé*, etc.

2.3 Vérification des marqueurs de temps-*tense* français

Si l'hypothèse des deux groupes de marqueurs de temps-*tense* français s'avère raisonnable, la projection ou la transformation des différents temps-*tenses* de l'axe du discours sur l'axe du récit devrait se réaliser par l'ajout des marqueurs de l'antériorité. Le tableau suivant prouve cette transformation.

Temps- <i>tenses</i> originaux sur l'axe du discours	Ajout du marqueur de temps- <i>tense</i> français	Transformation verbale	Temps- <i>tenses</i> nouveaux sur l'axe du récit
Imparfait	Marqueur essentiel de l'antériorité : Auxiliaire + participe passé	<i>parlait</i> → avait parlé	Plus-que-parfait
Passé composé		<i>a parlé</i> → a eu parlé	Passé surcomposé
Passé simple		<i>parla</i> → eut parlé	Passé antérieur
Futur simple		<i>parlera</i> → aura parlé	Futur antérieur
Passé composé	Marqueur secondaire de l'antériorité : Terminaison de l'imparfait	<i>a parlé</i> → avait parlé	Plus-que-parfait
Futur simple		<i>parlera</i> → parlerait	Futur dans le passé
Futur proche		<i>va parler</i> → allait parler	Futur proche dans le passé

(Tableau 1)

L'ajout du marqueur secondaire de l'antériorité et des marques de futur est très simple, il suffit d'ajouter la terminaison de l'*imparfait* ou du *futur simple* au verbe principal. Quant à l'ajout du marqueur essentiel de l'antériorité, il comprend deux démarches : la première est d'adopter la forme *auxiliaire + participe passé* dans la formation du temps-*tense* nouveau ; la seconde est de transformer l'auxiliaire au temps-*tense* original. Par conséquent, en accordant le marqueur essentiel de l'antériorité au temps-*tense* original, on réussit à ajouter une temporalité passée.

Nous savons que le *plus-que-parfait* peut signifier à la fois une antériorité par rapport à l'*imparfait* et au *passé composé*. En analysant sa formation, on trouve la justification, car le *plus-que-parfait* est formé par un ajout du marqueur essentiel de l'antériorité à l'*imparfait* ou un ajout du marqueur secondaire de l'antériorité au *passé composé*. Cela explique aussi le lien étroit entre ces trois temps-*tense*. Quant au *passé surcomposé*, malgré sa temporalité (*le passé dans le passé*) identique à celle du *plus-que-parfait*, il s'emploie rarement avec l'*imparfait*, car le manque de lien morphologique entre eux provoque naturellement un manque de lien temporel.

Si les marqueurs de temps-*tense* français existent, la formation des temps-*tenses* dans la description de plusieurs événements devra ressembler soit à une mono-addition, soit à une double addition en mathématiques. Si l'énonciateur préfère une comparaison monodimensionnelle avec le moment de l'énonciation, une seule addition du marqueur suffit pour former les temps-*tenses* des événements (ex : phrases a), mais lorsqu'il voudrait signaler la relation temporelle entre les événements, il pourrait faire appel à une double addition (ex : phrases b).

- a. Il **a pris** son petit déjeuner et il **est parti**.
 (* Il est parti et il a pris son petit déjeuner.)¹⁰
- b. Il **partait** dès qu'il **avait pris** son petit déjeuner.
-

De plus, la différence morphologique entre le *futur dans le passé* et le *futur antérieur* vérifie une fois de plus notre hypothèse. Ces deux temps comprennent tous à la fois un sens futur et un sens passé, par conséquent, leurs formes verbales doivent posséder les deux types de marqueurs. Au *futur dans le passé*, le sens futur domine tandis que le sens passé se retire au second plan, c'est pourquoi on utilise le marqueur essentiel du futur (*infinitif + ai, as, a, ons, ez, ont*) et le marqueur secondaire de l'antériorité (*ais, ais, ait, ions, iez, aient*) pour former ce temps (ex : *il parlerait*). Quant au *futur antérieur*, son sens passé est plus important que celui de futur, c'est la raison pour laquelle le marqueur essentiel de l'antériorité proémine dans sa forme et que le marqueur du futur ne se manifeste que sur l'auxiliaire (ex. : *il aura parlé*).

Enfin, à part l'indicatif, l'ajout des marqueurs de temps-*tense* s'applique aussi dans la formation des différents modes passés :

	Ajout du marqueur essentiel de l'antériorité	
Cond. présent	il parlerait —————> il aurait parlé	Cond. passé
Subj. présent	qu'il parle —————> qu'il ait parlé	Subj. passé
Infinitif présent	parler —————> avoir parlé	Infinitif passé
Impératif présent	(tu) Parle. —————> Aies parlé	Impératif passé
Participe présent	parlant —————> ayant parlé	Participe présent composé

(Tableau 2)

3. En guise de conclusion

Le langage et les signes linguistiques ne sont pas des reflets simples et directs du monde extérieur, ils proviennent d'une conceptualisation de notre perception du monde à l'aide de la cognition humaine. La vision égocentrique décide que les êtres humains ont tendance à observer et agir en se mettant au centre du monde. Cette vision se voit aussi dans les activités langagières. Lorsque les hommes parlent, ils prennent position dans l'espace et dans le temps comme la référence de toutes les autres activités. Le moment de leur énonciation traduit par *le présent* constitue ainsi le point de référence des autres événements. Si l'événement se passe avant ou après le moment de l'énonciation et que cet écart temporel est remarqué par la perception humaine, une discrimination correspondante voit le jour et demande par conséquent un ajout du marqueur de temps-*tense* au *présent*. L'apparition des marqueurs correspond au besoin cognitif des êtres humains.

En nous fondant sur ce principe, nous avons découvert deux groupes de marqueurs de temps-*tense* en français : a. marqueurs de l'antériorité : *l'auxiliaire + participe passé* et la terminaison de l'imparfait (*-ais, -ait, -ions, -iez, -aient*) ; b. marqueurs du futur : la terminaison du *futur simple* (*-erai, -eras, -era, -erons, -erez, -eront*) et *aller + infinitif*. Comme les suffixes collant au radical des mots, les marqueurs de temps-*tense* adhèrent aux verbes. La seule différence, c'est que l'adjonction des suffixes change la catégorie lexicale des mots (ex. : du verbe en nom), mais l'ajout des marqueurs de temps-*tense* modifie le concept temporel du verbe. La découverte des marqueurs de temps-*tense* en français révèle une correspondance parfaite entre la forme et le concept temporel des verbes, soit une motivation morphologique des temps.

Bibliographie

- Achard-Bayle, G. 2009. « La linguistique cognitive et ses applications ». *Les Cahiers d'Acedle, volume 6, n° 2, 2009, Didactique des langues et linguistique*, p.39-67.
- Cotaud, M. 1998. « Deux types de motivation dans quelques langues orientales et autres, Exemple dans le lexique de la flore et de la faune ». In : *Lexique et cognition*. Paris : Presse de l'Université de Paris-Sorbonne, p.33-60.
- Delbecque, N. 2002. *Linguistique cognitive, comprendre comment fonctionne le langage*. Bruxelles : Editions Duculot.
- Gineste, M. D., Le Ny, J.F. 2002. *Psychologie cognitive du langage*. Paris : Dunod.
- Langacker, R.W. 2001. « The English present tense ». *English language and Linguistics*, Volume 5, Issue 2, November 2001. London : Cambridge University Press, p.251-272.
- Langacker, R.W. 2008. *Cognitive grammar A basic introduction*. London: Oxford University Press.
- Lehmann, A., Martin-Berthet, F. 2012. *Introduction à la lexicologie sémantique et morphologie*. Paris : Armand Colin.

Wang Ailu, Si Fuzhen. 2002. *Recherches de la motivation linguistique*. Beijing : Maison d'édition des sciences de la société de Chine.

Zhao Yanfang. 2000. *Introduction de la linguistique cognitive*. Shanghai : Edition de l'éducation des langues étrangères de Shanghai.

Yan Chensong. 2000. « Recherche de la motivation linguistique ». *Journal académique de l'Institut des langues étrangères de l'Armée populaire de libération de Chine*, 2000 n° 6. p.1-6.

Notes

1. Cet article a été publié en version chinoise en janvier 2015 dans *Journal académique de l'Institut des langues étrangères de l'Armée populaire de libération de Chine* (p. 115- 121). Le copyright de sa version chinoise appartient ainsi à ce journal académique. Néanmoins, le présent article contient quelques modifications par rapport à sa version chinoise.

2. La grammaire traditionnelle est normative, car elle vise à résumer comment utiliser correctement les règles grammaticales.

3. Il est à noter que dans cet article, le passé composé et l'imparfait sont tous considérés comme temps passés, seulement leur aspect est différent l'un de l'autre.

4. Les mots dérivationnels utilisant des préfixes ou suffixes, les mots composés, ainsi que la conjugaison des verbes, qui recourent à une flexion de la désinence pourraient tous être considérés comme des plurilexèmes.

5. Selon Langacker, l'analyse du marqueur *will* du futur devrait se localiser dans les recherches du système modal.

6. Le marqueur du présent ne se traduit que sur la conjugaison de la troisième personne singulière : « -s/-es ».

7. La formation du passé simple serait sans aucun doute une autre façon de marquer l'antériorité dans le français. Mais comme l'utilisation du passé simple est très limitée, nous la considérons comme un résidu du français ancien dans le français d'aujourd'hui et ne lui accordons pas une grande importance.

8. Le futur proche et le futur simple impliquent en quelque sorte une volonté d'action. Avec le futur proche, la volonté de réaliser l'action est souvent plus forte que celle exprimée par le futur simple.

9. L'idée de cette projection provient de l'instruction de M. Wu Hongmiao, professeur à l'Université de Wuhan. Je tiens à le remercier de son aide.

10. Dans cette situation, l'ordre des phrases doit être identique à celui de l'avènement des faits.

Synergies Chine n° 12 / 2017



Résumés de thèses





Utilisation des réseaux sociaux numériques par des étudiants chinois nouvellement arrivés en France : une étude comparative entre Facebook et Renren

Auteur : ZHANG Liping

Directeur : DEVELOTTE Christine

Année : 2016

Type : Thèse de doctorat

Université : Université Lumière Lyon 2

Discipline : Sciences du Langage

Mots-clés : communication médiée par ordinateur, analyse de discours médié par ordinateur, analyse des interactions en ligne, réseaux sociaux numériques, identité numérique, Facebook, Renren, émotion, émoticône

Résumé

Cette recherche a pour objet de comparer l'identité numérique et les particularités du langage écrit interactif dans des contextes numériques différents. Quelle est la différence entre l'identité numérique de ces deux réseaux sociaux numériques dont l'un est tellement utilisé dans le monde entier (à part quelques pays comme la Chine) et l'autre principalement par les Chinois? Et est-ce que l'identité numérique de la même personne s'exprime pareillement sur ces deux réseaux sociaux numériques? Comment les utilisateurs s'expriment et interagissent-ils avec différents amis sur les réseaux sociaux numériques différents? Les interactions écrites dans un contexte numérique peuvent-elles manifester des aspects émotionnels? Afin d'éclairer nos questions, la recherche se focalise sur une étude comparative de l'identité numérique, des interactions écrites et des émotions exprimées dans les interactions sur les deux réseaux sociaux numériques. L'analyse des données permet de repérer aussi bien les phénomènes d'ordre linguistique que ceux d'ordre social et émotionnel. Des entretiens et des questionnaires viennent éclairer l'analyse du vécu et du ressenti des sujets étudiés. Ce travail tente donc à travers la description de l'utilisation des Facebook et Renren par quatre étudiants chinois nouvellement arrivés en France de mieux comprendre les particularités de l'identité numérique et des échanges interactifs de chacun de ces réseaux sociaux numériques.

Cette thèse de 439 pages est organisée en six chapitres, répartis en deux parties:

La première partie : « Cadre théorique et méthodologique » est composée de trois chapitres : Chapitre1 : Cadre théorique ; chapitre 2 : Les réseaux sociaux numériques ; chapitre 3 : Méthodologie, Recueil et traitement du corpus.

Le chapitre 1 est consacré à la présentation des notions théoriques. Nous présentons dans un premier temps des concepts concernant l'identité numérique. Dans la deuxième section de ce chapitre, nous présentons un champ de recherche émergent dans lequel s'inscrit notre recherche afin d'interroger les interactions écrites dans notre corpus et d'étudier la nature de l'écrit employé. Ce présent travail s'appuie sur un cadrage théorique pluridisciplinaire qui permettra d'appréhender les interactions langagières écrites à la fois interactionnelles, discursives, relationnelles et sociales. Pour ce faire, notre cadrage de références théoriques se structure principalement autour des trois axes suivants : l'interactionnisme de Goffman qui s'intéresse aux « relations syntaxiques qui unissent les actions de diverses personnes mutuellement en présence » (Goffman, 1974 : 8) en soulignant que « l'interaction est avant tout une affaire de rencontre, sociale, incarnée et ritualisée ». Par ailleurs, nous nous appuyons également sur l'« *Analyse du Discours Médié par Ordinateur (ADMO)* » (Herring, 2001), une approche qui applique à la CMO des méthodes empruntées aux autres disciplines axées sur le langage. Et la troisième section porte plutôt sur une comparaison de l'aspect émotionnel des interactions écrites sur Facebook et Renren. Nous nous focalisons sur l'étude des éléments, à la fois nouveaux et spécifiques au « langage d'Internet », dont les « *émoticônes* » (Marcochia, 2000a ; Marcochia & Gauducheau, 2007 ; Pierozak, 2007). Nous travaillons particulièrement sur les émotions de base explicitement manifestées dans les interactions, c'est pourquoi nous avons évoqué également emprunté quelques éléments à la théorie de l'émotion (Cosnier, 1994). Le chapitre 2 s'attache à présenter les terrains de recherche et décrit leurs spécificités. Cette partie présente des réseaux sociaux numériques, le panorama des réseaux sociaux numériques en Chine, ainsi que les réseaux sociaux numériques Facebook et Renren. Le chapitre 3 se divise aussi en trois sections. La première expose notre démarche méthodologique et notre position de chercheur. La deuxième est consacrée au recueil du corpus et à la description de celui-ci. Et la troisième présente les normes et outils d'analyse et notamment la grille d'analyse que nous proposons afin de traiter les données recueillies.

La deuxième partie : « Analyses » se subdivise également en trois chapitres : Chapitre 4 : Comparaison de l'identité numérique ; chapitre5 : La dimension relationnelle et sociale ; chapitre 6 : Comparaison de la dimension émotionnelle des interactions sur Facebook et Renren.



Les compétences culturelles et interculturelles dans l'enseignement du chinois en contexte secondaire français



Auteur : WANG Yan

Directeur : Geneviève ZARATE, Joël BELLASSEN (co-directeur)

Année : 2017

Type : Thèse de doctorat

Université : Institut National des Langues et Civilisations Orientales

Discipline : Sciences du langage

Mots-clés : compétences culturelles et interculturelles, système scolaire français, didactique des langues et des cultures, enseignement du chinois, évaluation des compétences culturelles et interculturelles

Résumé

Au moment où les échanges interculturels s'intensifient, les expériences de mobilité commencent à un âge de plus en plus jeune, et l'accès à l'Internet permet des rencontres interculturelles sans aucun déplacement géographique, l'enseignement du chinois laisse apparaître une nouvelle attente : le développement des compétences culturelles et interculturelles qui permettent aux apprenants d'avoir une plus grande ouverture envers d'autres cultures et de maintenir une relation non-conflictuelle avec l'Autre. Pourtant, la réalité nous fait voir qu'il existe un décalage entre les objectifs culturels et interculturels des matériaux pédagogiques, des enseignants, des élèves et de leurs parents, et leur mise en place dans l'enseignement, un décalage entre les objectifs théoriques préconisés par les documents officiels et les objectifs dans la pratique, ainsi qu'un décalage entre les compétences culturelles et interculturelles et leur reconnaissance par le système scolaire français.

La présente recherche s'inscrit dans une didactique des langues et des cultures ouverte à la pluridisciplinarité et emprunte notamment à l'anthropologie, à la sociologie et à la psychologie. Elle prend comme terrain d'étude la cité scolaire Emile Zola de Rennes et s'appuie sur un corpus mixte d'entretiens, de matériaux pédagogiques et des documents officiels. Considérant comme acteurs sociaux les 5 enseignants, les 20 élèves et les 16 parents, elle a pu montrer l'importance des facteurs sociaux dans le développement des compétences culturelles et interculturelles des apprenants dans l'enseignement du chinois face au contexte secondaire français.

Cette thèse de 493 pages est divisée en 8 chapitres :

Le premier chapitre intitulé « Les concepts dans la recherche » présente les définitions-clés qui cadrent ce travail et le deuxième chapitre qui s'appelle « Différentes perspectives dans l'enseignement d'une culture étrangère » s'intéresse à une articulation concrète du chapitre précédent aux travers des matériaux pédagogiques, des enseignants et des élèves.

Le troisième chapitre présente « La construction de la recherche », le quatrième chapitre aborde « Les contextes de la recherche » et le cinquième chapitre concerne « Les corpus et le déroulement de la recherche ».

Le sixième chapitre donne à voir, « Les objectifs tels que aperçus dans les matériaux pédagogiques et dans les entretiens », tandis que le septième chapitre s'intéresse à la « Cohérence et interaction dans les objectifs des matériaux pédagogiques, des enseignants, des élèves et de leurs parents ». Quant au dernier chapitre, il se donne pour objectif d'examiner la « Reconnaissance des compétences culturelles et interculturelles dans l'enseignement du chinois en contexte secondaire français ».



Économie politique du développement de l'enseignement du français en Chine au niveau universitaire. Entre discours et réalités

Auteur : David Bel

Directrice de thèse : Patricia Lamarre, Université de Montréal

Co-directeur : Fu Rong, Université des Études étrangères de Pékin

Année : 2017

Type : Thèse de doctorat

Université : Université de Montréal

Discipline : Sciences de l'éducation / didactique

Mots-clés : Enseignement du français en Chine, économie politique, universités chinoises, francophonie universitaire chinoise.

Résumé

Depuis le début des années 2000, les programmes universitaires de français (spécialité, 法语专业) connaissent une croissance exponentielle en Chine (+ 340% en 15 ans) alors que leur nombre avait augmenté de manière plutôt modérée et irrégulière entre 1949 et 1999. Cette croissance est aujourd'hui mal connue, mal mesurée et mal expliquée. La présente thèse tente, dans une perspective critique, de répondre à cette triple insatisfaction en proposant de considérer ce phénomène bien étonnant sous l'angle d'une approche en économie politique des langues couplée à une vision sociohistorique. Les données de recherche sont de deux natures: une enquête de terrain visant à mieux cerner la réalité de cette croissance, ainsi que des entrevues d'enseignants et d'étudiants de français et de directeurs, réalisées notamment – mais pas uniquement – dans deux universités.

La perspective sociohistorique adoptée a permis de mieux comprendre l'évolution précédant 2000 de même que ce qu'il se passe depuis (croissance exponentielle et explosion de l'offre). Il apparaît ainsi que l'histoire de ces programmes de français de 1949 à 1999 – soit avant le boom des années 2000 – ne s'inscrit pas nécessairement dans les cadres chronologiques et explicatifs habituels.

Quant à l'analyse de la période contemporaine (depuis 2000), elle a été menée en adoptant une perspective d'économie politique, ce qui revient à considérer l'enseignement universitaire des langues étrangères en Chine comme un marché, dont il faut comprendre le mode de fonctionnement – qui sont les acheteurs? Qui sont les vendeurs? Comment les prix

sont-ils fixés? – de même que la place que le français y occupe. Dans ce cadre, outre l’image positive du français, il apparaît surtout que cette langue est impliquée dans des enjeux qui la dépassent. Les universités (l’offre) subissent une pression politique très forte (dans un contexte de massification de l’enseignement supérieur) qui les incite à multiplier leur offre de programmes (ndlr: le nombre de spécialités offertes), notamment les langues étrangères et de ce fait le français, dont le développement apparaît alors et surtout comme une externalité positive. Quant aux étudiants, il ne s’agit pas tant d’acquérir un capital linguistique monnayable sur le marché du travail qu’un capital symbolique lié à la réputation de l’université où le français est appris, capital qui jouera un rôle et pourra éventuellement être converti en un « bon travail ». Le français ne s’avère ainsi pas l’élément décisif sauf cas particulier, comme les perspectives professionnelles croissantes offertes par l’Afrique, continent qui fait une apparition non prévue dans le paysage de la francophonie universitaire chinoise.

Les implications didactiques de cette étude sont nombreuses, de la complexité des représentations sur le français mises à jour qui influencent autant son enseignement que son apprentissage, à l’articulation entre motivation et « investissement langagier » des étudiants, en passant par les enjeux de la prise en compte de la diversité, notamment francophone.

Cette thèse invite enfin plus généralement à réfléchir à la manière dont on parle du développement de l’enseignement d’une langue étrangère dans un pays donné.



« Re » construction de l'ethos dans les débats présidentiels en France



Auteur : LU Qiuyan

Directeur : PU Zhihong

Année : 2016

Type : Thèse de doctorat

Université : Université Sun Yat-sen

Discipline : Linguistique générale et linguistique appliquée

Mots-clés : Construction et reconstruction de l'*ethos*, discours politiques, interactions politiques, stratégies argumentatives

Résumé

La victoire de François Hollande à l'élection présidentielle de 2012 a retenu notre attention : comment le candidat est-il parvenu à gagner auprès des électeurs ? Les débats politiques télévisés, bien qu'ils ne soient pas la cause unique de la victoire du candidat de gauche, semblent y avoir grandement contribué. Ils procurent, même s'ils ne peuvent tout changer, l'occasion aux hommes politiques de formuler des mots « magiques » et des arguments clairs, ce qui les aide à être choisis (ou non) par les électeurs. La construction et la reconstruction de l'*ethos* liées nécessairement à l'usage de la parole et aux stratégies argumentatives semblent être l'une des méthodes clés de la victoire dans les débats politiques télévisés où les interlocuteurs s'efforcent de se donner un bon *ethos* et d'avoir une influence sur leurs auditeurs. Ces questions étant aisément perçues dans les interactions politiques, nous nous sommes efforcés d'en chercher la réponse argumentée : comment l'*ethos* se construit-il et se reconstruit-il dans les interactions politiques ?

Avec cette question principale, nous avons ainsi constitué un corpus parmi les débats télévisés qui se sont déroulés à l'occasion de l'élection présidentielle de 2012 en France. En nous appuyant essentiellement sur les théories et les méthodes de l'analyse du discours, particulièrement sur la théorie de l'énonciation de Kerbrat-Orecchioni et celle de la polyphonie de Ducrot, nous nous sommes concentrés sur l'analyse lexicale, syntaxique et des stratégies argumentatives. Nous avons aussi appuyé notre étude des stratégies paralinguistiques sur l'analyse de contenu pour un examen systématique des documents visuels. En réponse aux questions liées à l'*ethos*, nous avons essayé de redéfinir les relations compliquées entre quatre éléments que sont *ethos*, pouvoir des mots, stratégies argumentatives

et relations interpersonnelles afin de redéfinir la valeur d'une bonne « re » construction de l'*ethos* en interaction politique, ce qui est également l'objectif ultime de notre recherche : la signification, la motivation et la pertinence du travail de l'*ethos* en interaction.

Suite à cette recherche, nous avons eu cette constatation : le langage politique est un moyen de communication ayant ses propres caractéristiques sociales et une fonction d'identification des acteurs. Ces derniers, par le choix des termes utilisés et des stratégies retenues, construisent leur identité sociale et tentent de la maintenir tout en s'efforçant dans le même mouvement d'influencer leur interlocuteur et d'explicitier ou d'affirmer leur volonté : il s'agit d'établir des relations, de les consolider, de les interrompre ou de les détruire. Ainsi, l'intention de maintenir ou de briser la relation coopérative détermine les choix linguistiques et les stratégies rhétoriques des acteurs.

Synergies Chine n° 12 / 2017



Annexes



Profils des contributeurs de ce numéro



• Préfacier •

Jacques Cortès est Professeur émérite de l'Université de Rouen (Linguistique générale, Linguistique française et Didactologie des Langues-cultures). Après une carrière à l'étranger (Algérie, Japon, Maroc, et Zaïre pour l'Unesco), il a dirigé le CREDIF (Centre de Recherches et d'Études pour la Diffusion du Français, à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, de 1973 à 1986, puis le French American Institute for International Studies (FAIS) pour le compte de la Mission Laïque Française, de 1986 à 1989, créant et animant, pendant 3 ans, à partir de Houston (Texas) la revue *Pages d'Écritures* (27 numéros publiés). Nommé Professeur à l'ENS de Saint-Cloud en 1983, il demande et obtient quelques années plus tard sa nomination à l'Université de Rouen où sa présence et sa compétence permettent la création d'un Institut de Français Langue étrangère dans le cadre du DESCILAC (Département des Sciences du Langage et de la Communication). En 1998-99, il fonde le GERFLINT (Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale), Programme mondial de diffusion scientifique francophone en réseau qui compte aujourd'hui 30 revues internationales autonomes réparties sur les 5 continents et une collection scientifique. Disciple d'André Martinet pour la linguistique Générale, il est co-auteur de la Grammaire Fonctionnelle du Français (Didier). Il se réclame aujourd'hui de la pensée d'Edgar Morin et défend avec conviction la théorie de la complexité, notamment pour toutes les recherches scientifiques touchant à l'enseignement-apprentissage des langues et des cultures étrangères. Nombreuses publications en France et à l'étranger.

• Auteurs et coordinateurs scientifiques •

FU Rong est Professeur des universités et ancien directeur de français à l'Université des Langues étrangères de Beijing en Chine (2004-2014). Docteur de Didactologie des Langues-Cultures de Université de Paris 3, membre du « Conseil national pédagogique de l'E/A supérieur du français en Chine », il est co-rédacteur en chef de la revue française de Sciences Humaines et Didactique des Langues étrangères *Synergies Chine*. Il a été décoré de Palmes académiques françaises en 2008. Il a publié plus d'une quarantaine d'ouvrages et d'articles dans des revues chinoises, françaises et internationales. Ses recherches portent en particulier sur la didactique générale des langues-cultures et sur les questions de politique linguistique.

Jacqueline Plessis est certifiée d'histoire-géographie et a enseigné dans des établissements d'enseignement secondaire en France. Elle a exercé de nombreuses missions de coopération, en particulier au service de la formation continue des professeurs de français en Russie, Ouzbékistan et Estonie. Elle occupe depuis 2015 les fonctions d'attachée de coopération éducative, linguistique et sportive à Pékin.

• Auteurs des articles •

CHEN Wei est Docteur ès lettres, spécialisé en traductologie. Il est Professeur et directeur de thèse à l'Université des Études internationales de Shanghai (SISU, où il dispense des cours de traduction aux étudiants de licence et des séminaires de traductologie aux étudiants de master et aux doctorants. Il s'intéresse particulièrement à l'aspect interculturel de l'activité traduisante dans le contexte de mondialisation, à la pédagogie de la traduction, ainsi qu'au rapport dynamique entre la traduction et l'acquisition des langues étrangères.

Julien Portier est titulaire d'un master Asie méridionale et orientale à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, lecteur étranger au département de français de la Faculté des Langues étrangères de l'Université des Langues et Cultures de Pékin. Il assure des cours de traduction, littérature, rédaction et français général auprès des élèves de licence et de master. Historien de formation, il s'intéresse notamment à replacer les problématiques de la traduction dans le contexte plus large des sciences humaines et de la sinologie.

KIM Daeyoung est docteur en traductologie, spécialisée en didactique de traduction et chargée de cours au département de langue et de littérature françaises à l'Université Korea de Séoul. Elle s'intéresse plus particulièrement à l'enseignement/apprentissage des langues étrangères et de la traduction.

HAN Min-Joo est docteur en Didactique du Français Langue Étrangère de Paris 3, Professeur à l'Université Ewha de Séoul en Corée du Sud. Elle assure des cours et des travaux sur la didactique de langue et culture françaises. Ses intérêts concernent les problèmes liés à l'enseignement/apprentissage du français et de la culture française (compétences communicatives et stratégies d'apprentissage).

SHAO Wei est Docteur en traductologie diplômée de l'ESIT, Paris III, interprète de conférence, membre de l'AIC, Professeur associé à BFSU (Beijing Foreign Studies University, Département de français. Spécialisée dans la traductologie et l'approche cognitive dans l'interprétation, elle poursuit ses travaux dans la pédagogie de l'interprétation et de la traduction centrée sur la compétence cognitive.

LI Jun-Kai est Maître de conférences, doctorant en Sciences du langage depuis 2016 en co-tutelle à l'Université Sun Yat-Sen (Chine) et à l'Université de Lorraine (France). Ses intérêts de recherche portent essentiellement sur la didactique du français, l'acquisition des langues, la phonologie et la phonétique expérimentale.

WANG Caixia est docteur en Sciences du langage, spécialisée en TAM (Temporalité, Aspectualité et Modalité). Enseignante de chinois à l'Institut d'Études Supérieures de Normandie et à l'Université de Rouen, elle s'intéresse plus particulièrement à la traduction des temps et des aspects français /chinois, ainsi qu'à la didactique des langues étrangères.

Liu Xian est doctorante en Sciences du langage depuis 2015 à l'Université Sun Yat-Sen (Chine). Ses intérêts de recherche portent sur la didactique du français, l'acquisition pluri-lingue et la psycholinguistique.

PU Zhihong est Docteur de l'Université de Paris 3 Nouvelle-Sorbonne, professeur des Universités, habilité à diriger des recherches et directeur du Centre des Études françaises à l'Université Sun Yat-sen. Ses domaines de recherches sont la didactologie des langues et des cultures, la sociolinguistique et la communication interculturelle. Il est co-rédacteur en chef de *Synergies Chine*, revue du GERFLINT.

TAN Jia est docteur en sciences du langage, maître de conférences à l'Université des Langues étrangères de Beijing. Elle fait des recherches sur l'acquisition du français et s'intéresse aux pratiques évaluatives dans l'enseignement des langues.

Agnès PERNET-LIU est maître de conférences en Sciences du langage. Elle enseigne le Français langue étrangère à l'Université des Langues étrangères de Pékin (Chine). Elle est membre associée du laboratoire Centre Interlangues Texte Image Langage (TIL EA 4182. Université de Bourgogne). Ses travaux de recherche portent sur la didactique de l'écriture et l'intertextualité.

DENG Wei est docteur en langue et littérature françaises, enseignante de français à l'Université des Etudes étrangères du Guangdong, spécialisée dans la traductologie.

SHI Yuna est diplômée de français de l'Université des Études Étrangères du Guangdong. Elle poursuit ses études à Montpellier Business School.

ZHANG Yinde est Professeur des universités, directeur de recherche au Centre d'études et de recherches comparatistes (CERC), Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3/université Sorbonne Paris Cité, professeur associé à l'East China Normal University (ECNU). Spécialiste des relations littéraires et culturelles France/Chine aux XXe et XXIe siècles, il poursuit ses travaux sur la fiction chinoise contemporaine, sur la traduction et la réception croisée des littératures chinoise et françaises. Dernier ouvrage paru : *Mo Yan, le lieu de la fiction*, Seuil, 2014.

XU Feng est professeur de français à l'Université du Yunnan (1975-2014). Il travaille actuellement comme professeur invité à Guangdong University of Foreign Studies South China Business College et à l'Université normale du Zhejiang. Ses travaux de recherche portent sur la langue et la littérature françaises.

YING Xiaohua est docteur en linguistique et en langue et littérature françaises (cotutelle de l'Université Bordeaux 3 Michel de Montaigne et de l'Université de Wuhan), maître de conférences à l'Université Jiangnan. Ses travaux de recherches portent sur l'enseignement/apprentissage du français langue étrangère et sur la linguistique cognitive.

• **Auteurs des résumés de thèse** •

ZHANG Liping est docteur en Sciences du langage. Elle est maître de conférences à l'Université Gongshang du Zhejiang (Chine). Elle est membre associé du laboratoire *Interactions, Corpus, Apprentissages, Représentations* (ICAR, UMR5191 CNRS- Université Lyon 2-ENS de Lyon). Ses axes de recherche portent sur l'interaction multimodale par écran et l'analyse conversationnelle en ligne.

WANG Yan est maître de conférences en Sciences du langage. Elle enseigne le chinois langue étrangère à l'Université de Xiamen (Chine). Elle est membre de l'équipe de recherche 'Pluralité des langues et des identités en didactique : acquisition, médiation' (PLIDAM, EA4514, Institut National des langues et civilisations orientales). Ses travaux de recherche portent sur les compétences culturelles et interculturelles et leur évaluation.

David Bel est en poste à l'Université Normale de Chine du Sud à Canton depuis 2005 (enseignant de FLE et responsable de département) et chargé de cours à l'Université du Québec en Outaouais (Canada) depuis 2010. Il est titulaire d'une maîtrise en histoire de l'Université Paris-Ouest (Nanterre-La Défense), d'un Master 2 en didactique du FLE / FOS de l'Université de Bourgogne et d'un doctorat en didactique de l'Université de Montréal. Dans sa thèse, il propose une analyse d'économie politique du développement de l'enseignement du français en Chine au niveau universitaire. Ses travaux de recherche portent également sur l'internationalisation de l'enseignement supérieur chinois et sur la francophonie.

LU Qiuyan est maître de conférences en linguistique appliquée. Elle enseigne le français langue étrangère à l'Université de Canton (Chine). Ses travaux de recherche portent sur l'analyse du discours.

Projet pour le n° 13, Année 2018



Niveaux de langue et registres de style Coordonné par LI Keyong et Jacqueline Plessis

Les enseignants de langue française ont souvent observé que les apprenants s'expriment dans un français trop standard: ils donnent parfois le sentiment de « parler comme un livre ». La raison en est qu'ils maîtrisent mal les différents niveaux de langue. Aussi conviendrait-il, dans l'enseignement du français, de porter un accent particulier sur leur acquisition, du plus familier au plus soutenu, car la réussite d'un acte de communication, à l'oral ou à l'écrit, dépend pour une large part de la capacité à les distinguer et à les manier. La notion contextuelle de niveau de langue, en connexion avec la relation des interlocuteurs, a initialement été exploitée par la sociologie, elle a par la suite été adoptée par les sociolinguistes et par les stylisticiens. La question des niveaux de langue trouve aussi naturellement une place dans le domaine des études littéraires, mais c'est surtout la caractérisation du registre d'un texte qui fait problème.

Le registre d'un texte est d'abord un effet de réception: c'est la réaction du lecteur qui définit le registre dominant d'un extrait de roman, d'une scène de théâtre, d'un poème etc. On suppose cependant que cet effet était visé par l'auteur. Les différents registres (comique, pathétique, épique, lyrique etc.) reposent sur un certain nombre de faits d'ordre lexical, sur des procédés stylistiques spécifiques, éventuellement sur des thèmes ou des motifs topiques. Les registres ne relèvent toutefois pas seulement de questions de style : ils engagent des valeurs morales, idéologiques ou philosophiques.

Les contributions pourront s'orienter selon les axes suivants :

- Niveaux de langue et didactique du français
- Niveaux de langue et interférence
- Niveaux de langue dans la translation du français au chinois ou du chinois au français
- Acquisition et maniement des différents niveaux de langue dans la communication orale et dans la production écrite
- Interaction entre niveau de langue et registre de style
- Les différents registres du comique (burlesque, grotesque, humour noir etc.)
- La relation entre registre de style et genre littéraire (comédie, tragédie etc.)
- Registre, effets de sens et vision du monde

Un appel à contributions suivi des normes rédactionnelles et de renseignements sur le fonctionnement éditorial de la revue a été lancé en septembre 2017.

La date limite de réception des articles corrigés est le 30 août 2018.

Contact et envoi des propositions et articles :

likeyong@sisu.edu.cn

puzhihong@hotmail.com et 1594187306@qq.com

furong@bfsu.edu.cn

synergies.chine.gerflint@gmail.com

Consignes aux auteurs

- 1** L'auteur aura pris connaissance de la politique éditoriale générale de l'éditeur (le Gerflint) et des normes éditoriales et éthiques figurant sur le site du Gerflint et de la revue. Les propositions d'articles seront envoyées pour évaluation à l'adresse synergies.chine.gerflint@gmail.com ou à l'adresse de contact de la Rédaction figurant sur l'appel à contributions avec un CV résumant son cursus et ses axes de recherche en pièces jointes. L'auteur recevra une notification. Les articles complets seront ensuite adressés au Comité de rédaction de la revue selon les consignes énoncées dans ce document. Tout texte ne s'y conformant pas sera retourné. Aucune participation financière ne sera demandée à l'auteur pour la soumission de son article. Il en sera de même pour toutes les expertises des textes (articles, comptes rendus, résumés) qui parviendront à la Rédaction.
- 2** L'article sera inédit et n'aura pas été envoyé à d'autres lieux de publication. Il n'aura pas non plus été proposé simultanément à plusieurs revues du Gerflint. L'auteur signera une « déclaration d'originalité et de cession de droits de reproduction et de représentation ». Un article ne pourra pas avoir plus de deux auteurs.
- 3** Proposition et article seront en langue française. Les articles (entrant dans la thématique ou épars) sont acceptés, toujours dans la limite de l'espace éditorial disponible. Ce dernier sera réservé prioritairement aux chercheurs francophones (doctorants ou post-doctorants ayant le français comme langue d'expression scientifique) locuteurs natifs de la zone géolinguistique que couvre la revue. Les articles rédigés dans une autre langue que le français seront acceptés dans la limite de 3 articles non francophones par numéro, sous réserve d'approbation technique et graphique. Dans les titres, le corps de l'article, les notes et la bibliographie, la variété éventuelle des langues utilisées pour exemplification, citations et références est soumise aux mêmes limitations techniques.
- 4** Les articles présélectionnés suivront un processus de double évaluation anonyme par des pairs membres du comité scientifique, du comité de lecture et/ou par des évaluateurs extérieurs. L'auteur recevra la décision du comité.
- 5** Si l'article reçoit un avis favorable de principe, son auteur sera invité à procéder, dans les plus brefs délais, aux corrections éventuelles demandées par les évaluateurs et le comité de rédaction. Les articles, à condition de respecter les correctifs demandés, seront alors soumis à une nouvelle évaluation du Comité de lecture, la décision finale d'acceptation des contributions étant toujours sous réserve de la décision des experts du Conseil scientifique et technique du Gerflint et du Directeur des publications.
- 6** La taille de police unique est 10 pour tout texte proposé (présentation, article, compte rendu) depuis les titres jusqu'aux notes, citations et bibliographie comprises). Le titre de l'article, centré, en gras, n'aura pas de sigle et ne sera pas trop long. Le prénom, le nom de l'auteur (en gras, sans indication ni abréviation de titre ou grade), de son institution, de son pays et son adresse électronique (professionnelle de préférence et à la discrétion de l'auteur) seront également centrés et en petits caractères. L'auteur possédant un identifiant ORCID ID (*identifiant ouvert pour chercheur et contributeur*) inscrira ce code en dessous de son adresse. Le tout sera sans couleur, sans soulignement ni hyperlien.

7 L'auteur fera précéder son article d'un résumé condensé ou synopsis de 6-8 lignes maximum suivi de 3 ou 5 mots-clés en petits caractères, sans majuscules initiales. Ce résumé ne doit, en aucun cas, être reproduit dans l'article.

8 L'ensemble (titre, résumé, mots-clés) en français sera suivi de sa traduction en chinois puis en anglais. En cas d'article non francophone, l'ordre des résumés est inchangé.

9 La police de caractère unique est Times New Roman, toujours taille 10, interligne 1. Le texte justifié, sur fichier Word, format doc, doit être saisi au kilomètre (retour à la ligne automatique), sans tabulation ni pagination ni couleur. La revue a son propre standard de mise en forme.

10 L'article doit comprendre entre 15 000 et 30000 signes, soit 6-10 pages Word, éléments visuels, bibliographie, notes et espaces compris. Sauf commande spéciale de l'éditeur, les articles s'éloignant de ces limites ne seront pas acceptés. La longueur des comptes rendus de lecture ne dépassera pas 2500 signes, soit 1 page.

11 Tous les paragraphes (sous-titres en gras sans sigle, petits caractères) seront distincts avec un seul espace. La division de l'article en 1, 2 voire 3 niveaux de titre est suffisante.

12 Les mots ou expressions que l'auteur souhaite mettre en relief seront entre guillemets ou en italiques. Le soulignement, les caractères gras et les majuscules ne seront en aucun cas utilisés, même pour les noms propres dans les références bibliographiques, sauf la majuscule initiale.

13 Les notes, brèves de préférence, en nombre limité, figureront en fin d'article avec appel de note automatique continu (1,2,...5 et non i,ii...iv). L'auteur veillera à ce que l'espace pris par les notes soit réduit par rapport au corps du texte.

14 Dans le corps du texte, les renvois à la bibliographie se présenteront comme suit : (Dupont, 1999 : 55).

15 Les citations, toujours conformes au respect des droits d'auteurs, seront en italiques, taille 10, séparées du corps du texte par une ligne et sans alinéa. Les citations courtes resteront dans le corps du texte. Les citations dans une langue autre que celle de l'article seront traduites dans le corps de l'article avec version originale en note.

16 La bibliographie en fin d'article précèdera les notes (sans alinéa dans les références, ni majuscules pour les noms propres sauf à l'initiale). Elle s'en tiendra principalement aux ouvrages cités dans l'article et s'établira par classement chrono-alphabétique des noms propres. Les bibliographies longues, plus de 15 références, devront être justifiées par la nature de la recherche présentée. Les articles dont la bibliographie ne suivra pas exactement les consignes 14, 17, 18, 19 et 20 seront retournés à l'auteur. Le tout sans couleur ni soulignement ni lien hypertexte.

17 **Pour un ouvrage**

Baume, E. 1985. *La lecture - préalables à sa Pédagogie*. Paris : Association Française pour la lecture.

Fayol, M. et al. 1992. *Psychologie cognitive de la lecture*. Paris: PUF.

Gaonac'h, D., Golder, C. 1995. *Manuel de psychologie pour l'enseignement*. Paris : Hachette.

18 **Pour un ouvrage collectif**

Morais, J. 1996. La lecture et l'apprentissage de la lecture : questions pour la science. In : *Regards sur la lecture et ses apprentissages*. Paris : Observatoire National de la lecture, p. 49-60.

19 **Pour un article de périodique**

Kern, R.G. 1994. « The Role of Mental Translation in Second Language Reading ». *Studies in Second Language Acquisition*, n°16, p. 41-61.

20 Pour les références électroniques (jamais placées dans le corps du texte mais toujours dans la bibliographie), les auteurs veilleront à adopter les normes indiquées par les éditeurs pour citer ouvrages et articles en ligne. Ils supprimeront hyperlien, couleur et soulignement automatique et indiqueront la date de consultation la plus récente [consulté le], après vérification de leur fiabilité et du respect du Copyright.

21 Les textes seront conformes à la typographie française. En cas de recours à l'Alphabet Phonétique International, l'auteur pourra utiliser gratuitement les symboles phonétiques sur le site : <http://www.sil.org/computing/fonts/encore-ipa.html>

22 Graphiques, schémas, figures, photos éventuels seront envoyés à part au format PDF ou JPEG, en noir et blanc uniquement, avec obligation de références selon le *copyright* sans être copiés/collés mais scannés à plus de 300 pixels. Les articles contenant un nombre élevé de figures et de tableaux et/ou de mauvaise qualité scientifique et technique ne seront pas acceptés. L'éditeur se réserve le droit de refuser les tableaux (toujours coûteux) en redondance avec les données écrites qui suffisent bien souvent à la claire compréhension du sujet traité.

23 Les captures d'écrans sur l'internet et extraits de films ou d'images publicitaires seront refusés. Toute partie de texte soumise à la propriété intellectuelle doit être réécrite en Word avec indication des références, de la source du texte et d'une éventuelle autorisation.

NB : Toute reproduction éventuelle (toujours en noir et blanc) d'une image, d'une photo, d'une création originale et de toute œuvre d'esprit exige l'autorisation écrite de son créateur ou des ayants droit et la mention de paternité de l'œuvre selon les dispositions en vigueur du Code français de la propriété intellectuelle protégeant les droits d'auteurs. L'auteur présentera les justificatifs d'autorisation et des droits payés par lui au propriétaire de l'œuvre. Si les documents sont établis dans un autre pays que la France, les pièces précitées seront traduites et légalisées par des traducteurs assermentés ou par des services consulaires de l'Ambassade de France. Les éléments protégés seront publiés avec mention obligatoire des sources et de l'autorisation, dans le respect des conditions d'utilisation délivrées par le détenteur des droits d'auteur.

24 Seuls les articles conformes à la politique éditoriale et aux consignes rédactionnelles seront édités, publiés, mis en ligne sur le site web de l'éditeur et diffusés en libre accès par lui dans leur intégralité. La date de parution dépendra de la coordination générale de l'ouvrage par le rédacteur en chef. L'éditeur d'une revue scientifique respectant les standards des agences internationales procède à l'évaluation de la qualité des projets à plusieurs niveaux. L'éditeur, ses experts ou ses relecteurs (évaluation par les pairs) se réservent le droit d'apprécier si l'œuvre convient, d'une part, à la finalité et aux objectifs de publication, et d'autre part, à la qualité formelle de cette dernière. L'éditeur dispose d'un droit de préférence.

25 Une fois numérisé, tout article pourra être déposé (archivage institutionnel exclusivement) à condition que le Directeur de publication (assisté du Pôle éditorial international) en donne l'autorisation. Les demandes sont à envoyer à l'adresse suivante : gerflint.edition@gmail.com. Tout signalement ou référencement doit respecter les normes internationales et le mode de citation de l'article spécifié dans la politique éditoriale de la revue. Le Gerflint (Siège en France) ne peut honorer des commandes de numéros imprimés.



Synergies Chine, n° 12/ 2017
Revue du GERFLINT
Groupe d'Études et de Recherches
pour le Français Langue Internationale

En partenariat avec
la Fondation Maison des Sciences de L'Homme de Paris

Président d'Honneur: Edgar Morin

Fondateur et Président : Jacques Cortès

Conseillers et Vice-Présidents: Ibrahim Al Balawi, Serge Borg et Nelson Vallejo-Gomez

PUBLICATIONS DU GERFLINT

Identifiant International : ISNI 0000 0001 1956 5800

Le Réseau des Revues Synergies du GERFLINT

Synergies Afrique centrale et de l'Ouest	Synergies Monde
Synergies Afrique des Grands Lacs	Synergies Monde Arabe
Synergies Algérie	Synergies Monde Méditerranéen
Synergies Argentine	Synergies Pays Germanophones
Synergies Amérique du Nord	Synergies Pays Riverains de la Baltique
Synergies Brésil	Synergies Pays Riverains du Mékong
Synergies Chili	Synergies Pays Scandinaves
Synergies Chine	Synergies Pologne
Synergies Corée	Synergies Portugal
Synergies Espagne	Synergies Roumanie
Synergies Europe	Synergies Royaume-Uni et Irlande
Synergies France	Synergies Sud-Est européen
Synergies Inde	Synergies Tunisie
Synergies Italie	Synergies Turquie
Synergies Mexique	Synergies Venezuela

Essais francophones : Collection scientifique du GERFLINT

Direction du Pôle Éditorial International :

Sophie Aubin (Universitat de València, Espagne)

Contact : gerflint.edition@gmail.com

Site officiel : <http://www.gerflint.fr>

Webmestre : Thierry Lebeau (France)

Synergies Chine, n° 12 / 2017

Couverture, conception graphique et mise en page : Emilie Hiesse (*Créactiv'*) - France

© GERFLINT – Sylvains-lès-Moulins – France – Copyright n° ZSN6FE3

Dépôt légal Bibliothèque Nationale de France 2017

Achevé d'imprimer en novembre 2017 sous les presses de Drukarnia Cyfrowa EIKON PLUS
ul. Wybickiego 46, 31-302 Kraków - Pologne

GERFLINT

Groupe d'Études et de Recherches pour le Français
Langue internationale

Programme mondial de diffusion scientifique
francophone en réseau

www.gerflint.fr

On se réjouit de la sortie de 12^e numéro de *Synergies Chine* consacré aux spécificités de la traduction entre le français et le chinois et à l'enseignement de la traduction. En effet, dans un contexte d'extension de la circulation du savoir, des flux économiques, humains, politiques, culturels, la traduction joue un rôle central. Si on a pu lire sous la plume de Umberto Eco *la langue de l'Europe, c'est la traduction*, on peut aller jusqu'à dire aujourd'hui *la langue du monde, c'est la traduction*. Mais chaque langue découpe, voit et dit le monde d'une façon singulière et il n'est jamais possible de dire tout à fait la même chose dans deux langues différentes. L'enjeu est de taille car si la fidélité en traduction n'est pas la reprise du mot à mot mais du monde à monde, comment enseigner la traduction ? Quelle formation dispenser aux futurs traducteurs professionnels ? Comment traduire du français vers le chinois et du chinois vers le français en tenant compte des spécificités de chacune des deux langues et sans trahir ?